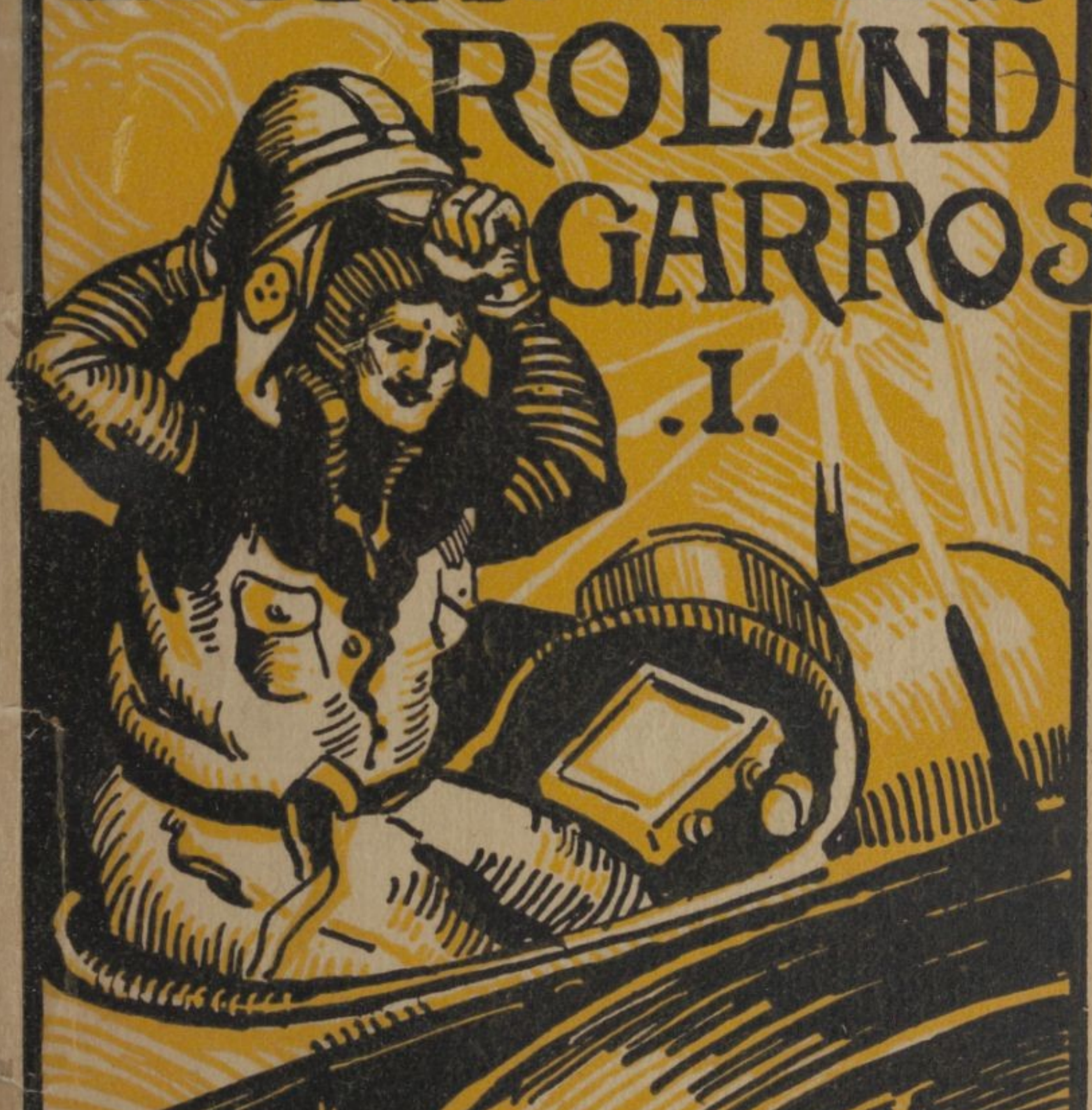
JEAN AJALBERT

de l'académie Goncourt

LA PASSION de ROLAND GARROS

.I.



Busset

Les Editions de France

.20 Avenue Rapp _ Paris.

Bio - 1961 - Ast

A LA MÉMOIRE

DE CLÉMENT ADER

LA PASSION
DE ROLAND GARROS

I

DU MÊME AUTEUR :

VOYAGES

L'Auvergne. — Au Cœur de l'Auvergne. — Veillées d'Auvergne. — Notes sur Berlin. — Les Destinées de l'Indochine. — L'Heure de l'Italie. — Le Maroc sans les Boches. — Lettres de Wiesbaden.

VERS

Femmes et Paysages.

ROMANS ET NOUVELLES

La Tournée. — En Amour. — Le Cœur gros. — Celles qui passent. — Le P'tit. — Bas de soie et pieds nus. — Sao-Van-Di. — Raffin-Su-Su.

THÉATRE

La Fille Elisa (d'après le roman d'E. de Goncourt). — A Fleur de Peau

VARIÉTÉS

Dix années à Malmaison. — Le Bouquet de Beauvais. — L'Aviation au-dessus de tout. — Les Cartons de Beauvais. — Dans Paris la Grand'Ville, etc.

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous les pays.

JEAN AJALBERT

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

LA PASSION DE ROLAND GARROS

I

L·E·F

PARIS

LES ÉDITIONS DE FRANCE

20, AVENUE RAPP, 20

Copyright, 1926, by Jean Ajalbert.

Il a été tiré de cet ouvrage

SEIZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER IMPÉRIAL DU JAPON
numérotés de 1 *à* 16.

ET DEUX EXEMPLAIRES MÊME PAPIER HORS COMMERCE
numérotés I *et* II.

SEIZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE
numérotés de 17 *à* 32

TRENTE-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN
PUR FIL LAFUMA
numérotés de 33 *à* 67.

ET VINGT EXEMPLAIRES MÊME PAPIER HORS COMMERCE
numérotés de III *à* XXII.

CENT SOIXANTE-QUINZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER ALFA
numérotés de 68 *à* 242.

LA PASSION
DE ROLAND GARROS

I

PREMIÈRE PARTIE

I

Roland Garros qui, par des ailes surhumaines, montait à la conquête des espaces infinis,

Roland Garros, dont la Pensée neuve planait aux vierges altitudes, inconnues de l'âme ancienne,

Roland Garros, qui a tout vu de l'univers visible, qui a tout senti du monde sensible,

Roland Garros, dont le génie mérite d'étonner les temps futurs par ses exploits dans la Paix comme dans la Guerre,

Roland Garros, dont les vertus ont égalé, aux

apothéoses de la gloire comme dans les abîmes de la douleur, les plus grands exemples de l'Histoire et de la Légende,

Roland Garros, d'où venait-il ?

Car notre admiration voudrait tout savoir, des plus lointaines origines, de tels exemples géants de la Création, jaillis d'on ne sait quelles sèves fabuleuses, à travers l'écorce des siècles...

J'ai cherché... C'est le leurre fatal, pour les êtres exceptionnels, que de vouloir les relier, par le sang, à quelque ascendance privilégiée. La mythologie, pour les demi-dieux et les héros, faisait intervenir la semence de l'Olympe. Les religions n'ont pu expliquer les nativités adorables que par le miracle. Ou bien l'on a mis des fées au chevet des berceaux. La Science ne peut qu'enregistrer le phénomène. Le Génie éclate comme la foudre, sans plus de racines à rien que l'éclair dans la nue...

Tout de même, il est notoire que l'existence des grands hommes comporte souvent quelque hérédité exceptionnelle, et que leur enfance est sillonnée de traits mémorables. Ce serait peu pour nous que Roland Garros ne fût que le fils bien né d'un avocat colonial et d'une petite Française des îles (6 octobre 1888). Mais, à ce foyer bourgeois de la Réunion, rangé aux disciplines occidentales, quelle flamme de passé ardent léchait encore les imaginations !

A force de les entendre conter, comment les enfants n'auraient-ils pas cru qu'ils y avaient assisté, à ces colères terribles du bisaïeul paternel,

Roland Piveteau, qui, au plein d'une vieillesse imprévue, si longue et si calme, n'avait pas abjuré sa foi de forban épique, issu d'une double lignée de marins bretons, adonnés à la guerre de course? Capitaine au long cours, — avec la haine de l'*Anglais*, naturellement, — il était redouté de ses matelots comme de l'ennemi : rien ne lui faisait peur, et il fallait suivre... Même, quand la « guerre de course » fut abolie, Roland Piveteau ne pouvait renoncer comme ça, tout de suite. Il continua de louvoyer sur la côte d'Afrique, et, volontiers, on l'eût suspecté de pratiquer *la traite*, aux derniers temps de l'esclavage. Tout rompu par l'âge, confiné au logis, il évoquait la race hardie des écumeurs du large, survivant aux derniers *Corsaires de l'océan Indien*. De ses tendresses rugueuses autant que de ses bourrades innocentes, il effrayait les petits, qu'il les embrassât avec les piquants de sa barbe, ou les gourmandât de ses commandements tonitruants. Il menait la maison comme un équipage. Pour un rien, tout le vocabulaire salé du bord y passait :

— *Pare à virer... Carguez la grande voile...*

C'était pour changer une chaise de place, ou mettre la nappe.

— *Ouvrez l'œil au bossoir... Fermez les hublots*, s'appliquaient à la manœuvre des fenêtres, comme

— *Amenez sous l'écoute*

invitait à l'approcher.

Et la conversation la plus anodine s'émaillait de protestations virulentes :

— *Le cou sur le billot on ne me fera pas dire ce qui n'est pas.*

On se mettait à table, comme jadis le capitaine jetait son monde au pont de l'adversaire :

— *En avant, les enfants, à l'abordage...*

et la servante noire sursautait à la menace :

— *Attends un peu... tu vas voir si je vais te sabrer...*

Ainsi s'achevait l'existence tumultueuse du bon pirate, prolongée à l'extrême, par la maudite loi qui avait sauvé, peut-être, sa tête, mise à prix, de quelque fin brutale.

Il serait vain de vouloir fixer dans quelle mesure Roland Garros aurait hérité sa personnalité des uns et des autres, des terriens d'Aquitaine ou des navigateurs d'Armor ! Comme d'insister trop sur sa naissance dans l'île radieuse, où montent les bois, toujours verts, de sombres filaos. La Réunion, pays d'altitudes physiques, au littoral de lave escarpée ou de madrépores, — impénétrables à la houle éternelle, avec ces montagnes de 3.000 mètres — toujours en éruption, dont les boues rouges descendent en torrent se noyer dans les vagues bouillonnantes. Or, du cercle des tempêtes qui l'enserre avec la menace du raz-de-marée et des cyclones, à la cime du feu volcanique, l'île ne connaît que la douceur de vivre, dans le climat paradisiaque, par la plaine riche de vanille et de canne à sucre, la forêt aux somptueuses orchidées, la jungle de bambous, la région tempérée où croissent toutes les fleurs et mûrissent tous les fruits de nos campagnes.

Que d'analogies, que de concordances, que d'accords, de cette terre élue à Roland Garros.

C'est un pays d'altitude morale, aussi, un réser-

voir de vive énergie, toute vouée à la France, — dès Colbert, notre sentinelle avancée dans la mer des Indes.

Roland Garros, d'où venait-il ?... Plus d'une fois, je me suis rappelé le vieux Roland boucané des mers dont l'impavide courage s'était transmis à notre Roland des Airs. Plus d'une fois, sa naissance créole expliquera sa nostalgie du soleil, sa grave tristesse d'orphelin en exil... Quelle virilité dans ses portraits d'enfant, aux bras de la jeune mère, exotique, pleine de grâce et de langueur indiennes. Or, lui, son front est accompli, déjà, haut et ferme, comme la falaise qui défend l'île inviolable, — la pensée intime, — contre tous les assauts de l'ouragan et de la vague. Et ses yeux impressionnants — des yeux qui auraient déjà vu la vie et le monde, ses yeux de marin, large ouverts à la lumière et dont le regard de ferme assurance, dans son extraordinaire précocité, dépasse évidemment les courts horizons puérils assignés par le photographe, — qui n'a pu obtenir le conventionnel sourire...

II

O marmaille souffreteuse des faubourgs, gosses des fortifs, bambins corrects des squares citadins, je songe à vos pauvres jeux de vous éclabousser d'un jet à la borne-fontaine, à votre alpinisme

des talus, aux buttes de sable où vous piochez sous l'œil des sergents de ville...

Roland Garros ne serait pas devenu Roland Garros à ce régime étiolé de nos métropoles. S'il a vécu en beauté, jouissant comme personne avant lui, de l'azur interdit aux hommes — où l'aigle même n'avait pas aventuré ses ailes, — si des yeux et du cœur, il s'est élevé toujours plus haut, on le comprendra mieux, à le saisir dès l'enfance, à travers les décors merveilleux qui lui resteront inoubliables...

Du soleil ! Il souffrira toujours d'en manquer !...

Il n'a pas quatre ans, qu'il vogue par la mer des Indes, de Saint-Denis vers Saïgon, où va se fixer la famille. Il a voyagé déjà, à Maurice, à Madagascar. Il passe la ligne : Pondichéry, Madras, Chandernagor. Ce n'est pas un bébé-colis que l'on berce à la houle immense, mais un petit homme observateur, enregistrant toutes les péripéties de la traversée. Que de souvenirs intenses, nettement classés, comme de Birmanie, les éléphants dressés au transport, — de l'abatage aux scieries, puis, dans les docks, arrimant eux-mêmes les troncs gigantesques, les énormes pièces de bois. Cette vision de pachydermes sportifs, dans les forêts de tecks, était de celles qu'il gardait des plus circonstanciées à l'orée de sa mémoire. Ainsi se passait-il de jeux, — absorbé dans la contemplation. Même après les centaines de tempêtes de la terre et du ciel éprouvées comme pilote, il se souvenait d'un cyclone, dans le golfe de Bengale. Il décrivait, comme ne l'a pas fait Bernardin

de Saint-Pierre, dans *Paul et Virginie*, la mer bondissante, l'immensité forcenée, écumante, le navire hissé aux crêtes des vagues, glissant aux creux de l'abîme, sans plus de direction, comme une algue perdue. Comment, par la suite, ne se jouerait-il pas des rafales et des remous des Andes, de nos pâles intempéries d'Europe — familiarisé si tôt avec la violence et la traîtrise des éléments, par ces traversées où, dans l'ignorance et l'insouciance du danger, s'accordait le rythme de son cœur, et lui venaient, par l'entraînement le plus naturel, le goût et la vocation de l'espace?...

Roland Garros sera indifférent, plus tard, aux capitales, aux monuments, aux palais, aux logis contemporains.

Qu'est-ce que l'ordonnance de la pierre, et les arrangements du décor occidental pour lui dont les yeux sont éblouis à jamais de la féerie de la lumière et de la flore tropicales. La maison saïgonnaise s'abrite dans le vert des palmes, sous la pourpre des bougainvillers. Des plantes, vernissées et truculentes, rampent aux marches, se tordent, grimpent par toute la véranda. La table est jonchée d'hibiscus, de jacinthes, d'orchidées. Par la ville, les avenues rouges sont ombragées de tamariniers aux glauques chevelures, de hauts flamboyants dont les pétales de sang font un chemin de procession perpétuel.

Dans l'orgie parfumée où se pâme la vie indigène, l'activité du blanc s'exaspère. Dans le jour atténué, sous l'éventail des pankas, la nuit, aux lampes assaillies de moustiques, c'est le patient

labeur paternel, assujetti par les nécessités de la clientèle, à se pénétrer de la mentalité annamite. Elle aime, elle honore le savoir. Elle est avide et respectueuse de justice. Elle n'accepte pas l'emportement grossier, les gestes de violence impulsive. Ainsi, à ce foyer émigré à dix mille lieues du code latin, les commentaires familiaux instruisent l'enfant de la loi et des coutumes d'Extrême-Asie. Il restera imprégné de cette éducation première.

Souvent, plus tard, chez Roland Garros, l'on prendra pour des attitudes raidies ses manières toutes naturelles. Du boy au mandarin, des serviteurs aux fournisseurs, c'est parmi les Annamites et les Chinois qu'il a façonné ses gestes, réglé le port de son visage. Tout ce contrôle de soi, — qui, à toutes occasions, le dressera supérieur à tous, ne l'a-t-il pas acquis là-bas ? Il s'est formé en jeune maître, environné de la déférence de tout un menu peuple d'inférieurs, leur inspirant le respect qu'ils réservent à l'Européen qui parle leur langue. Il a été accoutumé à la hiérarchie, à des égards qui le feront distant, ne tutoyant personne dans le monde à tu et à toi des meetings, — et il n'aura pas de peine non plus à s'incliner lui-même à toute discipline. Il n'aura pas plus de conflit, avec ses compagnons d'Europe, que de houspillements avec les camarades de Cochinchine... Des leçons indélébiles s'inscrivaient aux parois de sa mémoire, qui ne devaient point pâlir, ni s'effacer, telles les sentences brodées sur la soie ou laquées sur le bois...

Roland Garros devait être un juste, — dont les

revendications feraient plier le geôlier ennemi, au fond des prisons allemandes.

— On ne se fait pas justice soi-même.

Un soir, il reviendra de l'école, escorté de toute une bande, tirant un gamin par le bras, — appelant son père :

— C'est un méchant... Il a battu un plus petit... Je n'ai pas voulu le punir tout seul... Combien de claques peut-on lui donner ?

III

Cet enfant, modèle de raison et de sagesse précoces, se distinguera également par le goût inné, plus souvent contradictoire, des exercices physiques et du machinisme... Tout en ravissant ses professeurs par son intelligence rapide, ses jeux seront du sport le plus récent, grâce aux gâteries familiales. Une bicyclette a passé. Il en demeure hanté. Jamais ses maîtres ne l'ont vu si studieux et appliqué ; c'est qu'il couvre éperdument ses livres de classe de dessins, de manivelles, de roues, de selles, de guidons, de pédales...

On tremble, à lui octroyer ce terrible cadeau. C'est une émancipation redoutable. En effet, il s'élance par les routes; aux éraflures des mains, aux bosses du front, aux accrocs de la culotte, il n'est pas difficile de dénombrer les fausses manœuvres et les descentes involontaires ! Mais jamais

accident ne lui tirera une plainte. Est-ce de la moindre sensibilité de la chair, comme l'Asiatique, qu'il tient sa résistance à la douleur ? Non. il souffre, — mais avec la pudeur de taire sa souffrance, avec la volonté de ne point accuser de faiblesse.

Tel, il sera, à tant de coups violents, par la suite, qu'il fut, à cette journée où il heurte une voiture à chevaux qui lui passe sur les jambes, creuse une plaie jusqu'à l'os, dont il gardera la cicatrice. A l'entrée de la ville, il arrête les gens qui le portent :

— Déposez-moi... Il faut que j'arrive debout... Papa serait affolé...

Les médecins n'ont jamais rencontré pareille endurance aux pansements profonds, à la suture des plaies :

— Ce n'est rien, ce n est rien, répète-t-il, je vous dis que ce n'est rien.

Il a neuf ans...

Par ailleurs, sa sensibilité s'accuse délicate mais raisonnée.

Un jour, des souris blanches qu'il affectionnait, oubliées dehors, dans leur cage, succombent au soleil. Il pleure de désespoir. Peu après, un des deux oiseaux, qui remplacèrent les souris, est happé par un chat.

— Les bêtes ne sont pas pour être enfermées, moralise le papa...

Roland rend la liberté au survivant...

Ce ne sont pas ici des légendes pour images sentimentales à l'usage des petits garçons que l'on veut rendre sages. Ces traits se retrouveront,

tellement accusés, avec le temps, dans Roland Garros, qu'ils le différencieront des autres hommes, comme ils le séparaient du commun de ses condisciples. Pour lui, les fait expliqués prenaient une vive importance éducatrice. Une fois convaincu, ils conservaient pour lui une valeur d'expérience définitive. Désormais, il sera l'ami des bêtes, — hostile à l'équitation, à la chasse, s'attendrissant sur le sort du cheval, du chien, des animaux massacrés, des ailes captives...

Roland excellait à l'étude comme aux exercices du corps; parlant l'annamite comme le français, il donnait des signes d'une adaptation hâtive à l'ambiance du pays — exposé dès lors à ce métissage intellectuel et moral, qui n'est que trop souvent le lot des races créoles blanches. Il fallut se résigner à la séparation, au départ pour la France. C'est le deuil au foyer ébranlé, la tristesse qu'on refoule, les yeux gonflés de larmes retenues, les voix toutes changées...

— Il ne faut pas que tu pleures, tu ferais pleurer ta mère...

Il a onze ans, il lui faut être un homme, il a onze ans, et le voilà seul, tout à l'heure. On le recommande au commandant, au médecin du bord, à des passagers de connaissance. Il s'efforce de sourire. Le voilà seul, maintenant, parmi la foule affairée, le tumulte des manœuvres. Les échelles sont levées, le paquebot s'écarte de l'appontement. Il ne semble pas qu'on avance et la distance s'évase, désormais infranchissable, les gestes d'adieu se raccourcissent, ne sont plus

bientôt que des blancheurs qui s'effacent... Le voilà seul, — les partants dispersés dans les salons et les cabines, à régler leur installation pour la longue traversée. Il est seul, assis sur un rouleau de cordages du spardek.

— Tu ne pleureras pas... Tu ferais pleurer ta mère...

Il n'a pas pleuré.

Il n'a pas pleuré, jusqu'à cet instant de solitude angoissante. Mais, brusque, le chagrin déborde, et ses joues se mouillent, et sa gorge sanglote. Il pleure, dans une crise où se déverse toute sa détresse. Des cloches sonnent, des passagers montent, s'accoudent aux bastingages...

— Il ne faut pas pleurer...

Il dévisage la bonne dame qui veut le consoler...

— Je ne pleure pas.

Il s'éloigne, il va s'appuyer à la coursive d'où il regarde défiler, aux courbes du fleuve, les palétuviers des rives basses, délayées au flot ocreux que la réverbération vernisse...

Au cap Saint-Jacques, la mer... et le pilote abandonne... Ce sera, par le travers de Poulo-Condor, le court mais incomparable crépuscule du Pacifique, une féerie vertigineuse de changements à vue, dans l'orgie des couleurs, où se tracent d'éphémères paysages chimériques, des montagnes de rubis, des lacs roses, des plages de soufre, à travers quoi le globe de feu, comme une tête tranchée, roule au linceul des eaux ensanglantées...

— Tu verras le rayon vert, lui avait-on promis.

Il le connaissait, le rayon inconnu de la brousse et de la rizière...

Il fixe l'immensité mouvante, et, à la seconde où l'astre a sombré sous la rumeur chaotique des eaux blêmes, l'ultime, l'étrange lueur, le rayon vert s'allonge sur la vague...

La Croix du Sud, le Rayon Vert, les deux thèmes de rêverie, de causeries, pour les navigateurs novices...

Roland Garros, de ces soleils de son enfance, conservera le souvenir inaltérable. Surtout, de ce dernier, où c'est toute l'Indochine qui croule, pour lui, dans les ténèbres, — de ce soir où il partait, si petit, seul, pour sa fulgurante destinée.

IV

Chapitres ingrats des études, où, pourtant, il faut suivre l'écolier, — si vite un homme... La montée est incessante,—échappant à ses maîtres, il est si distant et fermé, — « à Stanislas » où il ne tarde pas à souffrir du climat, de la claustration, de la discipline... Quand même, pour rejoindre le courant, il fera d'un bond aisé trois classes en seize mois, sans surmenage : déjà, il n'exécute rien que normalement, avec méthode, et ne s'applique qu'à ce qui l'intéresse : souvent, son incuriosité, son indifférence déconcertent ses camarades... Dans le train, pas un coup d'œil par la portière, il somnole dans son coin. A Mar-

seille; trois heures d'arrêt, il ne descendra pas en ville, prendra « l'omnibus » qui partait tout de suite. Car il a dû passer à la succursale de Cannes, au lycée de Nice, après une pleuro-pneumonie double, opérée, au lendemain de grandes vacances en Angleterre. Deux séjours à Londres n'avaient pas été pour fortifier ses bronches fragiles de petit « pays-chaud ». Mais comme il s'y plaisait : là, il n'était plus seul, là, il se *livrera* à ses hôtes, tout au tennis, aux jeux du jardin, — sans voir la ville. C'est une « cure de famille ». La tendresse des siens ne peut l'atteindre que par procuration, par de froids correspondants — frappés de ce manque d'effusions extérieures. Un de ses professeurs notera : *la récitation est sa partie faible. Il n'est pas timide. Mais interrogé, il semble sortir d'un long rêve. Concentré sur son livre, il semble suivre, et, souvent, il suit réellement. De taille assez grande, il paraît fatigué ou attristé. Rarement il est gai et rieur.*

En deux voyages d'été, il aura appris l'anglais, — qu'il parlera comme un Anglais. Ne va-t-il pas jusqu'à songer à se faire naturaliser ! Il scrutait, comparait, délimitait des affinités; il était transporté d'admiration sportive.

Car, si, passant des sciences au latin et aux langues vivantes il ne se classait, volontairement, que comme un bon élève assuré de son baccalauréat, par ailleurs, comme il est au-dessus de tous ! C'est lui qui inaugure l'ère active de grand championnat interscolaire de football, et des courses de bicyclette. Tout de suite, ses initiatives, le sang-froid, la volonté, le coup d'œil, l'avaient

désigné comme le chef. Ses condisciples le sacraient capitaine de leur première équipe. Aussi modeste que brillant, constateront ses maîtres, — à qui il refuse, une fois pour toutes, de gravir l'estrade aux lauriers, d'assister à la distribution de prix où il devait recevoir, avec d'autres récompenses scolaires, une médaille frappée pour commémorer ses premiers exploits sportifs.

Roland Garros : *élève?*

Il domine ses instructeurs ! Il les écoute, fait le tri de leur enseignement, prend ce qui lui est assimilable, refuse de se laisser gaver. Il s'est jaugé : il ne saurait faire bien que ce qu'il lui plaît de faire. Comment les proviseur, censeur, professeurs qui ont fondé l'U. S. L. N.[1] ne seraient-ils pas distancés par cet extraordinaire organisateur de quinze ans, « champion interscolaire de France pour la bicyclette », en possession déjà d'une notoriété de professionnel : sous l'anagramme *Danlor?*

Comment n'aurait-il pas parfois boudé à son pupitre, limité son effort à la seule préparation des matières pour les examens, qui étaient la rançon de ses aspirations personnelles ?

Ah ! il n'était plus morose, ni las, pour les matches de plein air, quand il s'agissait d'athlétisme, à la course, au saut, à la corde lisse, aux haltères, à la natation. Toute cette culture du muscle, au service de la pensée. Il veut la santé et la force, dans l'appréhension toujours du mal qui l'a fait transplanter dans le midi. Il ne joue pas, il se soigne. Il n'avait pu supporter l'internement, il vivait dans

---

1 Union sportive du Lycée de Nice.

une famille — en solitaire, impossible à apprivoiser. Il refuse toutes distractions de théâtre, de sorties. Quand on reçoit, il se retire sous prétexte de travailler. Il répugne aux visites. Il ne veut de vêtement que sa tenue de lycéen, casquette ou tête nue.

Endormi ? En classe. Ni gai ni rieur ? — pour les étrangers qui ignoraient sa nature secrète. Il aurait fallu le suivre sur la *bécane* libératrice, par les routes qui ne pouvaient le sentir passer sur leur blancheur à peine effleurée. Il ne courait pas. Il ne glissait pas. Il volait. Une flamme brillait en lui. La folle rumeur de l'ascension humaine agitait l'univers. Roland en avait les nuits hantées. Santos-Dumont, Wilbur Wright ! Il rêvait qu'il lui était donné de voler, sans machine, avec les maigres ressources de son corps, en emmagasinant, dans son thorax, le plus d'air possible, gesticulant comme un nageur, s'élançant par la fenêtre; planant silencieusement au-dessus des lumières de Cimiez ou du Mont-Boron, s'arrêtant aux balcons, pour y surprendre Roméo et Juliette... Ou bien, halluciné dans le cauchemar, poursuivi par un taureau furieux, ne pouvant s'échapper que par les airs...

(Or, pilote, Roland Garros constatera la similitude de ces imaginations et de la réalité en survolant tant de fois les Alpes-Maritimes.)

Endormi ! Ce n'était pas l'avis de ses voisins de logement, scandalisés par le démontage et le remontage nocturnes de sa bicyclette, toujours en quête d'améliorations pour la prochaine lutte. Les problèmes de mécanique, théorique et pra-

tique, l'absorbent. Entre deux randonnées violentes, il rend le mouvement à la pendule abandonnée comme incurable par l'horloger. Et toujours sa résistance annamite à la douleur. Il manque de s'empaler au balustre d'un vélodrome, il a le bras cassé au football. Il repart à bicyclette, à peine débarrassé du plâtre...

Mais pédaler devient fastidieux, quand roule l'auto et monte l'aéroplane.

C'est l'été. A la sieste, dans les rochers, il médite. Son père est en route, va débarquer. Ce ne serait guère prudent de lui créer des alarmes, au moment où il est question de Paris, pour la continuation des études...

D'autant que, si le lycéen a détaché « la première tranche du bachot», on n'a pas obtenu «*du coureur détenteur de tous les records aux vélodromes et sur route* » l'application réclamée à chaque courrier pour le solfège et le piano : la musique ne figure pas aux matières d'examen. Les parents auraient droit de gronder — et de redouter Paris.

La bécane ! Quand l'auto ronfle — et que l'avion décolle !...

Roland Garros n'éprouve aucune peine à *laisser tomber Danlor* — et à garer sa petite machine, qui fut l'instrument de son émancipation première

V

Ce fut une ère de confiance et d'embellie — avec ce jeune père, comme ressuscité chaleureux et prime-sautier — qui lui apportait en illumination verbale toute la féerie du soleil des tropiques.

Mais comme aux brefs crépuscules de là-bas, l'ombre dévalait, soudaine.

Le chef de famille soucieux reparaissait avec d'amères propositions.

Après la deuxième tranche de « bachot » à Janson-de-Sailly ? l'École de Droit ? La licence n'exige pas de grosse dépense cérébrale. Parallèlement, l'étudiant pourrait fréquenter les Hautes Études Commerciales... Ce n'est pas que Me Georges Garros accorde aux diplômes une foi démesurée et destine son fils à l'administration : « Il n'y a pas de fonctionnaires dans la famille », se vantait-il. Il souhaitait l'action, les affaires. Surtout, ces études précises devaient être une précaution tactique, pour enrayer la fièvre de littérature qu'il redoutait, si contagieuse, qui sévit à haute fréquence chez les bacheliers créoles trop enclins à rêver des lauriers de Leconte de Lisle et de Léon Dierx :

Là-bas; bien loin d'ici, dans l'azur, près des cieux,
Et par delà les flots, du fond des jours brûlants,
Vous m'emplissez encor de vos plaintes divines,
Filaos chevelus, bercés de souffles lents,

Et plus haut que les cris des villes périssables
J'entends votre soupir immense et continu,
Pareil au bruit lointain de la mer sur les sables,
Qui passe sur ma tête et meurt dans l'inconnu !

O rêveries surannées ! Ce ne sont point celles des hardis jeunes gens de l'aube nouvelle.

Des diplômes ? puisqu'il le faut. Roland condescend à tout. Oui, il liquidera le « bachot-lettres », entamera les « Pandectes » et décrochera les « Hautes Études ».

Le père, ravi, poussait insidieusement ses avantages :

— Tu sais l'italien, l'annamite, l'anglais, tu devrais, — ce ne serait rien pour toi — cueillir le brevet de la Chambre de Commerce anglaise de Paris... On ne sait pas ce qui peut arriver... je ne serai pas toujours là...

Le fils, impatient des attaches sociales ordinaires du commerce, de l'industrie, des carrières libérales, suivait d'un regard avide la magie soudaine de l'auto et de l'avion, du pneu et de l'hélice, de l'avenir prestigieux qui s'élançait par l'espace et les airs...

— Ah ! papa ! Le Code, les Hautes Études, la Chambre de commerce anglaise et puis, quoi encore ?

Il éclatait en sarcasmes et railleries, concluait nonchalamment :

— Voyons, papa, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse de savoir le nombre de tonnes de cacahuètes qui passent tous les ans par le port d'Adis Ababa?...

Il n'avoue pas au père profane sa foi sportive.

Il ne parle que de la bicyclette, de promenade, du tennis de société, du football récréatif .

M. Garros ajoute :

— Et l'escrime...

Car, il la pratique, — et il lui est arrivé d'en *découdre*, sur le terrain saïgonnais...

— L'escrime ! Le duel. Tu en es encore là, papa. Ces gens en tenue de croque-morts, des témoins, arbitres prudents de l'honneur des autres, les combattants, des farceurs qui ne sont crânes que derrière les règles du code de l'honneur, et grâce à la pratique de la salle d'armes ! Ah ! papa, tu retardes. Un sport a des fins morales. A quoi mènent le fleuret et l'épée ? Le jugement de Dieu ! Alors, quel besoin d'user des sandales sur la planche !

Et sa verve douchait le pauvre père, attardé aux préjugés du vieux monde...

VI

A Paris — Roland tint ses promesses, — il franchit les examens, sans en écrire jamais à Saïgon, — où il faisait expédier directement les parchemins justificatifs, dont pouvait s'illusionner la famille, — tandis que Danlor, parallèlement, s'adjugeait le championnat de France interscolaire de vitesse pour la bicyclette...

Ce n'est pas « la philo », à Janson-de-Sailly qui devait le rallier à l'idéal du fort en thème et de la bête à concours, selon les doctes canons de la Sor-

bonne; ses notes sont détestables, interrogations médiocres, travail insuffisant, — *semble toujours endormi*, ajoute son professeur d'histoire et de géographie : Roland Garros ne s'intéressait pas aux faits révolus et aux aspects terre à terre de ce microcosme : il traduisait Ovide et Cicéron, mais, il lisait, avec quelle joie émerveillée, — Jules Verne...

Paris, l'émancipation...

Ce n'est plus le lycéen taciturne de la Riviéra, somnolent de Janson, à ces « Hautes Études » où il se lie, en des amitiés choisies, — avec les Quellennec — dont l'un collabore à cette randonnée de 300 kilomètres sur une motocyclette où ils adaptent une prolonge avec un siège confortable, conduisant à tour de rôle ; dont l'autre sera là, le 4 octobre 1918, à la veille de la sortie fatale...

Paris, — où il ne veut faire que ce qu'il aime, pour le bien faire. Les Hautes Études, misérable savoir ! Sa pensée est à des lieues au-dessus ! Par les solitudes altières où commencent de s'élancer les Santos-Dumont, les Wright, les Voisin, les précurseurs à qui il voue l'admiration brûlante d'une âme en proie au délire nouveau des hommes, — nouveau depuis toujours !

Voler...

Roland Garros a décidé de s'affranchir. Il lui faut de l'argent; à Stanislas, à Cannes, à Nice, à Janson, il a vécu parmi des condisciples riches, de la génération sportive; il utilisera ses relations, toute une clientèle prête.

Avenue de la Grande-Armée, ronflante de moteurs, étincelante d'aciers, hantée d'une humanité pittoresque de bipèdes sous peaux de bêtes, avec des masques à lunettes, parmi les boutiques où s'affairent « les rois du volant », Roland Garros a déniché la « voiturette Grégoire », légère et pas chère, tout à fait ça pour l'amateur qui débute. Il s'offre comme agent.

Il ne sera pas l'intermédiaire qui travaille pour « une marque ». Elégant, dégagé, — on l'envie : « Un chic type » ! On veut l'imiter, — l'animateur qui stimule les hésitants, entraîne, rallie ses rivaux. Les « ordres s'alignent sur son calepin » Bientôt, de ses premiers gains, à la « représentation » Grégoire, il ajoute d'autres affaires, grâce à quoi, en 1909, il s'empressera, avec dix mille francs en poche, au Salon de l'Aéronautique !

— Voler, vous n'êtes pas fou ?

C'est le refrain, chaque fois qu'il s'ouvre de son ambition à quelque camarade...

Voler, c'est le tourment dévorant de son être ! Voler !

Il n'y résistera plus, après cette semaine de Champagne, après Reims, où ce fut le sacre de sa destinée.

VII

C'est de Reims (août 1909), vraiment que l'Homme-Oiseau s'élancera à la conquête des Airs...

Aux portes de la ville, à l'appel de M. le mar-

quis de Polignac, un syndicat d'initiative et de croyants généreux ont aménagé la plaine, offert le ciel vierge hanté de la seule cathédrale des sacres, à l'essor des ailes humaines.

La solennité, où vont se rassembler une quarantaine d'aviateurs, déjà fameux, quelques-uns, par des exploits, comme Blériot dans la traversée de la Manche, s'apprête avec toute la gravité passionnée d'un pèlerinage. Les fêtes traditionnelles, nationales, sont désuètes. Au seuil des temps nouveaux, dénués de pompe et d'apparat, il n'y a plus que les batailles sportives pour exalter la masse juvénile, appeler les cœurs ardents au risque et au martyre. Quels fondateurs de sectes ou d'États connurent la gloire mondiale immédiate des Wilbur Wright, des Santos-Dumont ! Une adoration formidable fait cortège à leur génie. On va aux baraquements de la « Semaine de Champagne » comme à des autels. Chaque hangar est comme une basilique habitée d'un profond mystère. Pour chaque appareil, la remise est une chapelle où officient les mécaniciens en quête de la perfection divine. Un sémaphore se dresse, où les ballonnets rouges, blancs, noirs, — cubiques, coniques, sphériques, diront la loi : les partants, les records, la vitesse du vent. Des tribunes sont disposées pour les prosélytes de luxe ; la foule ordinaire se répandra sur les pelouses. Car tout un monde de fidèles, en proie à la fièvre de l'époque, communient dans l'espoir de l'ascension incroyable, dans la foi du « plus lourd que l'air »...

Cependant les forces hostiles se coalisent. La tempête menace, se déchaîne. La pluie enténèbre,

submerge les dernières heures de préparatifs, délaie en boue pénible la terre battue des routes improvisées, — où le vent court, mugit, les nuages se pressent, foncent comme des dragons furieux, à la défense de l'espace... Le splendide effort des organisateurs va-t-il être contrecarré, le courage des aviateurs amolli par la malignité de circonstances ennemies ? L'inquiétude gagne la cité trépidante, grondante de moteurs, où, souillées d'huile et de cambouis, des équipes liment, taraudent, vissent, grattent... Lamentable veille de l'ouverture, — où, matinée et soirée sans éclaircies, les oiseaux artificiels gisent comme d'étranges amphibies sur la vase... Lugubre réveil, où par l'aube douteuse, — de leurs abris sortent les concurrents pour scruter l'atmosphère impitoyable. Rien à faire, que d'attendre. Les heures languissent, détestables. Pourtant une rumeur déferle, grossit, qui ne cessera plus, de roulement, de piétinement de trains, d'autos, de marcheurs. Les drapeaux noirs, à Reims, peuvent signifier qu'on ne volera pas ! Les voitures, les gens affluent, la circulation empêchée par l'enlisement des roues, l'enfoncement jusqu'aux chevilles. Les femmes, en toilettes d'été, perdent leurs chaussures légères dans la fange. Des tribunes, on n'aperçoit qu'une forêt de parapluies. Par ce matin où l'avion devait évoluer dans l'azur, les promoteurs, au seuil du désastre, pour ne pas s'embourber, ont dû recourir, humiliés, à la plus antique monture: ils sont à cheval...

Il pleut — de la pluie qui ne semble pas devoir s'épuiser — d'un ciel de déluge ! Mais, patience in-

défectible de ces cinquante mille possédés, venus pour voir, pas un ne céderait aux maléfices de la rafale. On envahira le buffet; les rescapés des flaques et des trombes s'amuseront des groupes qui pataugent, et l'or des marques célèbres et des vintages cotés moussera dans les coupes.

Quant aux hardis lutteurs que tente la fière aventure, ils ne se déconcertent tout de même pas de la rage et de la ruse des éléments. Ils ne vont pas capituler pour quelque saute de baromètre. Ils guettent la lueur propice. Vers midi, à un répit de la bourrasque, Blériot, Latham s'enlèvent, montent à dix mètres de haut, sur deux cents mètres de parcours... Ils ont conjuré le sort... des acclamations retentissent. Le meeting est ouvert...

Ce sera tout, ces courtes envolées jusqu'au soir, — avec l'orage, de nouveau des trombes torrentielles, ce sera tout, et c'est assez pour que l'enthousiasme, qui enflamme les plus sceptiques, allume le délire sacré au cœur d'un Roland Garros. L'étincelle fatidique a jailli. Voler! Il est avec Jacques Quellennec, son hôte de Sapicourt, une villégiature voisine. Chaque jour ils suivront les épreuves des éliminatoires de la coupe Gordon Bennett, sur 20 kilomètres du prix de vitesse, sur 30 kilomètres du tour de piste. Pour eux, ce n'est pas miracle, comme pour les profanes, que ces engins de bois et de toile drôlatiques s'élèvent, tiennent l'air, comme une barque la mer, planent comme la gent ailée. Ils sont de la génération que n'étonnent pas les inventions de la mécanique. Ce n'est déjà plus une révélation que le vol humain, parti du saut de puce, et dont la durée s'espace

désormais sur des kilomètres. Mais quelle imagination eût pu faire prévoir le spectacle de tout à l'heure...

L'après-midi se traîne en détresse croissante jusque vers le soir où des cataractes croulent, noyant les plus vigoureuses espérances, quand, brusquement, les infernales écluses tarissent.

Au couchant lavé, un soleil vainqueur, rouge, comme revenant d'un combat sanglant, incendie l'horizon, et, dans le crépuscule de feu et d'or, c'est le prodige escompté du lointain des âges, et refusé jusqu'à présent aux regards des mortels. Les hommes-oiseaux ont humé la seconde favorable, Latham s'est élancé jusqu'à cent mètres de hauteur, où doivent le bercer les ovations inouïes de cinquante mille poitrines, moment inoubliable ! — qui va se perdre aussitôt à l'ascension d'un autre, de tant d'autres encore ! A chaque hangar, des groupes s'agitent, poussent, hâlent vers le rail la bête immobile, qui gronde, roule gauchement, d'abord, sur la prairie, se cabre, décolle... et des « Voisin », des « Farman », des « Blériot », des « Antoinette », des « Wright » dont l'œil a vite classé les formes, les plans, les queues, les couleurs, volent, se pourchassent dans une ronde chimérique, découpant leurs silhouettes géométriques, là-haut, noires sur le ciel ardent, blanches sur la plaine éteinte. On les compte cinq, six, sept. Puis dix, douze, on ne peut plus dire, au juste, par la course, où ils se poursuivent, se dépassent, se survolent dans les roseurs mourantes de ce soir légendaire, — sans pareil dans les fastes de la création, — où l'Homme a dérobé son secret

à la Nature, et rompu l'esclavage primitif de la matière...

C'était une exaltation indicible où le plus humble spectateur participait de tout son être élargi à la délivrance triomphale. Nul talon ne touchait plus la terre absurde. La masse n'était plus qu'un souffle emporté dans le sillage des ailes victorieuses, — et, dans un endroit, l'on fut secoué de rire, au passage de vrais oiseaux qui fuyaient effarés, ridicules, expropriés de leur ciel, jusque là inaccessible, par ces géants dont le vol illimité s'accompagnait d'un roulement terrifiant de tonnerre...

Parmi l'enthousiasme innombrable qui déferlait sur la plaine de Champagne, battait les murailles de Reims, s'échauffait aux tavernes et dans les caves renommées, gagnait toutes les capitales du globe par le télégraphe et le téléphone, Roland Garros ne peut réprimer des larmes.

Quelle nuit, déchirée de l'angoisse d'avoir rêvé ! On a hâte de quitter Sapicourt, pour Ville-Aviation, comme on avait baptisé l'aire immense de Bétheny, — aujourd'hui rayonnante de soleil. Non. Ce n'était pas illusion. De loin, les nids et les abris de bois fruste montrent leur grâce fragile, disproportionnée... Mais déjà la vue est familiarisée avec les habitants, leurs accoutrements de laine et de cuir, leurs visages aux yeux de verre énormes, sous les bonnets à oreillères, leurs gants fourrés. Les chevaucheurs de l'azur sont là près de leurs montures merveilleuses. La féerie con-

tinue, d'où l'on ne peut s'arracher. Les yeux surmenés, éblouis, les tempes battantes, on ne quittera l'aérodrome qu'aux étoiles, brisés, à bout de sentir et de vibrer, croyant avoir tout vu. Or, chaque jour s'illustre d'un prodige de plus. Les records battent les records. Les 131 kilomètres de Paulhan cèdent aux 154 kilomètres de Latham, qui s'effacent devant les 180 kilomètres d'Henri Farman. Président de la République, Ministres passent, on n'y prend garde. Qu'est-ce que les puissances officielles, à côté de ces «élus», portés en triomphe, hissés sur les épaules de la foule, dressés sur le pavois des cœurs en folie. Aussi! Regardez. Ce n'est plus quelques cerfs-volants démesurés sur la pourpre du crépuscule, mais toute une escadre, évoluant, de fins croiseurs autour de dirigeables apparus comme des vaisseaux de haut bord.

La vision change, de l'oiseau au navire. L'animateur de l'aéroplane est un pilote par une mer irréelle. La durée, la distance ne sont plus que des mots. Jusqu'à présent les grands oiseaux se couchaient comme des poules. Or, l'ombre s'étend, les ténèbres s'amassent que Farman tourne toujours, disparaissant, ne devenant visible qu'au fuseau d'électricité des projecteurs. On décide de s'en aller, que verrait-on de plus ? et l'on reste, étourdis, fascinés dans l'avidité inextinguible de ce qui peut suivre La *Marseillaise* éclate ? On n'était donc pas plus haut ! Pourquoi la *Marseillaise !* Ah ! oui, le cortège officiel qui se retire ! Soudain, l'on a trouvé mieux, et c'est le concert des trompes, des sirènes, de tous les cornets des autos, des bécanes, que les chauffeurs manœu-

vrent, et dont le vacarme, par-dessus le crépitement des moteurs salue quelque savante descente planée, quelque impressionnant atterrissage. Enfin, au dimanche de clôture, ce ne seront plus 50.000, mais 150.000 spectateurs qui envahiront l'endroit, acclameront d'hosannas frénétiques la phalange sublime, dont l'audace et l'adresse surhumaine ont jalonné la voie future, au-dessus des cloaques et des fondrières de l'humus, des montagnes dominées et des mers franchies du coup d'aile de l'homme.

VIII

Voler...

Les essais de Santos-Dumont, sur sa « Demoiselle », ont empli l'univers d'enthousiasme. C'est pour une reproduction de cet appareil, — vendu 7.500 francs par la maison Clément-Bayard que penche Roland Garros; de nécessité, il inclinait au meilleur marché. Une intuition, aussi, le poussait au « plus léger »; d'instinct, il avait la phobie du poids, ne cherchait que des ailes...

Mais il ne suffisait pas de commander, il faudrait attendre deux ou trois mois...

Période de fièvre, adorable et terrible, où s'affinait, dans une sorte d'apprentissage mental, la faculté de vivre *d'avance*, avec un réalisme profond, l'épreuve future : — faculté merveilleuse qui le servit considérablement aux étapes déci-

sives de sa carrière. Il imaginait les péripéties de l'apprentissage, s'entraînait aux difficultés des mouvements, dans l'insomnie, se sentait partir, décoller, s'enlever, — avec aussi, brusque, la vision de l'accident...

Il n'existait pas « d'école » pour la Demoiselle dont, seul, son auteur s'était servi...

— Je me débrouillerai bien, se répétait avec confiance l'intrépide néophyte...

Pourtant, lancinante, l'angoisse de l'accident se représentait. Des voix prudentes, affectueuses, insistaient : la vie était belle, une situation pareille à vingt ans, libre, avec ses affaires d'auto, sur la roue de la fortune, — toutes les raisons, peureuses et fortes, que l'on opposait aux premiers croyants du pneu ! Le vaillant, l'orgueilleux garçon méprisait les calculs d'existence banale : la médiocrité ne vaut pas de durer. Il avait choisi. Il ne redoutait pas de disparaître. Le sacrifice était consenti d'une âme fière, en rançon de la fortune, du triomphe de la sublime entreprise.

Il s'effrayait du sort cruel, de tomber défiguré, mutilé; infirme, au bout du martyre de l'hôpital; il avait l'obsession de la déchéance physique, la diminution de l'être lui était une épouvante. Il s'y accoutuma, — dans la farouche résolution qu'il serait toujours maître d'en finir.

La gloire, le succès ! Comme la chance était petite ! alors, aussi, qu'il suffirait d'un faux mouvement pour anéantir son mince capital... Mais le jour chassait les abominables fantômes; au-dessus de tout, inaccessible à la défaillance, planait, indestructible, — sa foi...

La Victoire ou la Fin, conclut-il...

Pour échapper aux transes de l'attente, il voyage, — dans le Midi, comme à chaque crise qui s'apaise au soleil, parmi les fleurs, dans le bleu de la Méditerranée. Au seuil de l'aventure, il veut revoir le collège de Cannes, le lycée de Nice, le vélodrome du Vallon des Fleurs. Il ne peut refréner son émotion à parcourir en auto les routes enchantées où il pédalait, écolier, où, dans le vent doré de caresser les orangers, s'échevelaient ses premiers désirs de gloire. Comme le feu au choc du caillou, des étincelles de courage jaillissaient à chaque heurt du souvenir. L'obsession de la catastrophe reculait. Il faisait des projets : quel délice de revenir là, heureux, au soir de la Victoire...

A Monte-Carlo, il subit l'attirance des tapis chargés d'or, de jetons, de billets, où le Risque exerce sa fascination. Il veut essayer sa chance, mais la diriger, avec une martingale complexe : à découvert, en quelques minutes, de 2.500 francs sur les 10.000 francs de la Demoiselle ! Il s'arrête — et la couleur sort. Le perdant s'éloigne, un peu pâle, vite remis, honteux de l'idée saugrenue d'avoir voulu confronter le hasard du trente et quarante et de la roulette avec l'inconnu de la partie dont l'enjeu est toute sa pensée.

Issy-les-Moulineaux ! Ciel fuligineux d'usines, rues encombrées de la foule ouvrière, bruyantes et trépidantes de tous les camions et charrois suburbains, parmi lesquels se faufile l'auto élégante,

insolente de vitesse. Les charretiers obligés de sauter à la tête des chevaux, lancent leurs pires jurons. Vers quelles jouissances roule « le feignant » penché à la conduite ? qui vous écraserait le pauvre monde comme des chiens !

Roland Garros a donné rendez-vous à son Destin.

Il s'arrête au champ d'aviation où le père Legay, sa femme, gardiens du hangar Bayard-Clément, et Romain, le mécanicien de la maison, accueillent en braves gens, complices, les « possédés ».

Tout de suite, Roland s'installe dans l'appareil, sur le cuir tendu à dix centimètres du sol, pour se faire à la position, répéter les mouvements qu'il a imaginés, la main gauche manœuvrant le volant du gouvernail, la droite, le levier de profondeur, — celui de gauchissement fixé au dos, par une ceinture et des bretelles, le pied droit sur l'accélérateur...

Il s'en tint à ce contact, pour la première fois, d'autant plus « qu'on ne volait pas » : c'était la tempête. Il fallait attendre le beau temps — c'est-à-dire que la fumée des cigarettes montât parfaitement verticale :

— Il n'y a que M. Audemars, pour sortir, de ce temps-là...

Le père Legay montrait, au bout du champ, M. Audemars en panne :

— Oh ! il va bien, pour trois semaines; il traverse le champ sans presque toucher terre...

La curiosité tortura le débutant : M. Audemars était célèbre, comme recordman de la bicyclette.

Roland Garros approche; le regard de M. Audemars se fixa de plus en plus strict sur la panne, que cherchait son mécanicien, ne se releva qu'à la voix importune de Roland, qui se présentait...

« Encore un raseur » signifiait, en réponse, sa politesse froide...

Roland Garros ne pouvait s'éloigner : celui-là avait volé jusqu'au bout du champ !

Il était petit, mince et fin, sobre de gestes et de paroles, les yeux aigus, dans le masque de poussière et d'huile qui encrassaient une rare élégance, des gants, un casque, chaussure soignée, culotte de coupe irréprochable, gilet spécial, — muni derrière le dos du dispositif de gauchissement ; il dirigeait le mécanicien, questionnait, minutieux, tenace à découvrir la cause de la panne, — dixième de l'après-midi.

Roland Garros se tenait à distance correcte, tout de cœur à la malchance qui se prolongeait dans le soir triste, — prêt à se livrer pour une parole !

M. Audemars ! qui traversait le champ, sans presque toucher terre, et dont toute la personne disait tellement la foi, la volonté, la franchise, qui ne comptent que sur soi, dans la réserve de l'attitude et du langage.

Roland Garros s'éloigna...

Ce devait être le début d'un compagnonnage profond, où l'estime et l'admiration cimentaient une amitié indéfectible.

IX

Printemps nuancé de Paris, le long de la Seine, vers le Bois reverdissant, au déclin d'une rare journée. La « Grégoire » s'arrête à l'octroi pour vérifier l'essence. Le gabelou plonge un regard machinal dans la voiture, qui se remet en marche souplement :

— Rien à déclarer ?

Heureusement, la joie ni le bonheur ne paient d'entrée; sans quoi Roland Garros ne pourrait franchir la barrière !

Il a volé...

Il peut dire que, pour la première fois où il a essayé, il a volé...

Oui, on l'a ramassé parmi les débris de sa fine Demoiselle abordée par un énorme biplan, à deux ou trois secondes du départ : il n'y a donc pas de doute qu'il volait.

Les préparatifs avaient été fébriles, avec un moteur sournois, qui avait si bien fonctionné, — au point fixe !

Vainement, Romain s'ingéniait, se multipliait, pendant que le néophyte, mentalement, se répétait sa leçon, s'apprêtait aux mouvements prémédités, tendait sa volonté de ne pas entendre, de ne pas voir les grappes de badauds qui plaisantaient sa peur, ricanaient :

— Partira, partira pas...

Soudain, une pétarade, un tourbillon d'air font reculer les gens, tout s'embrouille dans l'esprit du débutant, ses muscles, sa parole, c'est alors que Romain attend l'ordre de lâcher tout...

Roland Garros s'est ressaisi, dans l'extrême lucidité de se sentir au moment que, de toute son âme, il avait voulu. De la tête, il donne le signal, démarre d'un trop brusque coup d'accélérateur, bondit par delà les curieux qui masquaient la vue, — et c'est la collision foudroyante avec le bolide surgi à quelques mètres, un biplan qui prend la frêle libellule en écharpe; la catastrophe, exactement comme dans ses rêves.

Roland Garros n'est qu'étourdi, sans bosse, sans une égratignure ! Il contemple, abasourdi, la ruine informe de sa machine, parmi les commentaires éplorés de la galerie... Il va se faire brosser par la mère Legay :

— Vous avez de la chance dans votre malheur...

Un homme est plus ému que tous, c'est le pilote de l'appareil adverse qui exprime toute sa désolation :

— J'ai eu bien peur. J'ai cru que je vous avais tué... C'était bien un peu de ma faute... A propos, vous savez, il ne faut pas vous inquiéter pour votre appareil... Je suis responsable... Il vous sera remplacé dès demain...

Le pilote était M. Maurice Clément, de la firme Clément-Bayard, constructeurs des « Santos-Dumont » en série. Oui, Roland Garros avait de la chance beaucoup plus que ne soupçonnait Madame Legay.

Aussi, que la Grégoire roulait légère ! par le Bois touché de la grâce des bourgeons et des nids printaniers, par la grande avenue triomphale, et les boulevards, vers *Cinzano* où se retrouvaient un groupe de camarades, à qui Roland Garros allait raconter en plaisantant l'accident — dont ceci restait, seulement, *qu'il avait volé*...

Toute une jeunesse vivait cette bohème ailée...

Il fallait se lever avant le jour, le champ devant être libre pour les militaires, dès six heures...

On s'était couché après minuit, le timbre du réveil se déclenchait à trois heures; le saut du lit ne s'exécutait pas sans marasme. Roland Garros, Audemars, qui venaient coucher rue Lalo, ne se disputaient point le record de courir à la fenêtre, d'interroger *l'Arbre*, qui dans la cour, par le calme ou l'agitation de ses feuilles hautes, disait le temps...

— C'est la tempête...

— Vous croyez ? Rien ne bouge...

— Je vous assure... Il était courbé par la rafale..

— Tout est immobile...

Alors, debout. En route pour les hangars et de mai à juillet c'est l'entraînement, qui se résume en une douzaine de sorties, au total — trois heures de vol. Car l'apprentissage est ainsi conditionné par les circonstances atmosphériques, l'accès limité de l'aérodrome, les caprices de la fragile Demoiselle qu'Audemars et Roland Garros furent seuls à piloter après Santos-Dumont, et l'imman-

quable rupture de roue à l'atterrissage, aux quatre premiers essais...

Pas de progrès.

Cependant, Audemars a réussi, il accomplit le parcours rituel, les quelques centaines de mètres en ligne droite, où, ayant fait renforcer ses roues, il se pose sans casse.

Il a interrogé un devancier, qui lui a répondu :

— Pensez-vous que je vais vous apprendre pour rien... Si vous voulez payer.

Force est aux jeunes gens de trouver par eux-mêmes, empiriquement. Car leur ignorance scientifique n'a d'égale que leur volonté. Alors, il faut l'instinct, le don qui suppléent...

— Je viens de faire une remarque importante, confie Audemars. Pour se rétablir, il ne suffit pas de gaucher l'aile qui penche; il faut encore donner un coup de gouvernail, comme pour tourner du côté opposé à celui où l'on penche... Surtout, gardez cela pour vous, c'est un secret...

Aussitôt, Roland Garros montait, à l'émerveillement de Romain, exécutait la manœuvre, trois, quatre, cinq fois...

Ce matin-là, ils ne volèrent pas plus avant. L'école des clairons commençait. Il fallait rentrer les appareils, et l'on allait « chez Marie », un cabaret de rouliers voisin, avec Romain et le père Legay, arroser de vin blanc la prouesse matinale.

Que la vie était belle au présent, avec tous ses espoirs et ses rêves...

Roland Garros, avec ses voiturettes, Audemars — d'une excellente famille de Genève, — avec un

commerce de motocyclettes à Berlin, vivaient en pleine indépendance; la journée achevée, tout un groupe se rassemblait au *Cinzano*, où, les consommations réglées au poker d'as, l'on décidait du dîner, chez quelque « chand de vins » découvert par l'un ou par l'autre en haut de Montmartre, dans quelque guinguette des bords de la Seine. Et deux Grégoire à deux places devaient transporter une douzaine de gaillards joyeux, avec quelques petites amies, en grappes sur les marchepieds, les coffres, les garde-boue, fantastiquement éclairées de lampions à bougie...

La soirée s'achevait au skating, dans quelque boîte à chansons...

Roland Garros suivait...

Mais un jour que des camarades mélomanes l'avaient entraîné à l'Odéon d'Antoine, la musique de Rimsky Korsakoff, pour *Antar*, l'impressionna au point de le faire retourner à quatre représentations de suite, bouleversé d'enthousiasme pour le héros mort de foi et d'amour.

X

Du vol, Roland Garros ne connaissait guère plus que l'arrachement du sol, le bond au-dessus des arbres, des poteaux télégraphiques, dans la campagne suburbaine, lorsqu'il rencontra John Moi-

sant, le Canadien. C'était un diable de petit homme sans âge, chauve de crâne, tanné de la face, remuant et cocasse, avec des yeux de joviale malice, — dont les avatars ne pouvaient compromettre l'humeur et le sourire invariables. Il avait fabriqué un monoplan : *le Corbeau* (à cause de sa forme et de sa couleur) qui capotait à chaque essai, dégringolait, après un trop vif départ, s'abîmer à terre. L'inventeur, nullement affecté, le reconstruisait, de plus en plus bizarre, avec un deuxième plan, en superstructure, de tôle ondulée, devant quoi les gens demeuraient estomaqués. Pourtant, l'invraisemblable appareil sortit, une fois, et ce fut une gageure étourdissante qu'il pût rentrer au hangar, d'où il ne devait jamais plus bouger...

Renonçant à voler de ses propres ailes, John Moisant avait acquis un Blériot à deux places. Quelle catastrophe se préparait, avec cet illusionniste, qui se faisait fort de voler sans apprentissage ? Or, il s'enleva au premier essai, et le lendemain, à 500 mètres d'altitude, il couvrait les épreuves obligatoires, obtenait son brevet de pilote.

Roland Garros tournait autour du singulier personnage, qui l'avait complimenté, un jour, — peu à peu s'épanchait en confidences :

— Demain, je ne le dis qu'à vous, j'irai d'Étampes à Issy.

La supplication jaillit aussitôt :

— Emmenez-moi.

— Oh, réfléchissez, n'aurez-vous pas peur ? Ce sera mon troisième vol...

Roland Garros n'avait pas la confiance impulsive. Il fallait l'attirance invincible, comme une

tentation surhumaine, pour créer son désir subit, commander sa prière tenace :

— Emmenez-moi.

Ce fut une leçon riche et profonde, pour le jeune passager. La machine obéissait, souple, à la direction aisée du conducteur, comme le corps à la volonté subtile. On montait d'une ascension insensible, qui ne se percevait qu'à l'altitude. Rien à faire pour l'invité que de laisser faire, de contempler, de jouir de l'heure céleste. Jamais, dans ses insomnies divinatoires, de Saïgon et de Nice, l'enfant adolescent n'avait rêvé l'extase de pareille euphorie. On montait. Toute la masse du monde inférieur se volatilisait dans une brume rose comme il n'en avait plus aperçu, depuis les îles de la mer Indienne. On montait, dans un silence religieux, au bourdonnement grave du moteur. Trois, quatre, cinq cents mètres. On montait comme immobiles, renseignés seulement par l'aiguille, baignés d'une volupté inconnue. Par quelle magie s'effectuait cette course indicible, au gré de ce petit homme étrange, qui d'un instant à l'autre avait rompu ses attaches d'en bas, pour se mouvoir comme une puissance familière de l'espace ? On montait. Six cents mètres. Le froid saisit Roland Garros trop peu vêtu, par une négligence fréquente : il détestait les gants, les accoutrements épais. Il grelotta, de la température glacée. Mais, soudain, une flamme d'enthousiasme lui dégourdit le sang, poussa la chaleur à ses membres.

John Moisant criait : *la Tour*, et sous son

doigt satanique, s'estompa, se précisa, minuscule, la colonne de fer ajourée. Sept cents mètres. Les voici sur Paris. Vision indescriptible, inoubliable et variée, comme aucune autre du monde. Huit cents mètres, — au-dessus de la *Tour*. Roland Garros, gêné par les ailes, veut mieux voir, se lève, se penche en dehors du fuselage. Il est rassis, d'une main qui l'empoigne par sa veste. La descente se dirige, vertigineuse, sur Issy. Le charme se brise, on revient aux parages grossiers avec le vent sale où tangue l'appareil, les toits bêtes qui se rapprochent, le moteur qui siffle, enfin, l'on se retrouve comme à un mauvais réveil, sur le lit du champ d'aviation, parmi les badauds ordinaires.

Des « Brassards » interrogent, croient à des concurrents, pour le circuit en partance :

— Qui êtes-vous ?

— Moisant et Garros... Nous arrivons d'Étampes.

Moisant et Garros ? Inconnus, pas sur les listes.

— D'Étampes?... Comme ça, sans crier gare?...

Stupéfaits, les gens regardent, comme s'il se moquait, John Moisant, dont, sous l'huile et la poussière, on ne distingue que l'énigmatique sourire, — et les deux énormes brillants qu'il a toujours, à sa bague et à sa cravate...

XI

C'était l'ère de la propagande chaque jour plus exaltée. Des exploits, de plus en plus audacieux, illustraient le Ciel, vide depuis l'orée des temps, traçaient, sur l'immensité stérile, des annales fécondes, ineffaçables. Ces Demoiselles, qui ne faisaient guère que sautiller, tout ce printemps, comme des oiselets au sortir du nid, s'élancent, planent, virent, montent, piquent — assez pour valoir son brevet à Audemars. Il sera vite fameux, par tant d'adresse, d'énergie, qui s'imposent, à Angers, Juvisy, Toulouse, Bournemouth, Le Havre, Bordeaux, Milan, etc.

Roland Garros n'attendra pas le certificat officiel (pilote breveté de l'Aéro-Club du 19 juillet 1910) pour signer son premier contrat d'exhibition, avec le Comité des Fêtes de Cholet. Un numéro d'aviation, encore rare, cela permettait d'innover, aux programmes d'un 14 Juillet. Oh ! ce n'était pas à l'unanimité que l'on se ralliait à de telles réjouissances inédites. La politique ne désarmait pas et, selon le parti qui prenait l'initiative, le festival aérien avait tels appuis ou telles hostilités, intéressés à la réussite ou à l'échec.

L'impresario, pour raisons économiques, avait engagé, avec Roland Garros, deux autres pilotes, non brevetés. J. Quellennec accompagnait son ami, vers cette journée hasardeuse. La veille fut joyeuse, confiante; un bon dîner au vin d'Anjou avait lié

l'équipe, que l'on se montrait, achevant la soirée au café-concert, dans l'avant-scène. La matinée, le déjeuner, tout alla bien jusqu'à l'heure fatidique. Hélas ! par la ville pavoisée, les drapeaux s'effaraient, se tendaient à s'arracher des hampes : la tempête !

Les protagonistes s'inquiétaient, pendant que les adversaires rappelaient leurs réserves ou leur opposition. La foule, deux heures durant maintenue par la sortie des appareils, la mise en marche des moteurs, le tour du terrain en roulant, s'impatientait, menaçant de passer des quolibets aux huées. Un peu de pluie dispersa le tumulte, et les aviateurs purent regagner l'hôtel sans encombre, espérant le soleil et le calme, pour la fin de la journée nationale.

Cependant, par l'après-midi ensoleillée, ce fut lamentable. Roland Garros s'éleva, à l'acclamation de milliers de poitrines, pour retomber tout de suite. Le suivant opéra quelques zigzags. Le troisième capota, dans un sauve-qui-peut de spectateurs terrifiés; heureusement, l'appareil seul avait souffert. Vainement, Roland Garros tenta de reprendre la piste, il ne parvint même pas à décoller. Réfugiés sous les hangars, il fallut attendre que des milliers de paysans irrités eussent vidé les chemins, pour rentrer sur le tard, dans le sombre du crépuscule. Le repas n'amena qu'une gaîté un peu forcée. On ne fit que traverser le café-concert sous les regards mauvais des spectateurs. Il était bien tôt pour se coucher. Des femmes se pressaient au porche de l'église ! On suivit, par désœuvrement. Des chapelets s'égrenaient, puis le curé

entama le prêche le plus violent contre *les mauvais chrétiens, qui, à l'heure des vêpres, perdaient le dimanche à regarder quelques pantins se traîner le postérieur dans l'herbe.*

Désignés par le prédicateur, toisés par les fidèles, les jeunes gens durent ouïr tout le sermon, avant de se retirer sur la pointe des pieds.

Restait à affronter le Comité pour le règlement de comptes. Les cachets furent payés, sans discussion, mais tristement. L'opposition municipale triomphait du désastre, qualifié de scandale. Cet argent, le premier, qu'il recevait comme aviateur, gênait Roland Garros. Il prend la parole, annonce qu'il va se procurer un autre appareil, et, pour effacer le mauvais souvenir, reviendra voler dimanche; et il s'y engage, par lettre à la presse régionale.

Aussitôt à Paris, il se préoccupe d'exécuter sa promesse; il obtient de la maison Clément-Bayard une Demoiselle à crédit — qui se trouverait payée, en cas d'acte retentissant par la réclame.

Ce fut une revanche parfaite. A l'heure affichée, Roland Garros bondissait à cinquante mètres, piquait au sol, repartait, planait, évoluait dix minutes, — rentré au hangar, savourait, pour la première fois, les bravos formidables de l'enthousiasme populaire. On l'entraînait au buffet, où il déchaînait les ovations en réclamant du vin d'Anjou, au lieu de « champagne ». Un second, un troisième vol grisaient, poussaient la population au

délire. Le Comité rayonnait, s'épanchait en poignées de mains, en accolades. Jamais Cholet n'avait vécu pareils moments. Le Président exprimait la reconnaissance du pays natal, les yeux brouillés de larmes, embrassait Roland Garros, disait :

— Vous nous avez sauvé l'honneur...

Roland Garros participait à l'allégresse, à l'émotion générales. Il ne souriait pas des braves gens qui engageaient ainsi leur responsabilité bénévole à la merci d'une secousse du baromètre ! N'était-ce pas pour « se sauver l'honneur », par simple scrupule d'honnêteté, qu'aujourd'hui, il se retrouvait à Cholet, lui-même ?

XII

La Demoiselle en série du stand Clément-Bayard ne pouvait plus suffire à l'impatience exaltée du compagnon de John Moisant. Avec le Canadien, il avait découvert sa patrie d'infini, de silence et d'azur... Il lui devenait intolérable de rester au spectacle des toits, des arbres, de la fourmilière des hommes, aux couches inférieures encore sonores du bas tumulte des cités, et souillées des poussières et des déchets du luxe et de la misère d'en bas. La Demoiselle ne lui était plus qu'un volatille de basse-cour, incapable du bond aux altitudes inexplorées. Mais la vie s'ordonnait, on pourrait croire, à son souhait. A peine quitté John Moisant, il apprenait que Santos-Dumont, renonçant à l'aviation, sur la décision

formelle des médecins, mettait en vente un dernier appareil, construit par lui-même... Le marché fut rapide, dans le désintéressement des deux hommes... Au premier essai, Roland Garros atteignait deux cents mètres, connaissait une facilité, une puissance animale de pur sang, toutes nouvelles... Jamais la Demoiselle n'avait fourni telle hauteur; il y fallait la jeune maîtrise qui, aux perfectionnements de Santos-Dumont, avait ajouté maintes retouches...

Un dimanche, l'oiseau de bambou et de soie blanche s'enlève de Saint-Cyr, pour gagner Issy. John Moisant était tombé, à l'improviste, dans le départ du Circuit de l'Est, qui s'achève aujourd'hui par l'étape d'Amiens à Paris. Roland Garros a combiné de descendre dans le retour, après avoir survolé Versailles, Sèvres, la boucle de la Seine, et du plus haut, le panorama prestigieux de Paris, dont le tient la hantise...

Ah ! descendre de 600, 800, 1.000 mètres sur Issy, où naguère encore, il se traînait à ras de terre, cassant du bois, sur la maudite ligne droite...

Hélas ! au démarrage, une roue se brise en heurtant un caillou. C'est la certitude de casser en atterrissant : que ce soit pour Issy, plutôt que maintenant ! Du moins, la randonnée aurait-elle été accomplie. Deux cents, trois, quatre cents mètres, Roland Garros ne songe qu'à monter, tout à la volupté présente. Au regard des passants de Versailles, ce n'est plus qu'un papillon d'argent éperdu, qui se cogne, va se brûler à la lampe solaire, mon-

tant, montant toujours au-dessus du château, — brusquement s'arrêtant, tournant, désemparé, descendant à toute vitesse, s'écrasant abominablement au milieu de l'avenue.

Le desserrement d'une vis — et c'est l'accident stupide dont la victime gît parmi les décombres de la Demoiselle de soie blanche. Terribles fiançailles, dans les atroces souffrances du retour à Paris, sur le châssis d'automobile auprès de Romain, — qui rentrait par la route, survenu là, juste, pour la chute, — le trajet hagard, les gémissements à chaque cahot, avec la vision de l'hôpital, les ombres de l'agonie, les spectres de la diminution physique...

En même temps que le blessé se rétablissait, une Demoiselle naissait, grandissait, prête au vol nuptial...

De l'appareil de Santos-Dumont, il ne restait que l'ardent et fin moteur, encore remanié, amélioré, avec Romain. Le premier acte de la convalescence avait été d'ordonner la reconstruction rapide. Ainsi avaient été occupées les quatre semaines de repos et de massage nécessaires à la guérison d'une fracture du coccyx et de quelques contusions. La première grande sortie, en clopinant, fut d'aller aux magasins du Louvre chercher la plus belle soie blanche...

Radieuses épousailles...

C'est à Dinard, Paramé, Saint-Malo, que se fit le plus admirable voyage de noces. De l'accident,

nulle réminiscence décourageante, pas plus qu'au lendemain de la collision avec Maurice Clément. Ces désastres aux causes matérielles ne pouvaient entamer la foi d'âmes tendues au martyre pour la conquête sublime; c'est dans le plus parfait équilibre de santé morale et physique, dans le rythme accompli de la volonté et du muscle que le jeune maître prenait possession des vierges étendues bretonnes, d'où le soleil descend dormir sur la mer d'émeraude. Inoubliables semaines de confiance définitive en soi et dans les ailes neuves, créées pour lui, animées par lui. Il vivait sa vie d'indépendance et d'effort, de raison et de fantaisie, où le danger mêlait à sa joie une noblesse amère.

Sur ces rivages d'Armor, tout peuplés de légendes, l'essor humain, plus qu'ailleurs, apparaissait comme un prodige. Par quel miracle, cette barque sèche pouvait-elle rompre ses amarres terrestres, s'élancer, planer comme un oiseau, n'être plus, en quelques minutes, qu'un goéland défiant la tempête. Car, pour la première exhibition on doutait que la sortie fut possible; aussi, quelle impression, quand, poussée par le vent, la course fut de cent cinquante kilomètres à l'heure. Devant le succès, le manager obtenait d'autres contrats et Roland Garros effectuait le parcours de Dinard à l'île de Cézembre.

Cette fois, il était libéré de toute sujétion à la manœuvre, l'intelligence se confondait avec l'instinct. Il voyait, admirait, jouissait, comme avec un sens supplémentaire, des paysages inverses d'une beauté nouvelle, insoupçonnée, totale, de la nature. Surtout, la mer lui livrait le secret de sa

transparence. Le bipède humain n'en connaît que le renflement à perte de vue, le bouillonnement insondable, le jeu des marées, le tumulte massif du large, le murmure de fanfreluches sur la grève : le regard aérien plonge aux profondeurs et, par le calme, découvre la glauque et fastueuse féerie de l'abîme.

Dinard !

Ce fut la lune de miel, où tout s'effaçait, des encombres du passé. L'existence était glorieuse et délicate, dans une sympathie qui l'enveloppait par toute la contrée. On l'accueillait dans les familles, on lui faisait fête dans l'intimité. Redescendu des airs, il ne retombait pas à la solitude où s'était roidie son adolescence, — et qui lui avait fait ce visage distant et mélancolique. *On l'accueillait comme un fils*... et il y était d'autant plus sensible, qu'il se sentait étranger, excommunié des bonheurs de ce monde, condamné à la folle aventure, comme l'oiseau de la saison qui, à peine posé, doit reprendre sa migration nostalgique...

XIII

Désormais (1910), sur les transatlantiques, les recordmen de l'air font concurrence aux vedettes du théâtre et aux étoiles de café-concert, — traversées de luxe, et sensationnelle interviews, au débarcadère...

Roland Garros n'a à son compte que les quelques vols juvéniles de Dinard. C'est peu pour être engagé avec les célébrités triées pour le meeting de New-York. Cependant, la chance le sert, l'affaire se conclut, il sera de la petite classe, en compagnie de Barrier, de Simon, d'Audemars, plus connus que lui, mais bien obscurs au regard des Aubrun, des Latham, des Leblanc, de Graham White, des C. K. Hamilton, des Johnstone, des Hoxsey. Quel champ, quelle aire considérables d'expériences et de lutte, après les parades aimables au-dessus de la plage bretonne ! Voici le débutant, à la suite des grands premiers rôles, sur la plus vaste scène du monde...

Roland Garros voyage seul; il se procure une cabine toute pour lui. Tout de suite, il méprise l'économie, non pas en prodigue, il sait trop la nécessité et les difficultés de l'argent qu'il considère comme le levier de l'indépendance; mais on doit s'en servir sans lui être asservi, et le gain ne l'intéresse qu'en vue de l'action plus étendue.

Il se sent très seul, parmi les passagers allemands du *Kronprinz Wilhelm*, après le séjour si cordial de Dinard. Un dîner rare, quelque vin chaleureux le tentaient contre la détresse. Ne s'était-il pas proposé de vaincre le mal de mer du jeu de sa volonté ? Hélas ! il n'y put tenir, et la traversée fut maussade...

Au premier soir de New-York, la rencontre de John Moisant fut le réconfort magique.

La magnifique victoire de Paris-Londres avait

fait illustre l'étrange et savoureux petit homme. Il habitait au même *Astor*, avec un frère, banquier, et leurs deux sœurs — et son chat-fétiche de « Paris-Londres »; sa personne moins négligée s'ornait toujours des brillants de sa bague et de sa cravate; il accueillit affectueusement son jeune passager, dont le couvert fut mis à la table familiale...

A ces représentations de gala, Audemars et Garros n'apportaient qu'un léger intermède. Que pouvaient leurs Demoiselles primitives parmi tant d'appareils perfectionnés et robustes ? Les deux amis feignaient de se disputer un prix — qu'ils partageraient fraternellement. Cependant, la saison fut d'un enseignement innombrable pour Roland Garros. Il était comme ces adolescents passionnés de théâtre qui s'offrent en figurants pour approcher les maîtres du répertoire. Avec son bout de rôle, Roland Garros était dans la coulisse. Il épiait chaque signe, chaque geste, du mécanicien à l'aviateur. L'un après l'autre, il étudiait les hommes et les machines, avec les verres alternés de l'enthousiasme le plus chaleureux, de la plus pénétrante critique. Il était de ces splendides étudiants dont la compréhension ne laisse pas de répit au maître; à chaque leçon, ils trouvent le chiffre du secret. Ici, ce fut une chance, Roland Garros devait se contenter de regarder, d'écouter, d'observer, essayer d'imiter, de contrôler, d'ajouter, de surpasser — au jour le jour. Ici, il emmagasinait, — profondément. Ce meeting, où s'affrontaient toutes les méthodes, tous les tempéraments de la vive Amérique et de la plus souple Europe,

c'est à Roland Garros qu'il devait être le plus profitable...

Prompt au risque et à l'excès, la raison le fortifiait contre l'entraînement naturel, par la constatation des défauts d'autrui.

C'est Moisant, à qui l'orgueil et l'entêtement font accomplir des imprudences mortelles. Il veut, en plein vol, « ouvrir l'huile avec son pied ». Il dégringole, se rétablit... et recommence. Cette fois, c'est la chute, l'appareil détruit, le pilote indemne :

— Pourquoi ne pas atterrir ?...

— Ah ! Non, *je voulais ouvrir sans descendre...*

Que devant la Tempête, ses concurrents demandent le renvoi d'un match, John Moisant exige le contraire. Hier, à travers le brouillard compact, il couvre le parcours, à la boussole. Aujourd'hui, quand tous reculent, il fait sortir son dernier appareil, que les gens ne peuvent retenir dans la rafale et qui s'enlève, tournoie comme un cerf-volant fou, pique, s'écrase, avec un homme tenacement accroché aux bambous, pendant que le propriétaire s'avançait pour monter... !

Avec quelle attention Roland Garros suivra la manœuvre savante et hardie d'un Latham, qui fait corps avec la machine, évolue avec une précision singulière parmi la bourrasque sans que le vent paraisse avoir prise sur lui, tant il manie ses courants, prévient ses sautes les plus brusques.

Roland Garros note les négligences infinies, aux conséquences redoutables, il discerne le rendement des appareils, se passionne aux virtuosités chaque jour renouvelées, accrues, pour la coupe

Gordon Bennett 1910, le Prix de la Liberté, où reparaît John Moisant, avec un Blériot neuf, pour triompher invraisemblablement, gagnant quelques minutes, d'un coup d'audace, sur les partants qui ont voulu éviter gratte-ciel et fils télégraphiques à un faubourg qu'il a survolé avec son mépris ordinaire des achoppements terrestres !

Bref, Garros fut spectateur plus qu'acteur, sans impatience, à ce poste d'observation. Ébloui de clartés fulgurantes, le psychologue enrichissait quotidiennement le professionnel. Il tirait, de ses remarques incessantes, des principes conducteurs dont il ne devait jamais s'écarter. Les heures de fougue juvénile étaient révolues. Le calcul, les froides et lentes préparations s'imposaient. A la plupart des accidents, il découvrait une cause, personnelle à la victime. Enfin, le risque devait être mesuré aux résultats possibles. Toute sa carrière, il devait faire prédominer les règles morales, — alors que la plupart ne s'occupaient que de mécanique. Ainsi, sa volonté sans cesse exercée, son intelligence toujours appliquée lui préparaient la plénitude du savoir professionnel dans le cadre d'une culture générale prépondérante.

Cependant, une ombre, parfois, voilait l'heure la plus claire. Il souffrait de l'aveuglement de la Renommée, qui se refuse, ici, au pur mérite, pour s'accorder, là, à quelque favori de la chance, — ou s'abandonne grossièrement, à la merci de la fraude et du battage...

XIV

— On n'a pas idée de cela en France, résume Audemars.

La *Show Moisant International Aviator Limited :* une « tournée monstre », qui roule par la Nouvelle-Orléans, et par le Mexique, la Havane, en train spécial, — avec les promoteurs de publicité qui précèdent, organisent les comités, lancent la presse : une centaine d'hommes, mécaniciens, secrétaires, caissiers, contrôleurs, employés, un photographe. En une heure, la cité de toile est dressée, où se rangent les appareils avec atelier de réparation, — pour un jour, une semaine, une quinzaine. Sans cesse des champs nouveaux, aux atterrissages différents, des villes inconnues à survoler, le ciel changeant avec les climats, les altitudes, la difficulté à jouer, dans une improvisation perpétuelle, où l'esprit et les muscles doivent toujours être prêts au rendement instantané. Aussi, des capitales et des contrées, nos aviateurs ne sauront-ils guère que les points de vue professionnels ; leurs souvenirs seront à peu près exclusivement conditionnés par l'affluence du public, l'humeur des managers, les hasards de la piste propice ou défectueuse. Dans des longs trajets de chemins de fer, Roland Garros se rencognera, les yeux clos obstinément au défilé de la nature par les vitres.

— Mes rêves ne sont-ils pas plus beaux que les paysages?... dira-t-il.

Période d'études et de luttes, jalonnée de gains, d'avantages progressifs, formidable entraînement où s'apprête sa maîtrise future sur les éléments et sur les hommes...

Ils sont une dizaine, extraordinaires, nimbés de popularité, pour un record que tout à l'heure un autre efface, de J. Moisant, qui vole sans avoir appris, à C. K. Hamilton, le favori de la foule, qui a fait « New-York-Philadelphie ». Des populations les acclament, sauvagement. En réalité, ils ne travaillent, de leur virtuosité croissante, que pour Roland Garros, qui, un jour, les contiendra tous. École merveilleuse — où il s'applique passionnément, tournant à son profit les exigences quotidiennes d'un programme chargé de folles surprises, de menaces journalières; c'est un duel sans répit avec l'inconnu. Aujourd'hui, pour les débuts de la Compagnie, ne demande-t-on pas à Garros de survoler Richmond en l'honneur du Président Taft ? La tâche est ardue. Il n'y eut guère de tentative de ce genre que celle de Latham, planant au-dessus de Baltimore, pour exaucer le souhait d'un paralytique qui voulait voir voler... L'aviation, avec certains, agira sur les peuples comme le miracle : une prédication tombe des espaces désertiques. Ces hommes ne sont pas des acrobates aux vaines gymnastiques; les temps sont révolus; ils apportent à la vieille humanité décadente la réalisation du rêve qui a hanté la cervelle de nos plus lointains

ancêtres. Sous le ciel de ce « Nouveau Monde » où les Wilbur Wright ont enlevé la première machine à explorer l'espace, c'est, maintenant, l'avènement du règne de l'aile.

Garros accepte...

Pour la première fois, il montera un Blériot, si différent de la Demoiselle... A l'angoisse de la tentative succédera la joie de la sécurité, sur une machine puissante, légère et douce par-dessus la citée hérissée de gratte-ciel, dont il suit les artères principales. Des millions de regards avaient délaissé le cortège officiel pour suivre l'évolution au ciel de l'oiseau de la M. I. A. Lted. Mais la politique devait se ressaisir, — et les esprits redescendre tout de suite aux menées terre à terre. Malgré le coup de publicité de ce vol sur Richmond, les recettes furent maigres, les réunions électorales nuisant à la propagande aérienne.

De ville en ville, jamais la représentation ne s'offrait identique. Il fallait rompre avec les habitudes précédentes. A chaque coup, la troupe devait se mesurer avec des obstacles inédits. Les courriers de la M. I. A. Lted se préoccupaient d'abord de fournir un accès facile aux milliers de spectateurs espérés. Pour les aviateurs, on ne se fatiguait pas à tant de recherches. Aussi, quelle déception, quelle colère, à la visite du terrain, comme à Chattanooga, — dans un champ encaissé, fermé d'arbres et de fils, — sous la rafale. Garros encore sauva la situation, grâce à la maniabilité de la Demoiselle, qui se faufilait à l'abri du vent,

entre les arbres et les maisons, cependant que la masse des paysans apaisaient leurs hurlements, rentraient leurs revolvers... Les tentes furent vite repliées, — à destination de Memphis : trois semaines dans le froid, à voler devant les tribunes vides. Vainement le canon annonçait l'heure, la fanfare soufflait les airs nationaux, les moteurs ronflaient, des matches inédits étaient inaugurés entre autos et aéros, brillamment on *cassait* maints records du monde ! Ailleurs, le favori C. K. Hamilton n'avait qu'à paraître pour déchaîner les ovations, les mains dans les poches du veston, avec la saillie, aux hanches, de son rouleau de bank-notes et de son revolver automatique chargé ; le public ne mordait pas et le marasme attaquait la Compagnie. Garros, après le Blériot, manquait de goût pour la Demoiselle — une attraction : *le plus petit aéroplane du monde*. On lui procura un Blériot d'occasion : un accident qui eût pu être mortel lui valut quelque repos, pour deux petites blessures à l'arcade sourcilière. La vie était luxueuse, à l'hôtel, aux music-halls, aux combats de boxe, devant les salles farouches, qui hurlent aux vaincus, portent le vainqueur en triomphe. Ils durent assister, un soir, à l'un de ces matches, — en service commandé — à l'instigation du manager : les aviateurs, les marchands de tickets, le speaker, toute la troupe...

C'était sur la scène minuscule d'un tout petit music-hall où, entre quatre piquets ficelés de cordes, s'improvisait le ring rudimentaire. Dans la

salle, obscurcie de fumée nauséabonde, autour de tables crasseuses, de sinistres gentlemen en casquettes. Les *colored men*, — les noirs sont empilés dans une tribune où s'épanouissent les larges rires, aux gencives de gorilles, d'où pendent les dents serties d'or ou de cuivre, les mâchoires agitées sans arrêt de la mastication de la gomme à chiquer. Barrier est très malheureux. Derrière lui, un gentleman-soigneur, probablement, une serviette sur l'épaule, un diamant plaqué sur son chandail gris, assis sur une caisse d'emballage, mâche plus qu'il ne fume un cigare infect, crachant droit devant lui, à intervalles réguliers, obstinément au même endroit, tout près de pied gauche du Français. Barrier pourrait être rassuré par la précision du cracheur. N'empêche qu'à chaque fois qu'il entend le bruit mouillé, un haut-le-cœur de dégoût le saisit, en même temps qu'il gare son coude, et tremble pour le bas de son pantalon. Il est trop tard pour changer de place. Le speaker présente les adversaires, Sam Johnson et Jumbo, de qui émane une senteur de fauves. Il termine l'annonce du combat par une phrase qui déchaîne l'hilarité :

— M. Samuel will take the smell (M. Samuel, l'arbitre) *prendra l'odeur...*

Au coup de gong, les deux nègres se sont précipités... De la lutte autant que de la boxe, une bousculade aux cordes, jusqu'aux spectateurs, obligés de reculer. Par intervalles, un bras se dégage de la mêlée et dans un large *swing* fait croire qu'il veut faucher une tête. L'arbitre impassible a beaucoup à faire pour se garer du contact

suant des lutteurs, et du sang qui dégouline de leur visage. Le « Grand Champion » est très éprouvé — qui roulait des yeux blancs et ne devait faire qu'une bouchée de son maigre rival. Il a perdu sa superbe de matamore, et c'est tout haletant qu'il se tire de la première reprise.

Deuxième reprise, ça ne traîne pas. Sur un *uppercut* arrivé par hasard à destination, Sam Johnson s'effondre. Nonchalamment, l'arbitre compte: *One, two, three...*, mais il a vu que l'homme n'est pas *knock-out*, il lui crie :

— Debout, paresseux, *get up*, *get up*...

tout en le poussant du pied dans les côtes ou dans le derrière.

Le pauvre bougre se relève, laisse suinter de sa bouche un filet de sang et tomber une magnifique dent blanche; le premier *direct* le renvoie à terre et, cette fois, l'arbitre a beau le pousser du pied et attendre au moins vingt secondes, il ne se relève plus. En bas, la foule applaudit, rit ou hurle. Les aviateurs se taisent, un peu dégoûtés. Un gentleman, très correct, enjambe les cordes, ramasse la dent cassée et l'enveloppe dans son mouchoir... Barrier tourne à demi la tête, le cracheur est toujours là, la petite mare à ses pieds s'est agrandie.

Si l'on partait ? Il faut rester.

C'est maintenant leur tour, le speaker a commencé :

— *La - dies - and - gent - lemen* - je vais avoir l'honneur et le grand plaisir, ce soir, de vous présenter les fameux hommes oiseaux de la *Compagnie Internationale Moisant*, qui ont bien voulu consentir à rester quelques jours de plus dans cette ville

afin que tout le monde puisse aller voir leurs exploits. Voici M. C. K. Hamilton.

Celui-ci s'avance, très maigre dans des vêtements trop larges, claudicant sur ses jambes brisées, on ne sait combien de fois, le chef orné de deux oreilles invraisemblables, larges, décollées, perpendiculaires à son crâne. Il écoute, en se dandinant et en saluant tour à tour, le récit de ses exploits.

Il est le premier homme en Amérique qui ait volé de ville à ville, et le seul assez brave pour piloter un 500 CV Curtis.

Simon s'avance, son petit chapeau gris ridiculement plat à la main, en complet à grands carreaux écossais noir et blanc, dont le pantalon, un peu court exprès, laisse voir d'éclatantes chaussettes jaunes et rouges.

— *Gentlemen*, vous avez devant vous Mister Rini Saïmonn, le Français millionnaire; ce jeune garçon vole pour son propre plaisir et pour le vôtre. Ses tours d'acrobatie extraordinaires l'ont fait surnommer « *le fool flyer* » et connaître dans tout l'univers comme « *the greates exhibition flyer in the world* ». Il essayera demain de réussir le plus périlleux de ses exercices: le plongeon de la mort. Quand vous le verrez se laisser tomber comme une pierre de plus de mille pieds de haut jusqu'à quelques pouces au-dessus de vos têtes, vous serez obligés de fermer vos yeux terrifiés! *Hurrah for René Simon!*

Au tour de Barrier qui voudrait bien s'en aller.

C'est « l'embrasseur de nuages », *the cloud kisser*, qui joue à cache-cache avec eux, simplement. Blériot n'a jamais eu d'élève plus remarquable et le roi d'Espagne d'ami plus intime.

Voici Garros. Il est tombé la veille; il en porte les marques sur le nez et à l'œil; il est chaussé d'une paire d'énormes godillots rouges qu'il soigne comme un fétiche

— Voici M. Roland Garros, qui a donné hier une poignée de main à la mort. Avec son ami Audemars, ils sont les seuls qui aient osé voler sur la plus petite machine volante jamais construite dans le monde, la tueuse d'hommes, la Demoiselle Santos-Dumont.

C'est fini, on descend au bar prendre l'inévitable whisky, avalé d'un trait, à l'américaine.

Le dernier combat est annoncé comme palpitant. Une collecte de 50 dollars, par les aviateurs, doit échoir au vainqueur. Aussi, les boxeurs « en mettent et en remettent ».

Un dernier drink chez le pharmacien où l'on boit comme aux bars, et l'on rentre — malgré les propositions de continuer la fête...

Non, ce n'était pas excitant et les plaisirs de Memphis ne valaient pas de risquer une nuit blanche de noctambulisme.

Peu à peu, l'ennui s'infiltrait, un mécontentement de l'existence automatique, où tout est réglé, pour les hommes comme pour le matériel, puis des

retards, des chicanes de règlement; l'angoisse de la catastrophe latente pesait davantage par ces contrées indifférentes, ces populations hostiles : on ne se sentait pas libres, même à n'importe quelle hauteur; ce n'était pas l'air de France...

XV

A la Nouvelle-Orléans, ce furent des représentations intégrales, comme si tout, jusqu'ici, n'avait été que des répétitions de travail; la M. I. A. Lted était au point... Aussi, quelle ambiance de sympathie, une population dont le tiers parlait français, le climat de Nice; pour terrain, un champ de courses splendide, à proximité de la ville.

Cette période devait combler Garros d'inaltérables souvenirs, malgré les conflits fréquents avec les managers, par trop américains. Ne voulaient-ils pas exiger la présence, au coup de canon, des aviateurs devant leurs appareils comme des saltimbanques à la foire ? Ou bien de voler de tel ou tel côté, de telle ou telle manière, afin de n'être vus que des spectateurs payants ? Il n'y avait qu'un moyen, c'était de monter, de monter tant et plus, par le calme d'une atmosphère où Garros goûtait une solitude idéale... Soudain tous ses efforts dispersés de l'année se fondaient en progrès harmonieux. Il jouissait de voler mieux, et cela devenait un besoin vital, nécessaire à son équilibre,

de vaincre la difficulté, de dompter les suprêmes résistances.

Les itinéraires rapides, les journées à l'examen du terrain, à la vérification des appareils, les exhibitions et les vols ne laissaient pas de chômage pour la vie sentimentale et amoureuse; Garros et ses amis ne prisaient guère les stations aux établissements de plaisir où s'attardaient leurs collègues américains. A ces expéditions nocturnes, ils préféraient les amicales soirées de cigarettes, en pyjamas, à deviser, dans l'intimité resserrée de leur communauté nomade. Pourtant, se tutoyant entre eux, ils disaient vous à Roland, qui ne tutoyait qu'Edmond, dans le cœur à cœur d'une amitié fraternelle...

La M. I. A. Lted fonctionnait à plein, quand l'année s'acheva tragiquement.

Trois compatriotes d'exportation, rencontrées dans une tournée d'opéra français, avaient été invitées à sabler le champagne, et la fête se prolongea, troublée à l'aube par un réveil de cauchemar, avec des coups de téléphone, la nouvelle répétée par Barrier :

— Levez-vous vite... Moisant vient de se tuer...

On s'habilla en hâte (ce qui n'empêcha pas l'un des soupeurs de constater qu'il lui manquait 8.000 francs).

On se précipite à l'hôtel de J. Moisant... Le corps est à la morgue...

Quelle méditation devant ce cadavre, pour ces jeunes gens qui se savent promis à quelque fin pareille...

A John Moisant, Roland Garros devait l'élévation première au-dessus de la Tour Eiffel, la saveur du vol dégagé des spectacles d'en bas. Aujourd'hui, il recevait la leçon profonde du néant et de l'ombre. Il n'y avait pas à retourner en arrière. C'était la course à l'abîme, fatale. Un peu plus tôt, un peu plus tard. Sans doute, il apparaissait que l'aventureux John avait commis quelqu'une de ses imprudences fréquentes. Mais les journaux, par tout l'univers, n'enregistraient-ils pas de ces accidents, à chaque numéro ? A toute ascension, comme le disait la publicité de la M. I. A. Lted, « les rois de l'air ne donnaient-ils pas une poignée de main à la mort » ?

Cependant, le policeman de service renseignait les visiteurs; le docteur avait constaté une rupture de la colonne vertébrale.

— Il a le nez cassé...

Et le gardien, de deux doigts, secouait le pauvre nez disloqué...

La M. I. A. Lted continuait...

Pour « l'honneur du nom », par vénération à la mémoire du disparu, l'aîné prenait l'association à sa charge, déléguant ses pouvoirs à M. Young, habile et cordial. On réalisait des bénéfices, sans surmenage. Car, d'accident en accident, les appareils tombaient au rancart. Il n'y eut plus, bientôt, qu'un Blériot pour trois pilotes...

Comme toujours, le patient apprentissage de Roland Garros se perfectionnait au cours des exhi-

bitions. Son jeu préféré était, au soir, de monter parmi les nuages colorés des teintes changeantes du couchant, de voguer parmi les îles d'or, d'escalader les montagnes de cumulus à l'heure féerique du crépuscule. Il disparaissait à 1.500 mètres, reparaissait plus loin, plus haut; une fois, il oubliait de descendre... Il avait perdu de vue l'aérodrome de la M. I. A. Lted. Il baignait dans la voluptueuse solitude, où le berçait quelque phrase d'une musique aimée; il jouissait de sensations neuves, inconnues des hommes et des siècles, par toutes les nuances de la magie vespérale, jusqu'à s'égarer vers l'Océan blême, — où s'alluma d'en bas un feu posé par ses camarades inquiets.

Pour la première fois, il avait volé une heure...

Mais quoi, faudrait-il toujours, pour voler, attendre le consentement du vent, l'ennemi aux forces et aux ruses innombrables ?

— Je volerai, on doit voler par tous les temps... Je voudrais une vraie tempête, déclarait John Moisant, peu avant sa chute... sinon, le vol ne serait jamais qu'une amusette, qui ne méritait pas le délire des foules.

Est-ce que le bateau-vapeur ne franchissait pas tous les obstacles de la mer?

Un jour, à Fort-Worth, la recette est compromise, le speaker se multiplie pour apaiser l'impatience qui gronde; le temps ne s'arrange pas, il faudra rendre l'argent...

Roland Garros propose de sauver la situation, il volera, pour une indemnité supplémentaire. (C'est

pour le principe. Tout travail à part doit provoquer une récompense exceptionnelle) et il donne le signal, devant les camarades qui, plaisanterie habituelle, font le simulacre de suivre un enterrement, tête nue, tenant les cordons du poêle, discourant :

— Adieu... brave ami... si plein de courage... bon garçon...

Un quart d'heure, la lutte dura, à se maintenir contre les assauts furieux de brutalité, de sournoiserie, à dompter la bête furibonde; il y avait fallu une hardiesse de volonté, une puissance physique, un « réglage » de l'effort qui emportaient l'admiration de la M. I. A. Lted.

Plus loin, à Oklahoma, l'hiver dur, la neige, le brouillard empêchaient les exhibitions; Garros volait quand même à la boussole, accomplissait des trajets à travers la brume, sans dévier, comme John Moisant, à qui, mentalement, il dédiait la réussite de l'expérience...

A Waco-Temple, on ne fait que paraître, en gagnant Houston dont le champ d'aviation va plaire à tous, autoriser toutes les fantaisies — par exemple de plonger sur les tribunes découvertes, jusqu'à frôler les têtes des spectateurs terrifiés, en jouissant de la panique... Aussi, la course de taureaux où les aéroplanes fonçaient sur les bêtes aux pâturages.

Depuis la fin de John Moisant, ce maître insigne mais discontinu et saccadé, Roland Garros s'attachait davantage à l'étude de Simon, tout différent.

harmonieux et souple, avec des arabesques de virage, des ondulations gracieuses, des spirales d'une élégance, des coups d'audace spontanés d'une rare adresse, des tours de force devant lesquels Barrier s'exclamait :

— Eh bien, camarade, croyez-vous que nous en ferons jamais autant ?

Quelques semaines après, non sans fierté, Garros se remémorait l'interrogation, à des manœuvres pareilles qu'il exécutait dans la griserie de ses ailes dociles, terminait avec un peu trop de fougue, dans un atterrissage scabreux, — qui faisait dire au même Barrier :

— Vous exagérez un peu, camarade...

Tant de représentations brillantes n'avaient fait qu'exciter, rendre plus exigeantes les cohues naïves et rudes où perçaient les voix des camelots, les cris des marchands de boissons, des vendeurs de pistaches, d'ananas, de bananes.

Aux vents les plus désordonnés, ils réclamaient les sorties impossibles, le programme ligne à ligne. Un jour, le terrain envahi, il fallait voler, malgré les rafales, pour sauver les appareils, au loin, dans la campagne d'où les rescapés de la fureur populaire voyaient, dans la nuit, se tordre les lueurs de l'incendie des tribunes !

Malgré tout, l'existence, la plus accidentée, manquait de variété, avec ses travaux et risques à heure fixe, les soirées à l'hôtel. Le groupe ami fuyait les relations de rencontre, les invitations aux banquets, avec le discours auquel il faut ré-

pondre, — et des voisins de table comme celui qui remettait à Garros sa carte ainsi libellée :

A. DURAND

PIERRES ET MONUMENTS FUNÉRAIRES

et s'offrait gentiment, sans penser à mal :

— Si je peux vous être utile...

Tout de même, un soir, la sagesse faillit sombrer. Barrier et Garros, engagés, pour la première fois, dans un sérieux flirt indigène, résolurent de manquer le train spécial de la M. I. A. Lted, pour rejoindre, le lendemain, par la voie ordinaire. Ils avaient compté sans la vigilance de M. Young...

A dix heures, les galants étaient chez les belles, — devant le thé dont une main exquise remplissait les tasses, — une demeure luxueuse et fleurie, où ils pouvaient espérer une belle nuit secrète, loin de la troupe fastidieuse.

Mais quelqu'un troubla la fête, — M. Young, — qui forçait l'entrée, se faisait introduire, tançait les deux fugitifs. Oui, M. Young, en termes pressants, invoquait une haute morale, le contrat, le devoir. Plus particulièrement, il faisait honte à Garros, dont le cœur devait être inaccessible à toutes faiblesses, qui se devait à lui-même de mettre au-dessus des entraînements passagers la noblesse de sa mission supra-terrestre...

Ce fut un prêche éloquent et sévère.

Roland Garros n'avait jamais hésité à voler par tous les temps, sur des appareils hasardeux,

résolu à tous les risques. Mais qu'était le danger professionnel au regard du sacrifice d'amour-propre exigé devant les dames...

Minute héroïque, où il fallut à Roland Garros tous les courages pour obéir à la voix extravagante et persuasive, et suivre le manager de la M. I. A. Lted.

L'existence devenait nostalgique, — aux nouvelles de France, surtout, où s'annonçaient, pour le printemps, des épreuves nouvelles, des initiatives de toutes sortes...

Sans doute, Roland Garros ne regrettait pas ces mois d'entraînement, par quoi chaque jour son expérience s'était si largement accrue, à l'obligation des départs et des atterrissages quel que fût le temps, sur tous les terrains, avec des appareils de fortune, pour des buts stricts et précis.

Ainsi la journée de San-Antonio ouvrait la réflexion sur l'aviation militaire, avec le thème de la reconnaissance d'une batterie en position, d'une troupe dans la campagne, puis un simulacre de combat, entre l'artillerie et les avions.

Plus loin, à El Paso, tonnaient les escarmouches de l'insurrection, sur la frontière mexicaine du Rio-Grande, visibles à la jumelle. Les habitants s'y intéressaient plus qu'à l'aérodrome, d'autant que les avions venaient planer sur le fleuve, survolant la bataille : à quoi bon payer des tickets !

Des jours, des nuits de «Pulmann» pour gagner Mexico, avec la nourriture mauvaise, déprimaient,

amenaient le spleen. On était las de rouler comme des saltimbanques. Cela n'était pas vivre. Garros, Audemars songeaient à rompre. On voulait bien risquer — mais à condition de vivre...

Or, par ces interminables randonnées vides, la vie ne leur échappait-elle pas ? comme ce matin, où dans le plus lamentable village, entourés de curiosité bestiale, soudain leur était apparue cette splendide fille brune, dorée de soleil, aux yeux bleus, en costume de sport qui n'était pas d'ici, — rayonnante, comme eux, semblait-il, de cette rencontre avec des civilisés, de cette vision imprévue...

Mais le train partait et l'on n'avait plus que de petites photographies, et le nom étrange de l'inconnue, jeté à leur rêverie sentimentale.

La M. I. A. Lted roulait vers le Sud, lugubrement ; (les robustes estomacs avaient faim), — par des haltes sordides, où, dans la nausée, il fallait disputer un beefsteack avarié à des nuées de mouches. Le mécontentement soufflait, des brumes de colère s'amoncelaient. Une distraction retarda l'orage, ce fut d'achever le trajet, des centaines de kilomètres, sur les toits des wagons ! Mais à Monterey, la colère éclata, devant le champ étriqué, impraticable, avec les appareils délabrés. On refusait de voler, ce fut l'ultimatum : des Blériot neufs, des aérodromes convenables, des paiements réguliers. Tout fut promis, pour Mexico, pour Cuba. La Compagnie reprit espoir, et Garros et Simon s'élancaient du couloir entre les cheminées, les arbres, les poteaux, pour leur pre-

mier vol combiné, aux dessins symétriques, qui enchantaient la vue, par une course jumelée, impeccable, comme elle avait été imaginée.

De nouveau, le père Moisant s'exaltait aux projets d'avenir : Mexico, Cuba, babilement entretenu dans ses illusions par la fine diplomatie d'Audemars. Des appareils au point, ce n'est qu'à Paris qu'on se les procurerait. Et le bonhomme envoyait Audemars et Garros à Paris ; — ils croyaient rêver.

Pour tromper l'attente, il n'y avait plus qu'à redoubler de travail, la quinzaine de Mexico bénéficia d'un zèle magnifique, malgré le ciel réputé impossible, avec l'air qui ne porte pas, à cause de l'altitude, à 2.200 mètres. Il fallait s'y accoutumer, et ce fut une leçon encore. Puis, un jour, Garros montait à 3.400 mètres — quand le record de hauteur n'était alors que de 3,200 mètres. Il affrontait en l'honneur du Président Porfirio Diaz un vent tel que le vieux Moisant s'écriait que John seul aurait pu le faire...

La traversée, pour la Havane, sur un paquebot médiocre, était enchantée de l'obsession : Paris, — qui se rapprochait. Et un Blériot neuf devait arriver...

Or, il était déjà là, — monté, exposé dans le hall de l'hôtel.

Ce fut une crise de rage chez Garros, si maître de lui, une poussée de violence. Que l'on se fût permis pareil acte de vandalisme, quand lui ne touchait aux moteurs, aux ailes qu'avec un soin hésitant,

des précautions tendres,—que des mains grossières se fussent abattues sur le bel oiseau de France, il n'en décolérait pas. Il avait le culte des appareils. Le heurt d'un empannage retentissait en lui. Il eût préféré recevoir des coups. Depuis longtemps, il s'astreignait à ménager le matériel en détresse de la M. I. A. Lted, à ne pas demander à sa monture plus qu'elle ne pouvait rendre. Sans cesse, il s'irritait de la désinvolture avec laquelle on traitait les aéroplanes, comme de la matière inerte : à tant de moments il avait senti la machine vivante, les ailes tellement adaptées à lui, qu'il en était arrivé à souffrir en même temps que son appareil.

On changea d'hôtel, — et l'existence fut fastueuse dans la chaleur parfumée où se pâmait la compagnie, au bout de ses itinéraires, dégustant les « cups » de champagne glacé, les délicieuses boissons au jus d'ananas, fumant des cigares natifs qui viennent d'être roulés, regardant, des fenêtres d'un splendide appartement, défiler, au crépuscule, les élégances cubaines.

Il ne fallait pas moins, avec la pêche aux requins, la visite aux crocodiles dont Simon voulait absolument acheter un petit, la visite aux manufactures de tabacs, pour apaiser les impatiences de Paris — le secret dont Garros et Audemars ne s'étaient pas ouverts à leurs camarades...

L'exhibition ne comporta qu'une nouveauté, le premier essai de Garros, avec passager, — où le triplace écrasa son train d'atterrissage !

A la dernière journée, le triomphe fut pour les prouesses d'Audemars, de Barrier, de Simon. La

peur envahissait Garros. Si l'accident, évité jusqu'ici, allait se produire à la minute de liberté ! Il ne fut rassuré qu'en touchant terre, avec une prudence inusitée...

Le meeting terminé, Barrier, « le roi des Dollars », montrait le sac de pièces d'or qui, au lieu d'un chèque, payait le « prix du Morro Corth » ajouté au dernier programme ! Combien n'eut-il pas donné pour accompagner les deux partants, dont il apprenait seulement le raid pour Paris !

Avec quelle émotion, quelques semaines après, ils abordaient au Havre comme s'ils avaient quitté la France depuis des années !

Garros ne s'était pas enrichi que d'acquêts professionnels inestimables, la volonté s'était trempée et affilée à la pratique incessante du tout pour le tout. Du commerce des hommes, il avait pris leur moyenne mesure, les soumettant d'ailleurs à son emprise certaine par tant de qualités immédiates de force, de tact, d'élégance, de courage, de droiture, qui lui conféraient une autorité nuancée à laquelle on ne résistait guère. Aussi, il distinguait les affinités et les dévouements, et l'on n'entrait point par hasard dans l'intimité de son cœur et de sa pensée.

Mais, au-dessus des amitiés particulières, au spectacle du monde, un amour plus vaste baignait le cœur de Roland Garros, rayonnait à son intelligence. Il avait comparé et jugé, des toits et coupoles de Paris aux gratte-ciel de New-York, de

nos foules joyeuses aux cohues assassines du Texas, où il fallait voler sous la gueule du revolver !

Son tempérament d'intrépidité harmonieuse ne tenait point pour de la beauté, pour du progrès de la civilisation — les entreprises excessives, les villes démesurées. Il ne possédait rien en France, et la connaissance de l'anglais l'empêchait d'être étranger d'un bout à l'autre des Etats-Unis. Sa vie vraie était si bien au-dessus de la terre, qu'aucune différence ne devait exister entre les pays, aux altitudes où les nuages dans les formes éternelles de leurs architectures éphémères construisent leurs féeries incessantes ! Pourtant, la nostalgie était en lui, passionnée, de la Méditerranée et de la Seine, aux boucles de l'impérieuse patrie... A l'éloignement, il avait gagné de sentir plus profondément les choses, que ne font les sédentaires qui n'en furent jamais privés. Comme tous les voyageurs, comme tous les errants, il rentrait avec la fièvre du pays. Avec tout le reste, il rapportait du voyage en Amérique cette ardeur sacrée qui allait donner un sens plus vif à des luttes dont la gloire n'intéressait pas que son orgueil isolé, mais la fierté, la fortune nationales.

Ah ! cette fois, il ne se rencognait pas sur la banquette, il ne fermait pas les yeux au paysage. De tout l'être, il découvrait la Normandie qui s'encadrait à la portière, il se gorgeait du printemps, des hommes et des herbages, disant à Audemars :

— Regarde, ami, les arbres, les champs, les bœufs, les chaumières, les fermes, les ruisseaux, tout cela est un peu à nous. C'est chez nous. Nous y sommes !

XVI

O ciel de Paris, couveuse de toutes les révolutions, avec la Tour Eiffel, la flèche de l'art des temps nouveaux, si finement élancée, comme une aigrette sur la touffe grise et verte des palais et des jardins — ornée du ruban fané de la Seine!

O Paris...

Roland Garros survole la capitale, les environs, de ses ailes, à lui, avec une joie ineffable, — au souvenir de cette ascension, si loin déjà, avec le pauvre Moisant, en terre, là-bas, parmi les secs gratte-ciel d'Amérique... La pensée s'assombrit, — de songer qu'il y faudra retourner, avec les Demoiselles en construction, mais l'heure n'est pas proche encore. Plus haut, toujours plus haut, où dans la solitude inviolée se volatilisent les soucis de la terre. Ce n'est plus le pilote aux gages de la M. I. A. Lted, en représentation dans l'espace, mais un souple oiseau humain qui plane, vire, s'élève, descend, vers lequel se tendent des milliers de regards perplexes. Sans doute, l'on reconnaît un monoplan Blériot, mais aux allures singulières. De son entrainement aux États-Unis, il a rapporté des méthodes, un style autre que ceux des aviateurs d'ici. Il descend, par le Bois de Boulogne, en spirales inédites qui déconcertent les habitués d'Armenonville, dont quelques-uns reconnaissent l'agent de la « Grégoire ». Qu'était-il devenu ?

Cela n'avait pu préoccuper que quelques camarades du *Cinzano.* Les exhibitions du Texas n'étaient pas pour détourner l'attention de la saison sportive en France où tant de renommées d'hier s'effondraient, tant de gloires subites éclataient, emplissant l'espace de victoires incroyables. Ils se souciaient bien, Audemars et Garros, de conter leurs randonnées à eux ! Ils n'avaient d'yeux et de cœur que pour suivre tant de machines dissemblables où s'ingéniaient les calculs et la divination des inventeurs. Ce n'est point sous la tente de la M. I. A. Lted qu'ils auraient pu s'instruire des changements et du progrès dans les appareils, des expériences et des résultats de toutes sortes. Que de prodiges, où s'exaspérait leur ambition. Paris ! Ils y revenaient avec de l'argent, la fougue d'une solide jeunesse, le programme, tant de fois esquissé, « s'ils en réchappaient », de se reposer, de jouir, de *vivre.* Les femmes se retournaient au passage de Garros, troublant et fatal, d'une beauté grave, auréolée d'intelligence — avec la nonchalance atavique qui prêtait à la vigueur corporelle une grâce et une séduction rares chez les êtres de sang et de muscles...

Mais en vain sur le violon d'Armenonville s'éplorait la romance à la mode :

Il fait si bon près de toi...

Qu'était-ce que le refrain langoureux des rouges tziganes auprès du rythme des moteurs, profond et large comme le souffle d'une poitrine géante, à travers le silence des étendues infinies...

PARIS-MADRID ! (1911).

La fièvre gagnait tout le monde, la passion unanime s'exaltait aux prouesses effarantes de l'avion qui, des sauts de puce de naguère avait bondi aux altitudes de l'aigle, tenait l'air des heures et des heures, dépassait maintenant la vitesse des paquebots et des trains...

PARIS-MADRID...

Encore quelques jours et ce sera le signal pour la course hallucinante...

Roland Garros peut-il demeurer simple spectateur, les pieds rivés au sol, alors que son âme frémit et vibre comme des ailes, s'élance, franchit l'espace, survole les montagnes ? Il est seul, sans appareil, alors que les concurrents sont associés aux constructeurs, entourés de managers intéressés, rompus à toutes les « combines ». Il s'enrôle, vivra des phases trépidantes, chez Blériot, dans l'attente du monoplan qui ne sera livré que la veille, — inquiet des difficultés d'un *premier voyage*, sans avoir jamais déchiffré une carte, sans avoir *travaillé* le moteur, aux caprices et aux défaillances insurmontables.

PARIS-MADRID...

Les camarades auront festoyé toute la nuit pour monter rue Lalo tirer de son sommeil précaire le compagnon rentré de bonne heure. La minute est vaseuse, dans le trouble de revenir à la connaissance...

— Hein, quoi ? Oui, oui, PARIS-MADRID... ! Quel temps fait-il ? L'Arbre est secoué de ra-

fales, sa maigre frondaison mouvante sur l'aube blafarde. Il y a quelques mois, on aurait pu *couper* à la sortie matinale, aujourd'hui il faut se lever, quand même, rouler, avec la crainte du retard, parmi les cent, deux cent mille piétons, des métros, des bateaux, des gares, des omnibus, des tapissières, les taxis, les fiacres, les cyclistes, les chauffeurs qui se pressent en vagues compactes dans le vacarme des trompes, des sifflets, des cris, des chansons, des sirènes !

PARIS-MADRID !

Une manifestation nationale, organisée par un journal puissant, avec le renfort de la plus savante publicité. Le Gouvernement sera représenté, ce dimanche de mai, où la ville s'écrase dans une formidable rumeur de fête vers les barrières légères, les tribunes réservées, les maisons voisines, les toits, les arbres, sur toutes les hauteurs accessibles. Les enceintes sont envahies, tout le champ traversé de groupes, occupé d'îlots de curieux qui se faufilent. Les aéroplanes ne peuvent se poser. Il faut réquisitionner fantassins et cuirassiers. Enfin, les appareils sont en ligne, le sort désigne Beaumont, qui sera suivi des autres, de cinq en cinq minutes.

Le chronométreur abaisse son drapeau rouge, c'est le tour de Garros, il s'enlève énergiquement, coupe la ligne de départ avec une maëstria qui fait éclater les vivats d'une multitude enthousiaste. Il va, comme haussé, poussé par la foi de cent mille cœurs, le souffle de cent mille poitrines.

Pourtant, il tâtonne, à la boussole, par la brume, sur sa machine d'hier, lourde d'une charge inaccoutumée, suit une voie ferrée, puis se fie à la Loire. Hélas ! le moteur accuse quelque détresse. Il faut atterrir, chercher la panne, décrasser une bougie, atteindre tant bien que mal Angoulême, pour s'entendre crier, stupéfait, alors qu'il se croyait hors de course, qu'il est « le premier ».

Mais les figures sont consternées, dans les groupes où pérorent les porteurs de nouvelles, où il n'est question que de catastrophes. Anxieux, il interroge :

— Beaumont, Gilbert, Védrines ?

— Non... Ils sont égaillés, pas d'accident...

— Alors, quoi ?

— Vous ne savez pas ? Le ministre de la Guerre...

Cent voix expliquent :

— Le ministre de la Guerre tué, le Président du Conseil blessé, par un avion tombé sur le cortège officiel... deuil national... On ne sait pas si la course continue...

PARIS-MADRID ! L'épreuve maudite ! Garros se souvient de l'épouvantable course d'automobiles, il y a quelques années, où les conducteurs se tuaient, en abattant les curieux, sur la route vertigineuse... Mais voilà longtemps que les faits divers de la mort n'arrêtent plus sa pensée, ne sauraient élimer son énergie. Paris ! Il s'agit bien de Paris. Un autre mot luit, par delà les monts : MADRID... Garros se répète qu'il est le pre-

mier de cette étape d'Angoulême, qu'il le faut être à Saint-Sébastien, à Madrid — et las, bourru, il écarte reporters et badauds, va se reposer, seul, à l'hôtel...

PARIS-MADRID...

Déjà, Roland Garros n'est plus premier ! Védrines, qui avait capoté au départ, éliminé, avait été autorisé, le lendemain, à se remettre en ligne. A la faveur de l'accident, les fautes initiales étaient amnistiées. Même le manquement de la veille devenait un avantage, Védrines l'emportait avec le beau temps, alors que Garros avait dû lutter par le vent et la brume...

Le brouillard encrasse l'aube de la deuxième étape, Védrines préfère attendre. Garros hésite, devant la décision de l'aîné, mais s'impatiente, se dirigera à la boussole. Il monte, n'aperçoit plus, ne devine plus la terre, des taches de verdure, les rubans d'eau de la Garonne, de la Dordogne, que par des fissures entre les couches cotonneuses. Il dépasse mille mètres, tout l'être dilaté en sensations qu'il n'avait pas éprouvées encore, dans l'éblouissement de la mer de nuages, par un ciel inconnu de la terre, à la lumière nette des vapeurs et des poussières, — tantôt glissant sur un océan de blancheur, tantôt escaladant des montagnes irréelles, accrochant des cimes fantasques, plongeant en des abîmes étranges, dans une volupté d'oubli, un idéal silence, — que traversaient brusquement les violons d'Armenonville :

Il fait si bon près de toi...

C'était l'écroulement du Nirvana, à 1.800 mètres, où tournoya la crainte des Pyrénées, de l'Atlantique. Il faut descendre dans la couche obscure, visqueuse, qui enserre l'aviateur comme un scaphandrier, ternit les verres des lunettes d'une buée gluante, — avec la peur de heurter le sol, de s'enfoncer dans l'eau. Par une faille, qui s'élargit peu à peu, par l'éclaircie, bientôt, c'est Biarritz qui se hausse, tout à l'heure s'épanouira, blanche, dans le bleu d'une matinée de soleil. Mais d'autres soucis que d'admirer le paysage splendide assaillent le pilote : l'essence s'épuise, plus que quelques minutes pour atterrir, sans délai, en évitant l'accident. C'est par un tour de force, comme il n'en avait pas tenté de pareil encore, que Garros va se poser, comme un goéland, aux rochers de la falaise. Personne, pas un toit à perte de vue, rien qu'un torpilleur au large, la côte déserte, — quand accourt une troupe de défroques brunes, des moinillons qui ne comprennent rien à la mécanique, à la langue du diabolique personnage tombé du ciel, de l'enfer, réclamant :

— Essence ? benzine ?

et se jettent à genoux, se prosternent en prières...

Miracle ! Roland Garros tournant des regards désespérés vers son niveau, constate qu'il a remonté de dix centimètres, c'était l'inclinaison du sol, qui avait dérangé la marque...

Cependant, des curieux arrivaient, de Fontarabie, où quelqu'un se rendit chercher de l'essence, — tandis que Roland Garros, supplicié, — les moines, ahuris au ronflement d'un moteur, levaient le front pour voir Védrines passer à quel-

ques mètres au-dessus de leurs têtes, au-dessus de la panne idiote, qui valait au concurrent deux heures d'avance.

Garros le rattrapait un quart d'heure après.

PARIS-MADRID...

Désormais, la malchance est sur Garros. En route, pour la troisième étape.

A peine envolé de Saint-Sébastien, il s'égare vers Bilbao. Une défaillance du moteur l'arrête. Au pas gymnastique, il atteint un village, prend une bicyclette, pédale, rencontre l'équipe de secours à moitié route, tente de reprendre, après une réparation de fortune. A cent mètres, la faiblesse de l'ustensile se confirme.

Descendre ? Renoncer ?

Mais la malignité des gens ne susurrera-t-elle pas que le novice, au pied du mur pyrénéen, a redouté d'affronter la montagne? Il insiste. Hélas ! la vallée monte vers l'appareil, c'est la fin. Il n'y a plus qu'à manœuvrer pour s'échouer, favorablement, au plus profond d'un torrent, noyer l'appareil, en évitant le choc tragique.

Et, seul, cœur crispé, le vaincu des cimes redescend, par un sentier de la montagne, à pied...

XVII

PARIS-ROME... (1911).

Par ce commencement de juin, Roland Garros pique sur la Ville Éternelle, à travers le soir ardent où se hausse et se pâme vers lui, dans une poussière de fournaise, comme une immense mamelle d'or, le dôme de Saint-Pierre...

Des larmes de défaite brouillent sa vue, son cœur se refuse, la colère soude sa mâchoire, une amertume farouche empoisonne le tour de piste réglementaire où il atterrit aux « Parioli » par un vol plané qui peut défier en suavité les ailes les plus angéliques de la peinture italienne.

Hélas ! toute la splendeur sacrée de l'heure et des siècles lui est gâtée par la malchance; il ne sera que le second !

Les sept collines, le Tibre, le Forum, le Colisée, tant de noms familiers à la mémoire du collégien, tous ces lieux fameux, dont les images sont en nous, que l'on ne découvre pas, que *l'on revoit*... C'est d'une âme avide et nostalgique qu'il s'était élancé pour être le premier...

Madrid ? Un « terminus » comme un autre. Mais Rome !

Contempler, le *premier*, les aspects inédits, le visage inconnu de la cité, des monuments ressassés à l'univers par la rumeur sans fin de la fable, de l'histoire et de la foi !

Roland Garros n'était pas qu'un navigateur qui fait le point, sans autre but que de gagner tel ou tel port. Il n'est pas le champion seulement sportif: la pensée idéalise ses actes.

Il n'est pas que l'homme-oiseau-mécanique, soulevant son corps à des altitudes imprévues, — sans plus. Il y vit, allégé, adapté à des conditions d'être différentes, avec des sensations modifiées, des impressions spéciales...

Oh ! douleur ! Le charme est anéanti, à cette descente cruelle... Rome, où l'a devancé son rival, Beaumont... Rome, le mot formidable, qui vibrait à son oreille de tout son sens le plus complet d'humanité et de divinité resserrées aux vestiges grandioses des étapes de la civilisation ! De ce que l'oiseau seul avait aperçu jamais, du Capitole au Vatican, il emplirait ses yeux de conquérant de l'empire vierge de l'air. Or, un autre a passé, déjà, qui, sans doute, n'attache pas un tel prix sentimental à sa victoire d'endurance et de vitesse: mais il a gravé sur l'azur une ligne indélébile, marqué son exploit en traits de feu, où se brûle la vue orgueilleuse du vaincu. Un avion au ciel de Rome ! Le *second* ne compte plus, aussi banal que le moineau des murailles ou la caille des vignes.

Rome, la Rome de toujours, est sous des yeux qui se ferment de rage !

— Quelle tristesse, s'écrie-t-il. *Que n'ai-je vu cela, la veille !*

Accablé, près de s'évanouir, en sautant de l'appareil, il titube, parmi les acclamations de tout un peuple, l'épaule meurtrie de la chute récente. Il s'écarte, excédé du cérémonial officiel, des toasts,

de la coupe de champagne, réclame l'hôtel, où il s'enferme, seul, dans une abominable détresse...

Mais il ne peut reposer, avec ce tumulte d'impressions qui s'entre-choquent dans sa mémoire, et qu'il lui faut classer. Pourquoi le désastre, au bout de tant d'espoir ? Avec quelle assurance, cette fois, il était parti, sur un appareil éprouvé, au moteur exceptionnel. Quelles clameurs l'avaient salué, comme le favori de la multitude, à Buc, à Juvisy, à Corbeil, à Melun, à Fontainebleau, de cent endroits où s'était postée la curiosité des foules. Inquiet de la provision d'essence, il était descendu devant Tonnerre, avait expédié deux jeunes gens au ravitaillement, en ville. Ce fut long, et les badauds s'amassèrent, heurtant les ailes, piétinant l'empennage, tâtant les toiles, tirant les câbles, ne faisant pas grand mal; mais le plus petit choc à l'appareil se répercutait dans les nerfs atrocement sensibilisés... Une heure d'impatience, d'emportement et de cris contre les gens, le sang-froid décalé, la lucidité ternie. Enfin, il peut dire au revoir à ce Tonnerre de malheur, atteindre Dijon, où Beaumont l'a précédé. Dans l'énervement, voici les bêtises, des fautes d'orientation — avec une pauvre bousole achetée au bazar, qui n'était pas réglée, évidemment, pour les grandes aventures — où il prend la Saône débordée pour un marécage, arrive à Lyon, deuxième encore.

De même à Avignon, vers la nuit, où il se perd, ne découvrant le champ d'atterrissage qu'à la lumière d'un feu-signal. Il a volé douze heures,

il est harassé, jusqu'à la courbature. La halte est lente, et dure, parmi des étrangers, qui ne voient, ne savent des aviateurs que leur aspect, dans l'espace, de barques heureuses, d'oiseaux radieux, de machines obéissantes ; le terrien n'aperçoit que l'aile triomphale, ne se rend pas compte des soucis incessants de l'homme à la merci du moteur précaire. Comme société, des inconnus, organisateurs, contrôleurs, tout le menu monde important et agité des comités locaux, les mécaniciens, le personnel roulant des constructeurs, négligent, médiocre, souvent ivre. Le pilote est terriblement seul, à ces escales de fête, comme l'oiseau tombé, aveuglé, dans les lumières... Heureusement, Audemars est là — en exhibition, sur sa Demoiselle, toujours, et ce sera le compagnonnage fraternel, jusqu'à minuit, dans quelque brasserie...

. . . . . .

Roland Garros n'en peut plus d'être allongé, il se lève, fait couler un bain, écarte ses rideaux, contemple un pan de muraille des Thermes, il est bien à Rome. A peine recouché, il plonge dans le plus affreux cauchemar, devant son appareil brisé, dans les blés qui lui montent jusqu'à la ceinture...

— Où suis-je ?

Et le paysan de répondre :

— A Mallemort.

. . . . . .

A trois heures et demie, le départ, le moteur qui baisse, demi-tour sur l'aérodrome, changement de bougies et nettoyage de soupapes, qui n'y font rien. Vingt minutes de vol, et ce sera la panne, la

descente dans un petit champ où, au contact le plus léger du sol, le train d'atterrissage restant intact, les ailes se replient, craquent, sont brisées, — le moteur *grillé*, blessé par l'échauffement des cylindres jusqu'à la base...

Mallemort !

Roland Garros se répète vingt fois le mot, d'un tel présage, en cherchant la poste, d'où il téléphone à Audemars, qui, une demi-heure après, surgit en auto, avec une *combine* immédiate : acheter le « Blériot » de l'un de ses collègues d'exhibition, — qui accepte, mais au comptant... En attendant l'argent, Roland Garros allait se coucher jusqu'à deux heures, payait, s'enlevait sur un avion désastreux, moteur qui sonnait la ferraille, surfaces flasques, commandes molles, capot disjoint d'où giclait l'huile, — par la rafale de pluie, les remous de la région accidentée, vers Draguignan; de là, sur la plaine de Fréjus, où il voyage en aveugle, ses lunettes encrassées d'huile, — dont il fait sauter un verre en les essuyant, les yeux piqués, fouettés, poignardés par les aiguilles, les lanières, les lames aiguës de l'averse...

Beaumont est là, — toujours lui, sa face diabolique, — qui se proposait de coucher, décide de continuer, devant le concurrent désemparé, qui péniblement se ravitaille; une heure se dépense, en maladresses des mécanos qui ont égaré une seringue d'amorçage, mettent vingt minutes à lancer le moteur, alors qu'à chaque seconde la chance diminue.

Il fait nuit quand Garros reprend la poursuite, avec des lunettes, un mouchoir propre. Il fait nuit,

mais il n'a plus besoin de voir. Il vole bas, et, un moment, au large, coupe les baies et les caps, sur Antibes, entre Sainte-Marguerite et Cannes, joue au Petit Poucet, avec, pour cailloux, les masses de rochers blanchis par le pinceau de la lumière des phares, oublie la course, parmi les souvenirs qui montent en lui de tout le pays de son adolescence, au décor pointillé de lumières, tandis que devant lui la grande nappe sombre aux cassures luisantes de la mer ondulait, s'étirait d'un glissement égal et doux, fuyait sous ses ailes...

Comme un feu de joie, le *signal* flambe, et, magnifiquement il descend, ses roues plongeant dans la flamme même, qui lui fait un halo d'or, de sang et de pourpre...

Beaumont est là, depuis quelques minutes seulement, l'œil malin, la lèvre sarcastique...

Ici, la déconvenue est moins blessante, dans la sympathie de l'ambiance... Il réfléchit : son effort ne date que d'hier, d'un ou deux ans à peine, et, comme pour Madrid, rien de ses échecs ne lui est foncièrement imputable; ils ne sont dus qu'à des circonstances matérielles... Il va seul, plonge dans le Nice d'été, le vrai, vidé de ses hiverneurs, des étrangers qui créent l'atmosphère factice... Les lampions sont éteints, Carnaval remisé... Il n'y a plus que les confettis d'or des étoiles pour cribler la nuit bleue, sans autres orchestres que le murmure soyeux de la mer... Nice, où il a rêvé du grand avenir, où il revient se poser comme un oiseau navigateur, — après y avoir pédalé si furieusement, courbé au guidon d'une puérile bicy-

clette. Comment son sang ne serait-il point apaisé, son cœur rythmé d'une calme fierté d'un destin qui s'offre altier et libre !

Dans la rêverie il prolonge son dîner, jusqu'à minuit ; debout à trois heures, avec son rival, devant les hangars, les mécaniciens ivres tripotant les moteurs : celui de Beaumont ne tourne pas. Roland Garros se risque, par les étendues amicales où le Mont-Boron sort son front de la brume, à son passage. Avec quelle allégresse il survole la rade de Villefranche, le cap Ferrat, la baie de Beaulieu, le rocher de Monaco, le cap Martin, tous les sites de la quinzième année, qu'il n'avait point imaginé revoir d'un tel prestigieux belvédère. C'est toute son adolescence qu'il embrassait d'un regard, à travers les arbres, dans la chevelure emmêlée du matin. Mais la douceur des remembrances, qui l'avait distrait de l'inquiétude, a vite fondu aux remous brutaux, à des secousses qui nécessitaient toute l'attention, toutes les forces, avec un moteur quinteux, des ailes pourries. Cependant, la distance se réduisait : plus qu'un quart d'heure : Gênes...

Gênes-la-Superbe, Gênes-la-Conquérante, dont il ne sait rien, la mère de Christophe Colomb, — où, enfin, au bout d'une lutte sans répit depuis l'aube avec la tempête, le grand découvreur de l'air atterrissait, et, cette fois, le premier, — et Rome, Rome, n'était plus qu'à trois heures...

Une foule exubérante, italienne, saluait le vainqueur probable, qui se dérobait, — hargneux malgré lui, les nerfs irrités, effondré de fatigue, supportant mal les cris, les poignées de mains, les

embrassades, les bousculades de l'adoration populaire.

Être seul, se reposer, repartir.

ROME !

Avec cet appareil minable, aux toiles décollées, au capot disjoint, au moteur agonisant...

Tout de même, si tout cela tenait trois heures.

Trois heures : Rome !

Ce léger repos, une collation de café et d'œufs crus, et le voilà rétabli, qui pointe vers Pise, tendu vers le but unique, l'oreille aux écoutes, dans les transes à ces *ratés* symptomatiques...

— *Brava, viva la Francia !*

L'arrivant a peine à se délivrer de l'enthousiasme frénétique... Heureusement, un groupe amical d'aviateurs en tournée d'exhibition le soustrait à la cohue, l'entraîne, lui assure un déjeuner paisible. Il a hâte de repartir. Tout conspire à le retenir. Pourquoi se presser : les concurrents n'ont pas quitté Nice. Qu'il passe la nuit. On vérifiera l'appareil, le moteur, à fond, — et la course s'achèvera en promenade, avec le sourire...

Comment résister à la raison même ! Il accepte : il loge dans la chambre de Garibaldi, où il va tâcher de reposer jusqu'au dîner; c'est une sieste hachée de sombres réminiscences, où il sursaute à des intermittences du moteur comme, débarqué, le roulis vous secoue encore...

Dormir, quand Rome n'est plus qu'à deux heures, où il serait, s'il n'avait pas accepté de coucher à Pise...

Le dîner tourne au banquet — où l'on ne parle

que de la course : il est ahuri des sensations héroïques que l'on prête à l'aviateur, en ignorant celles qu'il éprouve.

La population s'est massée devant l'hôtel. Des milliers de voix réclament le vainqueur. On le pousse sur le balcon...

— *Bravo, bravo... Viva la Francia !*

Il regarde, sans voir, honteux de se montrer...

— *Viva la Francia...*

Comment cela s'est-il fait ! Il a saisi un pli du drapeau tricolore qui flottait, l'a porté à ses lèvres,

— *Viva la Francia... Viva la Francia!*

Comme c'est loin — la soirée fiévreuse où Rome n'était plus qu'à deux heures ! Désormais, chaque seconde lui est précise, comme une pointe de feu...

Il n'eut pas besoin d'être réveillé. Au doigt pâle de l'aube, il fut vite dehors, sous un ciel splendide... Quel départ de joie indicible, — Rome à deux heures — d'anxiété mortelle, pour ce « cognement » dans le moteur, à compter les fragments d'espace, les parcelles de trajet abolies, de la carte à la montre, quand, au trentième kilomètre, ce fut la catastrophe, aux dernières explosions, le craquement, le râclement de pièces cassées...

Cette fois, c'en était trop, il s'abandonnait, sans redressement aucun, laissant tout aller, sans choisir le terrain de la chute, sans couper l'allumage, jusqu'à l'écrasement sur le sol, — où l'instinct de la conservation, la peur de l'incendie sous les débris réveillent son énergie. Il faut ramper, s'évader — seul, l'épaule contusionnée...

ROME...

Rome, perdue comme Madrid...

Non, non et non. Des rails luisent, une fumée s'étire, une locomotive s'époumonne, gronde, menace, dans le fracas de ses naseaux de fer et de feu : au risque d'être broyé, il s'est jeté en travers de la voie, médusant le monstre, qui le recueille. A midi, de Pise, où il se retrouve, tout souillé, déchiré et terreux, il téléphone; un appareil lui est promis pour le lendemain. Il n'a plus qu'à attendre, tâcher de se reposer, rompu, la clavicule meurtrie...

Il remonte à l'hôtel, demande une chambre : ce n'est plus celle de Garibaldi !

A peine allongé, il apprend que Beaumont vient de passer, et, vers le soir, qu'il est à Rome.

Maintenant que tout est perdu, le destin pourrait cesser de s'acharner. Non : il reste de la lie au fond de la coupe. Ce dernier trajet aura encore été empoisonné d'incidents odieux. Il est parti au jour, après un réglage qui devait lui assurer une arrivée normale. A 70 kilomètres, il lui faut descendre, à Castiglione della Pescaia, — nettoyage de bougies. Il y attendra deux heures de l'essence. Du moins, il a le souvenir d'une population douce, qui se tenait à l'écart, à l'heure du déjeuner lui offrit du poulet, des œufs, du vin du pays, pendant que jouait la fanfare...

Désormais, l'achèvement ne devrait être plus qu'une formalité ? Or, à un quart d'heure du but, une nouvelle panne de cylindre le force à atterrir...

Enfin, il est à Rome, — le second, le dernier ! qu'importent ceux qui suivent ! — brisé, humilié

et révolté contre l'injustice des forces mauvaises ; il va dormir...

. . . . . .

Un tumulte de joie déferle jusqu'à sa porte.

Les « organisateurs », importants, aux larges brassards, les journalistes de France et d'Italie, des officiers, des délégués, des représentants de tous les mondes font irruption par l'ascenseur, escaladant les étages, envahissent les couloirs.

On vient prendre les aviateurs pour le banquet, et Garros doit suivre, amèrement, toucher sa part de gloire seconde. Ah ! il n'est pas jaloux. La victoire mal gagnée lui serait indifférente. Il souffre du maléfice obstiné contre lui, quand le sort favorise tellement ses camarades. Puis, ce n'est pas voler que se traîner sur ces machines hasardeuses, où le moteur, aux heures critiques, résonne comme une casserole à la queue d'un chien grotesque. Qu'elle est courte, la science des ingénieurs ! Mais on le presse, et dans le brouhaha, les lumières, la sympathie de quelques connaissances du monde sportif, Roland Garros se détourne des cogitations assombrissantes. La vigueur de son tempérament a tôt fait de rebondir. Jamais il ne s'abandonne qu'à quelques moments de dépression physique, vite remontée par un « coup de traversin » et deux œufs crus !

Peu à peu, sa rancœur s'apaise, dans la confiance de sa supériorité : non, ce n'est pas lui qui a cédé, — mais ces appareils lamentables, ces moteurs de rebut.

Aux agapes de midi, du soir, toute une se-

maine de réceptions, l'éloquence mousse avec le champagne et l'Asti. Il n'envie pas Beaumont, obligé à la parole, — à des réceptions protocolaires, au Quirinal, au Palais Farnèse... Dégagé de ces représentations officielles, Roland Garros peut s'effacer, s'évader des cortèges, s'isoler pour courir la ville. Ce n'est pas dans ses habitudes. Il n'a aucun goût pour la vieille pierre, la moisissure du passé ; que lui importe le décor aménagé pour le piéton primitif, les voitures surannées, les chevaux périmés, cette humanité terre à terre d'hier ? Les cités ne l'intéressent que vues d'en haut. Pour lui, en vérité, elles ne sont que les gares, les haltes de l'univers céleste. Il ne peut pas distinguer entre les monuments, tous absurdes, qu'ils hospitalisent des religions, abritent des gouvernements, ou recèlent des collections. Ils n'ont de valeur que par rapport aux paysages. Seules, le sollicitent les splendeurs de la nature. Quelle construction blême des architectes lui rapporterait l'émoi du nuage aux milliers de formes et de couleurs, changeant par le soleil ou l'ombre dans l'infini de l'espace ! Qu'ils sont restreints, les alignements, les entassements utilitaires des métropoles, dans le fracas ignoble, la poussière sordide, en regard de la pureté, du silence des étendues bleues et blanches. Et tout ce monde grouillant ne vaut pas plus que le coup d'œil de l'homme-oiseau par cent kilomètres à l'heure ! Ordinairement il ne visite les villes que pour en sortir, fixer son orientation, à la veille d'une course.

Mais ici, prolongement d'atavisme, par ses ancêtres latins, par l'emprise des études classsiques,

il s'enivre des effluves mystérieux où se combinent le présent et le passé, la légende et l'histoire, pour prêter à tel village ou telle capitale des figures éternelles. Rome le touche, l'enveloppe, le réconforte, tant il émane du marbre et du bronze maniés par le génie romain une antique leçon de grandeur incessante, unanime dans les armes, les lois, les arts, les croyances. Il subit l'envoûtement. La plaie d'orgueil se cicatrise. Il montre, aux festins, un visage reposé, de la bonne humeur, et la curiosité de la cuisine locale...

Là-dessus, il trouva à qui parler...

A un repas de corps, qu'il n'avait pu esquiver, Roland Garros signait les menus de quelques convives. Il expédiait ses paraphes d'un stylo rapide, quand au nom de Cantaber, il s'exclama :

— Pardon, Monsieur, seriez-vous parent de M. Jean Cantaber, l'homme de lettres ?

— Mais... c'est moi...

— Alors, mon nom ne vous dit rien... Roland Garros, le fils de Me Garros, de Sa on... Vous ne me reconnaissez pas...

— Le fils de l'avocat... Ah ! laissez moi vous embrasser... Vous dînerez avec moi, ce soir...

Ils fréquentèrent les *trattorie* où l'on savoure les plats nationaux, en dégustant les vins du terroir. Roland Garros était sobre, mais ne se serait pas abaissé à manger pour manger : il goûtait les mets, comparait. Ses expériences comptaient déjà, de la cuisine créole de son enfance à la nourriture de collège ou de correspondants, des menus aventureux des gratte-ciel ou des

pampas d'Amérique. Le lycéen était devenu un homme. Il parlait de son père, et le jugeait, avec autorité : que ne rentre-t-il en France, au lieu de continuer à s'user en Cochinchine !

Pour la première fois, il pouvait s'abandonner aux confidences, avec un compagnon au courant de ses affaires de famille, et qui avait voyagé par cet Extrême-Orient nostalgique.

Mais comment Cantaber se trouvait-il à Rome avec tout ce monde de l'aéronautique ?

Oh ! tout à fait par hasard.

Il sortait du Musée des Thermes, tout empli d'admiration pour « la tête de jeune fille ayant un bandeau dans les cheveux », quand, devant le Grand Hôtel, il avait été reconnu, hélé par un groupe de journalistes :

— Cantaber... Manifestation française... Vous devez vous joindre à nous...

Voilà comment Jean Cantaber avait été embarqué pour les « Parioli » et convié aux vins d'honneur, banquets et autres manifestations de la presse sportive.

Garros sentait une curiosité avertie, une sympathie active :

— Je dois vous assommer, avec ces histoires de soupapes et de bougies, comme si nous étions à Villacoublay... Comme je vous envie d'être à Rome, pour y jouir de toutes les merveilles... Moi, j'étouffe dans les palais, les églises, je me trouve mal dans les musées ; je voudrais lire, j'aime les vers ; je ne peux plus. Il ne me reste que la musique.

Ce n'était pas avec un monsieur de l'âge de son père que causait Roland Garros. Ce n'était pas un jeune homme, à peine plus âgé que son fils qu'écoutait Cantaber, prodigieusement attiré vers ce représentant d'un idéal nouveau, ardent, certain et grave comme un précurseur. Car le jeune homme, si réservé d'habitude, se livrait peu à peu davantage.

Pour le dernier soir, ils dînèrent, en plein air, à l'*osteria* perchée au « Castello di Costantino », sur l'Aventin délaissé, dans la malédiction des siècles. Tout de suite, Roland Garros affectionna cette terrasse, poignante, isolée, d'où la vue ne se lasse pas de plonger dans la vallée, de se porter sur le Palatin, les Thermes de Caracalla, la voie Appienne, les aqueducs, la campagne jusqu'aux monts Albains. C'était aux plus longs jours de juin. Les yeux pouvaient goûter entière la fête vespérale de la lumière, du coucher du soleil au fourmillement nocturne des étoiles. Qu'était-ce que le brusque rayon vert de l'Océan Indien, l'enfoncement du globe rouge dans les flots, auprès de ce long et voluptueux crépuscule où la ville se pâme des heures et des heures? Roland Garros ne se rassasiait pas de ce somptueux et délicat spectacle où il n'échappait pas à la mélancolie fatale, par l'envahissement de l'ombre qui noyait les ruines gigantesques, ensevelissait l'étendue, répandait la tristesse de la mort sur l'immense paysage blême et peu à peu désertique...

Par ces soirs d'été, une société élégante s'assemblait à l'osteria di Castello. Les femmes dirigeaient des regards admiratifs sur la beauté grave et

fière du jeune homme, qui ne détournait pas ses yeux de l'immense paysage; il se taisait, et Cantaber acquiesçait à son silence. Il leur était fréquent de laisser tomber la parole comme une cigarette éteinte et de méditer chacun à sa guise, en attendant de rallumer la conversation à quelque flamme nouvelle...

Un porteur cria les journaux...

On disait que, pour la première fois depuis les temps où le Saint-Siège s'est institué prisonnier du Vatican, le Pape s'était approché d'une fenêtre pour voir ce miracle moderne de l'homme-volant. Quelle transformation, en effet, ce pourrait être de l'univers — que la profusion des ailes à toute l'humanité! De tant de dates glorieuses dont s'enorgueillit la Ville Éternelle, celle-ci n'est-elle pas à marquer ?

Encore un verre de vin de Frascati, et Cantaber évoque les annales de l'Aventin, cette église de Santa-Prisca commémorant le passage de saint Paul, sous la persécution de Néron. Un Garros, que des œillades enamourées, d'une table proche, ne dérangeaient pas de ses réflexions profondes, n'était-ce pas quelque apôtre des ères nouvelles! Quel empire universel ne pouvait-il réaliser mieux que n'avait projeté le mystique Allemand Othon III au seuil même de l'an mil, de ce château de l'Aventin, où s'exaltait son ambition incommensurable ? Cet adolescent, perdu de fièvre, n'entendait-il pas reconstituer une puissance romaine qui engloberait les nations, de l'Orient à l'Occident ? Il

mourait à vingt-deux ans, et l'on chantait à ses obsèques :

Plangat mundus, plangat Roma!
Sub Cœsaris absentia
Sunt turbata sœcula...

Les derniers dîneurs avaient réglé leurs notes, il était tard, il fallait partir...

L'heure était indicible; debout, ils continuaient de regarder encore...

— Il faut lire Chateaubriand, là-dessus.

— Oui, fit négligemment Roland Garros, c'est émouvant tous ces châteaux, ces cimetières, ces aqueducs... Des travaux de Romains... *Mais celui qui trouvera le moteur...* !

XVIII

Pendant que les Pouvoirs publics, civils et militaires, continuaient de rester à peu près indifférents aux progrès de l'aviation, c'est l'initiative privée qui organisait les randonnées sensationneles où constructeurs et pilotes rivalisaient de foi, de génie et de courage.

Les experts du ministère de la Guerre, le 14 octobre 1897, n'avaient-ils pas considéré comme insignifiant et sans avenir l'essai de Clément Ader, qui avait accompli un parcours aérien de 300 mètres; le premier homme, un Français, qui ait volé, — à quelques centimètres du sol; cela n'avait pas

paru suffisant à la Commission officielle ; sans doute eût-il fallu que l'appareil s'élevât à mille mètres dans l'espace...

La foule, crédule au miracle, l'imagination populaire, qui ne vit que d'espoir, la plèbe, lavée des mornes et noirs labeurs de la semaine, dans le répit des bleus dimanches, c'était Paris, qui, d'un cœur unanime, s'exaltait au *prodige.* Aussi, les journaux, prompts à suivre l'opinion publique, s'ingénièrent-ils à combiner les fêtes aériennes que suivirent, comme le plus passionnant feuilleton, des millions et des millions de spectateurs et de lecteurs.

Circuit de l'Est! Paris-Madrid! Paris-Rome! Maintenant, le *Circuit Européen.*

Ce n'était plus le raid où, dans le plus bref délai, les concurrents devaient tomber au but, comme des bolides. Le *Circuit Européen* ne constituait qu'une épreuve de grand tourisme, en neuf étapes, dont aucune ne dépassait 300 kilomètres, avec faculté de changer d'appareil. Trois cent mille francs de prix, répartis aux gagnants de chaque journée, deux cent mille pour le vainqueur du classement général. Aussi les engagements étaient-ils nombreux, toutes les marques représentées, avec des « partants » déjà célèbres : Beaumont, Vidart, Védrines, Weymann, Bielovucci, Tabureau...

Roland Garros en était, — sans enthousiasme, malade, avec l'amertume encore du récent échec, qui lui demeura toujours sensible, de n'avoir pas réalisé, comme disait un orateur de Rome, le joli

trait d'union entre la *Ville de Lumière* et la *Ville de Gloire.*

Le programme du *Circuit Européen* n'offrait pas l'attrait de la syllabe magique : Rome !

Une fois de plus, on frappera à la porte, à deux heures du matin : « le réveil du condamné à mort » ! En route pour Vincennes, à travers les masses compactes dont l'auto de Jacques Quellennec doit fendre les vagues irritables. L'affluence pour Paris-Rome n'était rien, au regard de cette multitude fourmillante.

Enfin, à six heures, une bombe annonce le premier départ, dans les cris, les vociférations de cinq cent mille poitrines, le vacarme des moteurs, et bientôt ce sera l'appel de Roland Garros, — juste un tour de piste, avec des *ratés* qui l'obligent à l'atterrissage. D'un coup, toutes les appréhensions s'amassent et grondent en lui, comme un orage; toutes ses malechances éclatent à sa mémoire, comme des éclairs. On vérifie les bougies. Il peut repartir. Un fracas terrifiant l'arrête. C'est la chute d'un Blériot, Lemartin qui se tue. Roland Garros démarre, avec des *ratés*, tout de suite. Il rentre, exaspéré, bien près de renoncer...

Tout le circuit ne sera que la succession des pannes odieuses et ridicules de la matière contrariant la volonté et l'esprit de l'homme...

Pourtant nul incident jusqu'à Reims, où, malade, le reçoit Audemars, venu par la route, pour le soigner, lui préparer ses œufs et son lait, lui éviter la solitude parmi les figures étrangères;

lugubre causerie, comme une veillée mortuaire. Lemartin n'est pas la seule victime : le lieutenant Princeteau s'est tué, carbonisé, à Issy-les-Moulineaux et Laudron en cours de route...

Il était l'heure... Roland Garros s'éloigne, monte à mille mètres, où il défie les remous, atterrit à Liége, souffrant des reins, ne songeant qu'à gagner l'hôtel, s'étendre au lit...

Audemars surgit, qui le remonte pour Liége-Spa-Liége, où le médecin conseille de renoncer.

Est-ce possible ! C'est ne pas connaître ces tempéraments de feu inextinguible.

En avant pour Utrecht où la tempête immobilise la course. Les conditions atmosphériques sont détestables. Si les monoplans ont atterri, tout le jour, l'inquiétude se prolonge sur le retard des biplans, dont les arrivées se succèdent, enfin, après avoir essuyé les assauts du vent et des averses torrentielles. Sœsterberg, le champ d'aviation, loin de la ville, est démuni de ressources. L'unique restaurant est dévalisé par la foule, qui patauge dans le marécage, sous les rafales. Les pilotes, qui mettent pied à terre — dans la boue gluante, après le rude combat contre les remous abominables, les cataractes croulant des nues, — ne peuvent s'empêcher d'admirer la patience stoïque des milliers de curieux, enfonçant dans la vase, pour contempler le camp diluvien des mécaniciens, des ateliers volants, des tentes de la troupe, des employés, des ouvriers du Circuit, du télégraphe envahi de journalistes, — aux sons de la musique militaire, entre deux grains...

Après le manque de nourriture, la difficulté du

logement, par l'invasion des étrangers, tant à Utrecht, qu'à Sœsterberg. Il faut battre le village pour dénicher un matelas chez l'aubergiste, dont la rapacité fait reculer les hôtes, pourtant accoutumés à payer cher. Par contre, les habitants offrent gracieusement l'hospitalité aux errants dépaysés. Cependant, malgré la dépêche de l'Institut Royal de Météorologie, on a hâte de reprendre la course, qui s'éternise. Tout de même, il faut s'incliner devant l'impossibilité flagrante. Le public, déçu, proteste, furieusement—entre les ondées. Les compétiteurs tiennent conseil, s'engagent à ne pas partir, sans s'être prévenus... *La nuit*, à l'hôtel; *dès le matin*, près de son appareil, sur un pliant de mécano, Roland Garros, toujours mal en point, se tient prêt, — Beaumont ayant repris sa parole. Au déjeuner, en ville, une intuition lui fait quitter la table. Il court à l'aérodrome : Beaumont, tous ses préparatifs accomplis dans son hangar fermé, roulait, décollait, pour Bruxelles...

Désormais, la lutte sera entre les deux champions de Paris-Rome. L'état de Roland Garros s'est amélioré, mais il reste encore impressionnable, dans la crainte continue de la panne...

Cependant, l'existence est bonne et pittoresque, avec ce facile itinéraire, bien tracé, où l'on se retrouve au complet, sans plus d'accidents, comme si le sang des trois victimes avait apaisé la fureur céleste. Pourtant, que de malheurs à prévoir, avec tant de fanatisme téméraire. Pour quelques fins professionnels, que de camarades mal doués, promis au désastre fatal. C'est Le Lasseur de Ransay, un « Gringoire » démesurément long, maigre, noir,

dont la myopie exige des bésicles aux verres énormes, — qui, à peine breveté, court pour son compte, et fait tous les bureaux de poste du trajet, pour réclamer des ailes, des roues, des hélices; il en casse à chaque atterrissage. Rien ne le rebute; il détient le record des pannes originales, comme en plein vol, d'avoir buté dans un champ de blé, qu'il n'avait pas vu, —sain et sauf parmi les débris de son appareil réduit en allumettes; il en fut quitte pour rallier, avec une semaine de retard, à Utrecht où le circuit était coincé par les intempéries.

Incohérence du sort, ironie formidable, Le Lasseur du Ransay succomba bientôt, — après divers succès — mais chez lui, d'une fièvre typhoïde.

Comment ne pas s'en remettre à la fatalité pour un Oriental comme Roland Garros? Alors que les autres n'étaient que « des coureurs » de l'air, comme on l'était précédemment de bicyclette ou d'auto, lui, il savait observer, classer les faits, considérer les hommes. Ce n'est pas le hasard qui l'avait jeté au champ d'aviation à la minute où sortait Beaumont. Il savait l'esprit de décision de ce marin attentif à la brise et qui profiterait de la première éclaircie. Quand Roland Garros avait senti le vent propice, aperçu un peu de bleu au ciel par la vitre du restaurant, il n'avait pas douté que le camarade se glissait déjà dans sa carlingue. La vie des grands meetings et des randonnées aériennnes groupait à sa vue les échantillons d'humanité les plus nets, les plus bizarres et les plus chaleureux, marqués du même signe évident. Le

choix des carrières s'explique par mille raisons. Il n'est jamais vraiment spontané. Pour l'aviation, qui ne datait que de tout à l'heure, il n'y avait que la contagion soudaine qui pût frapper, elle-même, secrètement, tel ou tel. Comme ce Train, autre genre de héros, qui était lui-même son propre constructeur, son équipe de mécaniciens, son convoyeur. A la halte, il s'occupait de son ravitaillement; en panne, il se procurait une bicyclette, pédalait jusqu'à la gare où il avait expédié en consigne ses pièces de secours et s'en retournait par les mêmes moyens, réparer son appareil. Il repartait, et ainsi de suite... On peut dire que Train, modeste et silencieux, fit le circuit deux fois, en aéroplane et à bicyclette...

Bruxelles, Roubaix, Calais, à travers la pluie furieuse, des étapes normales, Bruxelles aux prix généreux, avec le plantureux banquet belge, le cordial accueil du bourgmestre, M. Max, les fleurs, — et les joues plus fraîches que les fleurs, de jeunes beautés flamandes — aux vainqueurs..., Roubaix, avec l'accueil personnel des grands usiniers Motte, prévenus par Jacques Quellennec, — Bruxelles, Roubaix, Calais, tant d'immanquables défaillances du moteur! Roland Garros, dans la tension de l'idée fixe, percevait le moindre son, avec une acuité douloureuse, devenait un spécialiste des maladies de moteur. Mais il avait rompu avec les médecines habituelles, nettoyage des bougies et autres inutiles opérations des mécanos ignares. Dorénavant, il exigeait le remplacement immédiat du moteur, voire, de l'appareil.

De Calais à Londres, le *Circuit Européen* a inscrit la traversée de la Manche. Depuis Blériot, elle ne s'est effectuée qu'isolément. Le danger n'a pas diminué. Un manquement du moteur, une erreur de direction par la brume fréquente et subite, et c'est toujours le risque de s'engloutir. Or, onze aviateurs, au commandement, prendront leur essor vers la vieille Angleterre, que ne protège plus le cercle infranchissable des vagues.

Ils demandent un délai de quarante-huit heures. Pour reculer une date redoutée ? Oh ! que non. Nul n'hésite. Mais, eux, qui volent depuis tant de jours, voudraient bien voir voler, demain... Si près, dans une île, à Eastchurch, se dispute la coupe Gordon Bennet, — concours de vitesse où dix nations sont représentées. Elles auront un public de rois de l'air, et de toutes les compétences sportives qui suivaient le circuit. La France a mis en ligne des champions magnifiques. Leblanc, Nieuport. La journée valait le dérangement, même et surtout pour des pilotes qui assistent à une opération de la plus inquiétante hardiesse. Aux vols d'essai, Blériot a constaté que des appareils concurrents l'emportaient sur les siens, retardés par la dimension des ailes. Sur ses calculs, les mécaniciens coupent, rognent, scient, et les oiseaux de tout à l'heure ne sont plus que des poissons étranges, de gros corps entre de petites nageoires... Mais Leblanc, Chevalier, sur ces machines improvisées, restent en arrière. C'est un Américain, Ch. Weymann, qui s'adjuge le record, — pendant que l'Anglais Hamel s'écrasait au sol, était emporté sur

une civière, suivie de la mère, des deux sœurs, qui assistaient au spectacle...

Par un lever de soleil, qui fait vermeilles les dunes de Calais, deux fusées sont lancées pour prévenir les torpilleurs français et les remorqueurs anglais qui doivent jalonner le détroit, et les départs s'espacent de deux minutes en deux minutes, sous les regards d'une foule matinale, en théories confuses, par les rues, en grappes au sémaphore, et vers les hauteurs. La gaîté s'allume avec l'aube en flamme. On rit des aviateurs, burlesquement accoutrés avec leurs ceintures de sauvetage. L'envol régulier des concurrents, par ce matin splendide, ne laisse pas deviner aux assistants les impressions des hommes qui vivent ces minutes intenses, dans une solitude imprévue, sans plus de repères terrestres. Des derniers bourrelets d'écume de France aux blanches falaises de Douvres, c'est l'abîme obscur et sans limite, qu'il faut franchir à la boussole. Le petit quart d'heure ne va pas sans quelque frisson chez le plus brave, et c'est avec soulagement que l'on distingue les lignes molles, de plus en plus précises, les découpures de la côte, les contours d'une ville. L'inquiétude est certainement plus cruelle, chez ceux qui attendent, fouillent l'horizon du large brumeux, où, soudain, fonce un point noir, minuscule, grossissant, qui prend forme, dont la silhouette s'accentue, et c'est Védrines, qui pique en tête, prend possession du rivage, au cri de : « Vive la France ».

Roland Garros est des premiers, après une excellente traversée, et il assiste rêveusement à

la première invasion du territoire intangible par une escadrille volante, dix unités qui s'abattent, en moins de vingt minutes... On repart pour Brighton, et de là pour Londres, où, sur l'aérodrome de Hendon, à dix heures, quelques policemen, une demi-douzaine d'officiels, et une musique militaire composent toute la réception. C'est peu pour saluer la victoire sportive la plus inouïe de tous les temps. Mais elle a mis l'Angleterre, si fière et sûre de son splendide isolement, sous le regard désormais de l'homme qui plane, et la secrète Albion est dépouillée à jamais de son prestige insulaire...

C'était le moment, à Agadir, où les provocations allemandes mordaient sur la paix de l'Europe...

Le lendemain s'effectue le retour, dans une allégresse qui s'avoue franchement; tous déclarent qu'ils ne sont pas fâchés de se retrouver sur la campagne solide, après avoir éprouvé, sur la plaine d'eau et de brume, le resserrement à la poitrine qui ne s'est dénoué qu'en vue de la terre française...

Paris à une étape! La dernière, après cette randonnée interminable! Ils sont harassés, des banquets et des haltes trop longues, autant que de la lutte contre les éléments courroucés, contre le ciel qui avait accumulé tous les obstacles.

Paris! Il semblait impossible que, dorénavant, rien fût changé au classement général, Beaumont toujours en tête...

Du moins, Roland Garros tenait-il à garder le deuxième rang, se promettant toute prudence, réclamant un appareil neuf. Tout allait bien, le

moteur tournait d'un rythme rassurant. Hélas ! trop tard, la santé rétablie, et le moteur convenable ! Il ne pouvait espérer que dans une panne de l'adversaire... Or, soudain, rêve-t-il... à la faveur d'une éclaircie, il voit, il a bien vu dans un champ, — arrêté, un avion, oui, un Blériot. Il précipite son vol, sur Amiens, où Beaumont, parti avant lui n'est pas signalé, ne l'était pas encore, un quart d'heure après, quand son émule, tout palpitant, reprend sa route...

PARIS... Beaumont en panne ?

Paris, dans la vapeur et la fumée, le Paris des faubourgs. Vincennes... La course est courue... Roland Garros, dans l'angoisse d'apprendre, tout fini, s'abandonne dans une descente machinale...

— Beaumont ?

Parti d'Amiens vingt minutes après... il atterrissait, un quart d'heure à peine écoulé, gagnant, dans les acclamations frénétiques... aux accents de la *Marseillaise*...

C'en était fait. Pour les camarades, pour la presse, pour la foule, Roland Garros menaçait de rester « l'éternel second »...

XIX

Non, Roland Garros ne sera pas éternellement le second ; il veut sa revanche ; il la saisira, en hauteur, puisque les autres ont exploré l'espace en long et en large...

Cependant, il faut songer aux contrats d'Amérique, aux Demoiselles sur le chantier, à ramener à Moisant and C°, qui s'impatiente... Oh ! Roland Garros et Audemars n'ont pas oublié. On y travaille, aux Demoiselles, avec des modifications, indiquées ou approuvées par leur père, Santos-Dumont. C'est le fin du fin dans le choix luxueux des matériaux, dans la minutie de l'exécution, mais sur des données hasardeuses. On a raccourci la queue de quatre-vingts centimètres.

C'est l'inconnu. Qui tentera l'essai? Audemars réclame. N'est-il pas le plus anciennement familiarisé avec la Demoiselle ? On tirera au sort, exige Roland Garros, — et c'est lui qui part comme l'éclair, retombe, — indemne, l'appareil en miettes...

On modifia, le moteur fut déplacé vers l'avant, et Audemars parvint à quelques vols prudents, instables, jusqu'à la chute, où une bougie s'enfonça dans son casque — qui le sauva.

Or, Moisant, excédé des retards, dénonçait la convention — et nos constructeurs n'insistèrent pas davantage...

Roland Garros, désormais, n'acceptait pas la vie sans voler ; c'était devenu une nécessité, un appel physique auquel il ne pouvait se soustraire. L'air commun et pollué du sol ne suffisait plus à ses poumons : l'usage de ses membres humains n'assurait plus le rythme du sang et de la pensée ; il n'existait pleinement qu'avec des ailes à travers les champs bleus infinis de l'espace.

Cependant, parfois, il souffrait de ne pouvoir s'épancher, partager des sensations rares avec

quelque ami, une compagne ? — leur révéler tant de beauté inconnue. Mais, par la faiblesse du moteur, il n'existait pas de biplan agréable. Il résolut d'aménager son monoplan. L'ingéniosité la plus raffinée, par la suppression du cintre de la nacelle, l'avancement du siège du pilote, libéra quelque centimètres, où pouvait s'insérer, en croupe, un menu passager...

Par un tiède après-midi, dans l'achèvement des préparatifs, Roland Garros se demandait comment attacher le poids qui, pour l'essai, tiendrait lieu de passager... Et ce poids, où le prendre ?...

— Je peux faire le poids léger, propose Audemars.

— Tu viens ? jette Garros.

— Allons.

Ce fut un vol enchanté, avec l'émotion de l'imprévu, les deux frères de l'air, libérés de toutes entraves terrestres, escaladant l'azur d'un même amour des vierges solitudes...

Le dispositif fut tout de suite adopté chez Blériot, l'année d'après chez Morane.

Ce n'était là qu'une amusette à travers la hantise du vieux projet : le record de hauteur. L'appareil se construisait, une machine de luxe, légère, en réaction contre « les renforcements » à la mode. Roland Garros, pour tromper l'attente, gagnait Dinard, où l'appelaient tant de souvenirs délicats de l'autre saison. Ce fut le début de vacances adorables, — où s'évanouirent les dernières traces des déceptions de *Paris-Madrid*, *Paris-Rome*,

du *Circuit Européen*, dans l'intense espoir de la victoire prochaine...

Le calme de la plage bretonne ne pouvait rassasier une nature impossible à assouvir. Sur un télégramme, il se rend à Saint-Étienne, où, pendant une quinzaine, débarrassé des besognes à côté, il ne s'occupe plus que de voler: car Charles Voisin, devenu son manager, par amitié, traite avec l'impresario, surveille l'appareil, dirige les mécaniciens. Les meetings, par toute la France, sont comme une prédication passionnée, où s'acheminaient les pèlerins des plus lointains villages. Pour ces semaines d'exhibitions miraculeuses au regard des profanes, par l'enthousiasme de leur jeunesse vouée au sacrifice, par la solidarité de leurs recherches, par les obligations communes de programme, les aviateurs de la tournée formaient une communauté fataliste, héroïque et charmante : des femmes audacieuses sont venues à la rescousse. Avec Obre, Aubrun, Weymann, avec Bielo, plus facile à prononcer que Bielovucci, avec Train, Stéphanois de naissance, Kimmerling, voici Marie Marvingt, la baronne Raymonde Delaroche. Chaque représentation se marquait de péripéties banales, comme les pannes de moteurs récalcitrants, le bris d'une hélice, la casse d'un train d'atterrissage, la mise hors service d'un appareil, — quand elles n'étaient pas cruellement tragiques, souvent l'angoisse s'achevait en rire, — quand Marvingt échouait, sans mal, dans un jeu de boules, voisin de l'aérodrome, ou, peu après,

dans une chute plus grave, son appareil détruit, elle expliquait, s'évadant, sauve, des décombres, qu'elle avait voulu faire « un virage en allumette » — réussi ! — voulant dire un virage en « épingle à cheveux ». Le principal était, pour chacun et pour tous, de se retrouver, à chaque fois, au complet, n'ayant eu que la peur. Les jours s'écoulaient joyeusement, le déjeuner pique-nique en forêt, dans la montagne, à une dizaine de kilomètres, sur le bord de quelque ruisseau, d'où la caravane, restaurée, après une bonne sieste, repartait pour la séance quotidienne; le dîner, en commun, après des vols où se dépensaient toute science et toute fantaisie — chaque jour accrues de quelque progrès. Audemars débutait sur Blériot, répudiant enfin, l'antique Demoiselle. Dans cette atmosphère de confiance, Roland Garros ralliait toutes les sympathies, s'imposait par tant de supériorité discrète de la pensée, du langage, de manières, du caractère égal, net, chaleureux et persuasif, par un rayonnement d'autorité, harmonieux et dispos; il n'était plus question de cylindres avariés ni de bougies encrassées depuis que Ch. Voisin avait assumé la vérification. Roland Garros ne faisait plus que voler; il volait sur son appareil neuf, il s'entraînait sur son appareil de record.

De Saint-Étienne, Charles Voisin emmena la troupe au Mans, qui, naguère, avait retenti de la révélation d'Orville et de Wilbur Wright ! Quelle étape depuis trois ans ! où le vol d'une heure et de 60 kilomètres à l'heure constituait « le record des records ».

La même existence insouciante que dans les ravins du Furens se poursuit aux bords de la Sarthe. Des innovations impressionnantes, et les immanquables catastrophes. Cette semaine, encore, on s'en tira sans victimes. C'est Weymann, aux adroits virages inclinés, à ras du sol, dont le Nieuport se pique en terre, à pleine vitesse, et s'anéantit, sans une écorchure au pilote. C'est l'intrépide Mlle Dutrieu, dont le Farman, heurtant un mât d'oriflamme, se coupe en deux, croule sur la foule, sans atteindre personne, et dépose, absolument indemne, la jeune aviatrice et son passager, le constructeur Léon Bollée, poids lourd de 106 kilos.... Et personne ne manquait aux banquets, réceptions et vins d'honneur en usage, après ces heureuses journées où Roland Garros continuait de manier et d'assouplir à sa maîtrise le Blériot qui devait monter à des altitudes ignorées.

XX

Ce fut tout simple...

Rêves ailés de l'enfance, voici que Roland Garros vous réalise.

Charles Voisin lui avait fait dresser un hangar, dans un terrain attenant à une ferme isolée du côté de Cancale.

C'en était fini des mécanos d'occasion. L'ami, improvisé manager, veillait. Appareil préparé, moteur vérifié, vols d'essai concluants, il ne res-

tait qu'à convoquer le commissaire de l'Aéro-Club, et les témoins obligatoires. Les scellés apposés, le barographe en place, au soleil levant, par marée basse, le 6 septembre (1912) Roland Garros partait, avec une entière certitude. Jamais, il n'avait été aussi calme. Nulle faute de l'appareil, nul trouble du moteur, la montée parfaite jusqu'à 2.500 mètres, où il commence à surveiller sa carburation et ses propres sensations respiratoires et cardiaques. Car, à chaque record, les physiologistes déclaraient l'organisme incapable de supporter sans accident la différence de pression atmosphérique. Il montait, les yeux sur l'aiguille, dont la courbe régulière traçait le diagamme à dépasser. Il manœuvrait avec toutes les ressources de savoir accumulées au cours de son entraînement inlassable. Il sentait l'air qui portait mieux et, vite, en profitait pour gagner quelques mètres. Il tâtait le vent pour l'utiliser au mieux. Il montait, délié de la pesanteur et de la terre, dont il n'apercevait plus rien.

Il était seul, avec le soleil qui flamboyait, à l'est, et réchauffait le côté de son corps qu'il tournait vers lui. Jamais il ne s'était senti aussi dispos et lucide. Il suivait l'aiguille, qui effleura, atteignit, dépassa le trait repéré sur la feuille quadrillée : 3.350 mètres, le chiffre du capitaine Félix; ce fut la joie complète...

Jusqu'où monterait-il ?

Il ne lui restait plus qu'une demi-heure de combustible.

Le regard à la plume du barographe, — chaque fraction de millimètre conquise faisait une

petite victoire. Cependant, la montée se ralentissait, il souffrait du froid, aux pieds, aux mains, tout en jouissant d'un bien-être indicible. La brume matinale dissipée, le rivage et la mer s'étendaient flous comme un mirage, tandis que le soleil versait une lumière triomphale. Il n'était plus le conducteur d'une machine décevante de *Paris-Rome*, du *Circuit Européen*. Il ne faisait plus qu'un avec l'appareil soumis, docile, planant aux sphères jusqu'ici impénétrables. Ses regards allaient du barographe officiel à un altimètre à cadran plus sévère, et lisait : 3.900, bientôt 3.950, puis 4.000; enfin 4.250 mètres, battant de 800 mètres le record mondial. Il vole, il domine l'univers, « il est le plus joyeux des êtres, comme l'oiseau, parce qu'il se sent fort au delà de son action, parce que bercé, soulevé de l'haleine du ciel, il nage, il monte sans effort, comme en rêve... La force illimitée, la faculté sublime, d'aspirer la vie à torrent, c'est un enivrement divin... »

Roland Garros exulte, d'un frisson sacré; il est le premier...

quand l'appareil se cabre, titube, perd de son radieux équilibre,

il faut redescendre...

XXI

En cet hiver, (1911-1912), l'été le plus opulent pour le Brésil et l'Argentine, Roland Garros goûta la plénitude harmonieuse de vivre. Il était

dans la forme sportive la plus complète, avec le besoin impérieux de voler. Il souffrait, désemparé, n'était plus *lui*, dans l'inaction, à des relâches fréquentes, de la Queen Aviation Company Limited, — à laquelle Œil de Coq, le secrétaire, n'assurait qu'un fonctionnement médiocre. A Rio, à Sao-Paulo, à Buenos-Ayres, il s'épanouissait jusqu'à la volupté dans l'orgie de la lumière tropicale. C'était, retrouvé, le paradis perdu de son enfance. Au blanchissement de l'aube, il sautait du lit, assistait, de sa fenêtre, au lever de l'aurore. Comment les mots encrassés d'usage pourraient-ils fixer la splendeur changeante des nuances, des couleurs renouvelées à chaque retour éternel du matin ! Avec quel émoi l'on se penchait sur le panorama qui s'étale du Palace, escarpé, jusqu'aux dentelures de la sierra lointaine aux fonds de la baie immense, où trois cents îles, des flottes, des navires, des milliers de barques laissent encore de vastes nappes désertes, des surfaces de mouillage illimitées. A peine la lumière s'était-elle annoncée par de roses banderoles, que les torches rouges s'allumaient, jusqu'à l'orient embrasé; le soleil bondissait. C'était la clarté triomphale, issue du spasme divin qui fait jaillir la vie souveraine des ténèbres vaincues. Minutes palpitantes, comme d'un enfantement de la nature, où l'univers aveugle retrouve ses yeux éteints par la nuit, où le monde glacé renaît au foyer rallumé, minutes solennelles où se répète le miracle de la création quotidienne ! Puis, c'était le jour, violent et banal, de tous les jours. Il n'y avait plus qu'à se recoucher...

On attendait toujours M. Conibro, — le manager amateur de la Queen Aviation Company Limited...

Au lendemain du record de hauteur, Barrier, rentrant dernier d'Amérique, avait relancé Roland Garros et Audemars, avec des propositions mirifiques. D'avance, leurs conditions étaient homologuées. Il traitait au nom d'un riche sportsman de Chicago, féru d'aviation, M. Conibro... Charles Voisin suivit, en ami inséparable...

A l'arrivée, personne, — ni matériel. On s'engourdissait dans les délices de l'exotisme et du farniente. Lentes promenades en luxueuses automobiles, le long des rivages en circuit de la Tijuca, par la montagne, — ou bien l'escalade abrupte du Corcovado, dont une pente, à la végétation impénétrable, dévale à pic jusqu'à l'Atlantique...

Enfin, M. Conibro se révéla, un soir, à l'improviste, — en gentleman, tout rasé, blond, d'une élégance nonchalante, bégayant, original et sympathique.

Le matériel de la « Queen Aviation » fut déballé : un Blériot monoplace usagé, un Blériot biplace tandem avarié, un vaste biplace Nieuport, auquel il manquait des pièces indispensables !

Quant au précieux « appareil du record », il voguait — l'on ne savait où ! — sur le cargo-boat *Éburon*.

Roland Garros n'en pouvait plus de ces lourds loisirs dorés, il ne vivait plus, de ne pas voler. On parvint à régler le monoplace fourbu — acheté comme neuf — et le vainqueur du doux ciel breton s'envola, par le brûlant éther, vola au-dessus de la

ville échelonnée et dispersée à travers les rocs et sur la demeure indiquée du Président de la République, descendit en spirale impressionnante, laissa tomber sa carte de visite...

— *Fine*, approuvait M. Conibro, dont la satisfaction admirative ne se traduisait que par cette brève parole.

Mais les beaux vols furent courts, l'unique machine anéantie, à l'accrochage d'une palissade. La grande vie monotone recommença, des aurores fulgurantes aux neigeux clairs de lune, où, seulement, l'on respirait, dans la nuit bleue où les étoiles étaient si rapprochées qu'elles faisaient une voûte de diamants. La terre était, par endroits, comme tapissée d'or, tout étoilée de lucioles. Après l'accablement du jour torride, les voitures allaient, nombreuses, le long de la mer, où c'était l'heure délectable; la vague, comme un éventail de soie et de plume, caressait le rivage, apportait une fraîcheur du large...

Enfin, après une longue tempête, où il a failli sombrer, le rafiot *Éburon* débarque « le Blériot du record ». Avec le vieux, restauré, cela faisait deux appareils, pour trois pilotes. On pouvait débuter. Œil de Coq fixa la date, — et l'on gagna l'aérodrome avec un malaise indéfinissable. Les nerfs se cabrent, quand l'entraînement a manqué. Néanmoins, la première séance fut réussie, sans attirer la foule. Œil de Coq s'entendait peu à l'organisation d'un meeting. Les aviateurs se firent un cas de conscience d'appeler l'attention du manager mécène sur les imperfections de l'en-

treprise. M. Conibro se souciait bien de la recette ! Il ne songeait qu'à célébrer chaque « beau vol » par un dîner mémorable au champagne, et comme, à son enthousiasme, il n'y avait que de « beaux vols »...

— *Fine !*

D'autant plus que le Gouvernement brésilien ne demeurait pas indifférent aux démonstrations magistrales de la « Queen Aviation ». Les chefs de la Commission d'aviation militaire se présentèrent, proposant une subvention officielle pour une série d'expériences.

L'aviation militaire, — la guerre... Roland Garros y songeait, grave problème, alors que la foule des pilotes ne rêvait que de courses et de raids, de succès, d'exhibitions, grâce à un répertoire d'effets faciles...

Un jour, traversant la baie en chaloupe, il observait deux *sopilotes*, de grands oiseaux pêcheurs aux longues ailes pointues... Tout à coup, l'un d'eux pique, plonge et ramène une proie, un beau poisson argenté, frétillant. Il s'élève avec effort, car la proie est lourde... Arrivé à une certaine hauteur, il secoue son fardeau, en détache une becquée, et lâche le reste du poisson mutilé. Alors, le deuxième sopilote qui se tenait à proximité, bascule sur lui-même, et, d'un seul coup d'ailes se donne l'impulsion verticale qui lui fait rattraper dans sa chute le corps cependant lisse et dense du poisson. Ayant ressaisi par un miracle d'adresse cette proie glissante, l'oiseau se redresse

d'un mouvement souple et reprend à force d'ailes une direction ascendante...

Des ailes ! Oui, et la lutte pour la vie chez les oiseaux comme chez les hommes, *avec cette tactique...*

Un autre jour, d'une semaine d'inaction, par désœuvrement, il suivit Charles Voisin, à la chasse aux grues et aux ibis, sur les rives d'un lac où un batelier indigène vous promenait, jusqu'à portée de fusil du gibier, à travers les eaux marécageuses.

C'est le limon, le cloaque primitif, où siffle, coasse, grouille une faune immonde de serpents d'eaux, de caïmans, de crabes de terre, qui tiennent aussi de l'araignée et du scorpion, et dont le rampement de bête baveuse donne le frisson. Le gibier abondait, des poules d'eau, des échassiers blancs, mais ne se laissait pas approcher. Sous le soleil de plomb, par la lumière aveuglante, la journée se consuma, — sans une pièce abattue. Au dernier moment, Roland Garros, aperçoit sur une branche un ciselet, d'un rouge vif comme du sang. Il épaule, fait feu, la bestiole tombe.

Il ouvrait la bouche pour demander au batelier d'aller le ramasser : déjà, un visqueux crabe de terre s'en était emparé, et s'enfonçait dans les hautes herbes...

Roland Garros rentra écœuré de ce meurtre bête et inutile. Ce soir-là, il ne put dîner. Il se coucha, le dos endolori. Le soleil avait percé sa chemise. Dans la nuit, il réclamait de la morphine

souffrait intolérablement. Le médecin constata une brûlure du second degré. Il fallut suivre un traitement. Chaque soir, la fièvre reprenait, où il revoyait les sopilotes s'arrachant le poisson déchiqueté, — surtout, l'oiselet tué, tombant de la branche, happé par l'affreux crabe de terre.

Les oiseaux, les crabes ! — mais l'homme, surtout l'homme ailé...

Les ourougous fournissaient le meilleur exemple de vol naturel, de petits vautours qui pullulent au Brésil. Ils y jouent un rôle bienfaisant, comme pour l'Asie et l'Afrique. Ils nettoient, ils assainissent. Ils fondent, en nuée sombre, sur les détritus, les cadavres, la charogne des villes; ils sont les agents formidables de la voirie, aux pays chauds où l'homme seul ne pourrait lutter assez activement contre la putréfaction qui ferait l'air irrespirable. Ils ne s'en tiennent pas aux cités où le régal est facile. Leur gloutonnerie farouche s'exerce par la forêt, aux miasmes insoutenables, partout où l'humus aux fermentations millénaires interdit l'habitat humain, n'accepte que les races vaseuses, du reptile à l'hippopotame.

Roland Garros étudiait leur vol à voile, où ils utilisent si bien les courants que le relief du sol rend ascendant. Parfois, il leur donnait la chasse. L'oiseau fuyait en ligne droite, affolé de se sentir rattrapé. Au dernier moment, un crochet éperdu, rapide comme l'éclair, le sauvait de l'hélice. L'avion répétait la manœuvre. Dix minutes de ce manège tenace et l'ourougou, épuisé, forcé, s'effondrait dans la mer...

La cruauté de ce jeu gâtait à Roland Garros la sensation étrange, magnifique et douloureuse, de l'homme devenant le plus redoutable des oiseaux de proie...

Pendant une semaine, le major Paiva Mera se substituait à M. Conibro.

Une des premières épreuves fut le voyage de Theresopolis, par les montagnes, où Roland Garros goûtait l'ivresse de voler par un décor sauvage, inconnu des ailes humaines — avec l'appréhension poignante de la panne, au-dessus de l'abîme. Il arrivait à l'endroit où la vallée, par un dernier relèvement brusque, atteint le plateau au bord duquel s'étage Theresopolis. Il avançait contre un faible vent debout. Soudain, tout le paysage s'éleva autour de lui. La vallée montait, l'engouffrait, alors que son moteur tournait à plein gaz, que l'appareil avançait cabré, en ascension. Le mouvement s'accélérait, terrible, le plateau dominait. Continuer, c'était aller buter dans le roc. Il n'eut que le temps de se retourner, — le crochet de l'ouroungou en détresse...

Que s'était-il passé ?

Il dut se rendre compte qu'il se trouvait dans un véritable fleuve d'air, canalisé, entre deux lignes de montagnes, dans la « chaîne des cirques » dont une voie ferrée traverse la crête à 1.100 mètres. L'endroit où la vallée se relevait jusqu'au plateau formait, dans ce fleuve, un rapide, une chute que l'avion n'avait pas la puissance de remonter. Il aurait fallu survoler l'obstacle à grande hauteur.

Le dépit de l'échec était largement compensé par la curiosité de la découverte...

D'ailleurs, la maîtrise de Roland Garros lui valait la confiance unanime. Les vols avec passagers se multiplièrent; le major, pour commencer, puis les premiers candidats pilotes de l'armée brésilienne, une trentaine d'officiers. Il les initiait avec amour, tâchant de discerner les aptitudes, les impressionnabilités, éliminant les médiocres, excitant les autres, leur mettant « la cloche » en mains, poussant la leçon jusqu'à convertir à l'aviation de sûrs adeptes, à la France des amis reconnaissants : tout de suite, une mission de huit élèves s'embarquait pour l'Europe...

A Sao Paulo, il intensifie son apostolat, rassemble le public d'abord indifférent. Aux semaines sans voler, — manque d'obturateurs de rechange qu'il faut attendre de Buenos-Ayres, — il rallie la jeunesse sportive, réconforte les vocations, fait créer un prix de voyage, de Sao Paulo à Santos, suscite la plus chaleureuse sympathie. Il en ira de même à Buenos-Ayres où des concours privés suppléent aux improvisations défectueuses de ce pauvre Œil de Coq !

Ici s'offrent toutes les distractions d'une capitale jouisseuse et prodigue. Les invitations sont pressantes, toutes les tentations se pressent au-devant de la jeunesse : Roland Garros est à l'aviation, rien qu'à l'aviation. Il lui faut amener les peuples à l'aviation. A la veille des exhibitions, il y a des courses. Il y assiste, planant sur l'Hippodrome. Entre deux prix, il

descend, évolue devant les tribunes, lâchant les commandes, salue des deux mains, provoque les acclamations interminables du public. Pauvres chevaux — l'homme-oiseau sera le gagnant de la journée. La presse, débordante de lyrisme, célèbre, au détriment des concurrents hippiques, les tournois de la fantastique monture aérienne.

A Buenos-Ayres, à Santos, à Sao Paulo, à Rio, il n'y a pas à voler loin, pour rencontrer le marécage, la sylve où ne s'est pas encore avancée l'exploitation des hommes. Pour ces étendues inviolées, sur des contrées fermées, Roland Garros avait goûté un attrait d'inconnu, du plus intact exotisme. Au moment de quitter Rio, et d'emballer le matériel, il fut pris du désir de voler une fois encore par cet empire limpide, d'où, sans doute, il s'éloignait pour toujours. Quel délice inépuisable, dans cette excursion vers Pétropolis, au-dessus des régions inaccessibles, impénétrables par en bas, où, d'en haut, n'avaient plongé que les regards des rapaces affamés. Il voulait dire adieu aux cimes, aux crêtes, aux pitons, aux pointes, qui lui étaient familières, sans en savoir les noms, — de ces montagnes de la baie merveilleuse. Il descendait jusqu'aux voûtes des forêts, où, dans les parties basses clapote la faune hideuse de la vase, — oh ! cette chasse sur le lac d'enfer où il avait laissé sa peau du dos ! — Il découvrait le faîte des arbres géants, qui se paraient de fleurs à l'endroit des feuilles. Les lianes se nouaient en étreintes fougueuses. Il distinguait, à des troncs altiers, les somptueuses orchidées. Là-dessous, fermentait

la fièvre, dans la chaleur étouffante, dont il subissait le remous. D'un coup d'ailes, à des centaines, à des milliers de mètres, il fuyait, défiant les plantes dont l'ombre fait de la mort, les souffles empoisonnés, les contacts visqueux, les piqûres qui font enfler et qui tuent. De cette terre et de ce firmament, il était l'habitant supérieur. Nul n'avait jamais dominé ainsi, sur le trône mouvant de la lumière. Il jouissait impérialement de la minute du temps, et de l'infini de l'espace. D'un regard, il embrasse une immensité, dont l'homme n'a jamais possédé que les infimes détails. Comme cela fait comprendre son indifférence, de plus en plus, d'errer par des rues, de se promener par les capitales. Baies et golfes célébrés dans les guides, montagnes profilées sur les cartes, avec leurs altitudes chiffrées mathématiquement, c'est dans votre déroulement des flots jusqu'à l'horizon, c'est dans la nue où se découpent vos crêtes et vos pics qu'il vous surprend et vous admire. Il voit d'ensemble la splendeur de l'univers. Il situe, où il lui convient, son belvédère unique. Il monte, il descend, il plane, où la température, où la lumière lui est le plus agréable. D'un coup d'aile, il s'expose au soleil, se procure la fraîcheur. Adieu, Rio, où la vie fut heureuse, avec des amis chers, des camarades pittoresques, du travail fécond, de l'argent facile, — et pas d'accident déplorable...

Il descend, sa route marquée par le « Doigt de Dieu ».

Mais il a son vérascope. Il abandonne le volant. Il manipule la petite boîte aux yeux de verre, qui

emmagasinent à jamais les décors surpris, et, le premier, Roland Garros, avec ces plaques stéréoscopiques, aura révélé la vision prodigieuse de la sierra, des forêts, du rivage et de la ville dont le voyageur de l'Atlantique n'aperçoit que les bases terrestres, comme une statue d'or et de diamant dont on ne connaît que le socle de morne pierre...

XXII

— Je donne mon appareil à l'Armée.

Cette haute pensée, ces quelques mots, furent la réponse de Roland Garros, vainqueur du *Circuit d'Anjou*, aux félicitations officielles d'un Sous-Secrétaire d'Etat — aux Finances, — qui représentait le Gouvernement à cette victoire des ailes...

Comme toujours, cette grandiose manifestation, dotée de cent mille francs de récompenses, provenait d'une initiative particulière. On venait de courir le *Grand Prix d'Aviation de l'Aéro-Club de France* (Juillet 1912).

Deux jours de bataille surhumaine contre la coalition effrénée du vent, de la poussière, des nuages, de la pluie, — devant quoi avaient reculé vingt-cinq concurrents. Pourtant, c'étaient des pilotes, éprouvés, comme Hamel, qui céda au mal de mer; Espanet, docteur en médecine, interne des hôpitaux, chef pilote de l'Ecole Nieuport ;

Brindejonc des Moulinais, Bedel, Legagneux, sur des appareils choisis. Car la course s'adressait aux constructeurs, autant qu'aux aviateurs. Le but n'était plus exclusivement sportif. Le règlement avantageait les engins porteurs de passagers, en regard de ceux qui ne tendaient qu'au progrès de la vitesse. Une émulation devait se créer, dans la jeune et chercheuse industrie, pour varier les types aux espoirs commerciaux, les adapter aux services de la locomotion aérienne. Il s'agissait d'acclimater, de domestiquer l'oiseau sauvage.

Les circonstances climatériques, dans le ciel déchaîné, n'avaient point permis les démonstrations attendues. Par contre, une autre s'était produite, — inestimable et foudroyante, à savoir que l'homme et sa machine pouvaient voler par tous les temps. Trois fois, un jour, quatre fois, le lendemain, le programme imposait de boucler le cycle Angers-Cholet-Saumur-Angers. Roland Garros avait « tourné » ces randonnées infernales sur un Blériot de série, — éliminé des fournitures d'État !

En donnant à l'Armée l'avion qui avait résisté à tous les assauts de la tempête, Roland Garros accomplissait un acte de foi patriotique. Car c'était une douleur pour lui que de constater, en toute occasion, la timidité, la routine de notre aéronautique militaire...

— Je donne mon appareil à l'Armée...

Avec quelle leçon ! Aux ailes de ce monoplan pouvait s'inscrire la date d'une campagne fabu-

leuse. L'aviation avait vaincu les éléments. « L'Eternel Second » était le Premier, — et plus que le Premier, le seul...

A l'engagement, ses chances étaient médiocres, tous ses concurrents assurés d'une vitesse supérieure; il lui fallait escompter le mauvais temps, et les fautes et les pannes des autres. C'était une gageure. Mais une secrète confiance l'animait, le poussait irrésistiblement à jouer la partie.

Donc, la veille, il était là, avec ses intimes qui ne doutaient pas davantage, pénétrés d'optimisme. Audemars et Barrier, Quellennec, Voisin, Raymonde Delaroche... Ils formaient un groupe de jeunesse et d'élégance que l'on se montrait par la ville envahie, ses hôtels combles, les terrasses des cafés débordant, les rues obstruées d'une multitude à travers laquelle ne pouvaient plus avancer les automobiles. De Paris, de l'Étranger, on était accouru aux fêtes de la capitale angevine. On se montrait des célébrités nombreuses. La ville du roi René était devenue la métropole de l'air...

Loin de ce brouhaha qui précède et accompagne chacun de ces rendez-vous sensationnels, à trois ou quatre kilomètres, les préparatifs, les mises au point s'achèvent, au champ d'Avrillé, — où s'édifient les tribunes, s'alignent les hangars — autant que de tours au château Dans ces dix-huit cages de bois démesurées s agitent « les marques », les espèces les plus connues, sélectionnées, de la faune des ailes artificielles, où se mêlent quelques produits de création récente. Les pronostics favorables allaient à l'équipe du fastueux lanceur De-

perdussin : à Védrines, à Vidart, à Prévost. Mais d'autres noms retentissaient aussitôt : Legagneux, Helen, Tabuteau, Brindejonc, Hamel, combien encore, tous détenteurs de records populaires et montant des Morane-Saulnier, des Farman, des Bréguet, des Nieuport, des Astra, des Caudron, des Zeus spécialement ajustés pour la compétition de ces deux journées. De Garros, sur l'ordinaire Blériot, l'on ne se préoccupait pas comme d'un adversaire redoutable. Il subsistait des souvenirs de malechance, on n'était guère instruit de sa vie en Amérique, on ne savait que sa virtuosité juvénile, — et rien de l'homme, qui ne se livrait pas aux rencontres de meetings, aux voisinages d'auberges...

Le Blériot !

Jules a démonté le moteur — soigné, livré pour la course ! Deux pignons de distributeurs accrochaient, en tournant, se limaient réciproquement les dents. Jules, qui sera dorénavent le fervent serviteur du glorieux patron, un obscur mécano passionné à sa tâche, comme doué d'une divination de la matière, avec des oreilles qui perçoivent la plainte muette, des regards qui scrutent la plaie invisible, des nerfs qui se prolongent jusqu'aux nerfs du métal, une sensibilité à laquelle se révèle la douleur indubitable d'une pièce d'acier.

— Je ne crois pas que vous auriez tenu longtemps comme ça...

Roland Garros ne s'émeut pas. Dès que Jules, de sa voix traînarde, a prononcé, la sécurité est certaine, il peut partir.

Pendant que Jules lave chaque pièce à l'essence, examine les plus infimes, procède au remontage, Roland Garros n'y tient plus. Il lui faut voler, reconnaître le circuit, avec un appareil de secours amené par Audemars. En route pour Cholet; il vise le clocher au terrible curé, au bon vin, aux débuts humiliants, à la réhabilitation éclatante. La traversée est agitée de mauvais remous à l'aller; au retour, il s'égare, aveuglé de pluie fine. C'est parfait. Jules est occupé à faire marcher le moteur au ralenti, pour roder progressivement articulations et frottements.

La pluie s'aggrave, menace de compromettre la fête...

— Si cela pouvait durer, murmure Roland Garros.

— Ce serait bien amusant, répond Audemars, clignant de l'œil.

— Ce sera bien amusant, affirme Barrier...

Et tous trois de savourer la consternation générale.

— Si cela pouvait durer, répète Roland Garros.

— A vos souhaits, camarades, profère Barrier levant son verre à l'espérance commune.

Ce fut une aube désolée, dans un ciel de désastre.. De mornes conciliabules, de défiantes palabres se dérobaient dans les hangars craquant sous les bourrasques. Les plus fiers courages étaient démontés. Les constructeurs sentaient mollir la confiance des pilotes. Enfin, à l'arrivée des commissaires, l'interrogation se posa. Le débat institué, les raisons plausibles s'affirmaient; le vent ne

faisait que se précipiter. On parlait de simoun, de sirocco. Jamais, on n'avait rien vu de pareil sur la Loire ! Des trombes de poussière accouraient, tourbillonnaient, se brisaient aux pylônes, s'écrasaient aux baraquements, croulaient en pluie de sable sur les tentes, en grêle bondissante sur les cuivres de la musique régimentaire obligée de fuir. Mais, le règlement impératif ne prévoyait aucun motif de remise. Certains, assurés que le départ serait différé, n'en manifestaient que plus bruyamment leur intention de prendre leur vol à leur numéro d'ordre, quand, au nom de Roland Garros, Blériot et Leblanc vinrent exiger que l'on se conformât au programme. La voix faubourienne de Védrines jetait ses habituelles protestations :

— Ce serait un crime... Les organisateurs allaient se charger la conscience des accidents les plus terribles.

Cependant, au plein de la tempête, Jules et son aide sortaient l'appareil de Roland Garros. A neuf heures de ce matin d'ouragan, les spectateurs étaient rares. Les musiciens avaient rentré leurs instruments dans leurs gaines. Cependant, les téléphonistes, les marqueurs, tout le personnel ordinaire, étaient à leur poste, comme les tenanciers de restaurant et de buvette. Les pimpantes tribunes, aux couleurs tendres, grinçaient comme des mâtures prêtes à rompre sous la bourrasque. Des constructeurs se liguaient, déclaraient forfait.

L'heure allait sonner. Roland Garros enjamba. La tempête redoublait, à renverser l'avion, que Jules et ses accolytes avaient peine à maintenir en équilibre... Leblanc, lui-même, douta:

— Si vous attendiez un peu...

— Mais ne vous occupez donc pas de cela...

C'était le cri du cœur de Barrier, le cri de foi de l'amitié, de la confiance infinie.

— Contact...

Le moteur ronflait, l'appareil roulait; déjà, il gravissait l'espace, — des centaines de poitrines retenant leur souffle devant ce prodigieux défi à toutes les forces hostiles de la nature. Les cœurs cessaient de battre, opprimés de la plus cruelle angoisse. La machine montait par secousses, ballottée, déportée. Elle s'élançait par bonds, pour retomber dans quelques crevasses d'air, elle reprenait de la hauteur, pour être rafalée comme une carcasse morte. Des groupes de pilotes tressaillaient comme des marins impuissants, du rivage, à secourir une barque en perdition. Même Védrines avait fini par se taire.

Cependant, Roland Garros avait franchi la zone terrible. Plus haut, toujours plus haut, il s'éloignait, s'effaçait aux regards; on se pressait au téléphone qui signalerait son passage à Cholet, et, le vent ayant décru, quelques monoplans se risquent : Bedel, qui prend le large, comme une barque lourde à couler, va s'échouer derrière les tribunes, puis, Legagneux, vite arrêté, avec son passager, Hamel, Helen, Brindejonc...

Cependant, Roland Garros se débat parmi la tourmente, sous le plafond noir et bas, obligé de descendre, presque au sol — tout d'un coup dépassé par le petit corbeau noir, le Nieuport d'Helen, tel un bolide.

Voici le clocher pointu de Cholet... L'atterris-

sage est chaleureux, amical, les tribunes animées. Tout Cholet veut fêter Roland Garros, le réclame comme sien, avec l'orgueil de ses premières étapes. Ici, on le comprend, on le choie, on s'incline; l'heure est solennelle; on le laisse seul, comme il désire, et, au signal, on le lâche, il cingle vers Saumur, où il arrive tout de suite, vent arrière, ne s'arrête pas, pique sur Angers. Le vent augmente dans une région de mauvais remous, où ses bras se raidissent, se courbaturent, à travers les nuages de pluie qui crible la figure, rend les lunettes opaques, compromet l'atterrissage, cherché à travers les toitures...

Parmi les acclamations qui déferlent jusqu'à lui, des tribunes, des hangars, de tous les coins de l'aérodrome où s'obstinent des spectateurs aux houppelandes, aux caoutchoucs ruisselants, aux parapluies qui se retournent, Roland Garros n'entend qu'une voix claironnant :

— Victoire, vieux camarade, gesticule Barrier, les yeux brillants. Plus que deux... Vous n'êtes plus que deux en course. Les autres dans les choux, hardi...

Le « camp » de Roland Garros connaît, respecte ses habitudes : il veut le silence, le repos, la solitude pendant la demi-heure de halte qui doit séparer chaque vol. On évince les journalistes, les curieux importuns. Des mains délicates lui tendent la coupe de champagne, préparent les œufs crus qu'il avale, et puis il s'étend, comme dormant, laissant ses poignets à masser à Audemars.

Roland ne dort pas, il a l'œil rivé à sa

montre, épiant la minute où il doit repartir. Il prend ses lunettes encrassées, qu'il ne peut nettoyer de son mouchoir en loques. Des amies, des curieuses, ont pu s'introduire, qui se tenaient à l'écart, donnent la batiste parfumée de leurs pochettes.

Mais son père, bouleversé, qui est là, dépaysé, qui a vu voler son fils, pour la première fois, qui a vu voler pour la première fois un aéroplane, mais les aimables pécheresses, rien d'humain existe-t-il pour l'extraordinaire lutteur impatient de se mesurer avec le danger qui redouble...

A midi, le vent s'effondre sous des cataractes diluviennes, que Roland Garros traverse, dans un brouillard qui ensevelit la ville, brouille la campagne. Du 100 à l'heure, dans l'inconnu, une course hallucinante quand, dans un horizon élargi, l'obscurité se déchire, comme à des ciseaux magiques, aux rayons du soleil. Il faut atterrir, pour se renseigner à une ferme. C'est bien la direction de Cholet. Sous le ciel bleu, encore une ondée — et la descente obligatoire à Saumur, pour un quart d'heure. Mais quelle était cette masse noire, qui barrait l'espace vers Angers ? Roland Garros avançait mètre à mètre, plongeait soudain au cœur d'une tourmente de grêle, impossible à contourner, car c'était sur l'aérodrome même qu'elle faisait rage ! Les yeux à moitié fermés, crispé à la cloche, il fallait serpenter entre les toits et les cheminées, se guidant sur la Sarthe... dépensant ses forces dans un sursaut extrême quand surgirent les tribunes. Ce n'est qu'à l'instant où il coupait

l'allumage, piquait sur son groupe, qu'on l'avait vu sortir, comme d'un rideau de cristal...

— Mieux que premier... Vous êtes seul en course... Tout seul...

A l'éclaircie de l'après-déjeuner, la ville se décidait à affronter le champ d'Avrillé, des notabilités régionales, des officiers, des groupes officiels, un sous-secrétaire d'État. La *Marseillaise* salua la descente de Roland Garros. Plus tard, une Société de cors de chasse sonna quelques fanfares. La journée se traînait lugubre. Ce n'était pas la *fantasia aérienne* escomptée par l'imagination grégaire.

L'avion qui part, — cinq minutes de spectacle, — l'avion qui revient, deux minutes d'atterrissage, tout cela dans la boue de l'aérodrome, sous un ciel déchaîné, n'était pas pour enthousiasmer les profanes, les dames aux toilettes gâtées, les hommes maussades de la fête manquée. Pour les professionnels déconcertés, la coupe de l'Aéro-Club était *loupée*, dans cette atmosphère de catastrophe...

M. Georges Garros errait, en fièvre, parmi cette assistance hétéroclite. Il avait quitté un étudiant en droit, un élève de l'École des Hautes Études, promis à des carrières administratives ou commerciales, il retrouvait un génie de l'air qui n'était pas moins fabuleux que les Esprits de la thaumaturgie annamite ! — Il rayonnait et tremblait. Roland était là, — et si loin, comme inaccessible.

Reposé du terrible deuxième tour, l'appareil ruisselant, sur la fange, d'une enjambée il a pris place... Jules empoigne l'hélice.

— Essence...

— Contact...

Dans le ronflement du Gnôme, le Blériot s'est élancé emportant le fils bien-aimé à tous les périls, une fois de plus. Oui, le vent a faibli, le soleil brille.

— *C'est couru*, proclame toute cette claire jeunesse.

— Passé Cholet, annoncent les marqueurs.

— Passé Saumur...

— Victoire, victoire...

Barrier montrait au ciel le point noir qui grossissait, s'allongeait, approchait vertigineusement et dont les spirales audacieuses inscrivaient sur l'azur une signature entre toutes reconnaissable.

— Garros... Garros.

Des ovations frénétiques couvraient la *Marseillaise*. La foule se massait. Roland savait se dégager. Vite, il était au hangar, sur le lit de camp où l'on massait ses mains engourdies. Les amies préparaient le goûter. Roland Garros fermait les yeux pour savourer, en silence, l'heure toute gonflée de gloire, d'amitié, d'amour, où la baronne Delaroche, lui approchant une boisson chaude, effleurait d'un baiser furtif la paupière du jeune dieu... Sans doute, tant de grâce, encore juvénile, de force mâle et de beauté, devaient troubler la femme jusqu'au délire des sens. Mais les sentiments terrestres se transfiguraient et le désir

s'épurait au prestige de l'idéal qui rayonnait à ce front adorable : aux instants où il redescendait de sa tâche épique, où il lui fallait revenir au sol gluant, ce n'était pas pour tomber tout de suite aux troubles de la chair. Une noble distance s'établissait de lui aux curieuses équivoques de plaisir et de gloire, dont il décourageait les effervescences précipitées.

On attendait le signal qui devait mettre fin aux épreuves de la première journée. Six heures, la bombe éclate...

Jules et son aide examinaient l'appareil, essuyaient, bouchonnaient, comme un pur sang à qui il fallait assurer une bonne nuit.

Roland Garros demeurait seul qualifié pour affronter la seconde partie du programme...

Garros, ce fut le nom que, par toute la soirée et toute la nuit, clamait la ville en fête. Garros, le nom qui courait, par le monde entier, au long des fils et des câbles télégraphiques, ou par la voix inépuisable des téléphones...

Lui, aussitôt après dîner, s'était retiré dans sa chambre, laissant les camarades aller à la joie...

Déjà l'inquiétude du lendemain occupait son esprit, dans la fatigue de ses nerfs, après ces effroyables randonnées; la peur de la panne...

Quelle journée, où il partait, saluant des deux mains, abandonnant les commandes, ce qui constituait une prouesse alors, où les quatre tours, un de plus qu'hier, s'accomplissaient comme une

promenade, sans la moindre anicroche, par-dessus les villages pavoisés, les guinguettes où l'on danse, la campagne aux milliers de têtes levées vers l'oiseau fantastique.

A chaque retour, l'enthousiasme s'accroît sur le champ où les corbeilles fleuries se sont ranimées, où les cuivres ont retrouvé leurs accents guerriers, où les promeneuses, sorties de leurs cocons d'imperméables, vont et viennent, légères et diaprées comme le papillon et la libellule, où les « Officiels » ont remisé leurs parapluies sinistres...

— Garros... Garros...

Le Blériot point à 800, à 600 mètres, tout d'un coup pique dans ce virage sur l'aile qui épouvante comme une chute...

— Garros... Garros...

On l'entraîne au salon d'honneur.

Le Sous-Secrétaire d'État aux Finances félicite l'aviateur :

— Au nom du Gouvernement, Garros, je tiens à applaudir à votre victoire, qui consacre une fois de plus la suprématie aérienne de notre pays. Tous les Français penseront ce que j'exprime en vous disant : Bravo.

— Je donne mon appareil à l'Armée, répondit simplement Garros.

L'Armée en avait besoin — qui ne savait à quel avion se vouer...

L'intention resta incomprise, le sacrifice fut inutile. Le Blériot attendit des mois l'acceptation des bureaux, dans quelque recoin, à Issy. Au moment de la livraison, il fallut remplacer les ailes, rongées

d'humidité. Il fut affecté au capitaine de Rose qui en remercia chaleureusement le donateur; l'appareil avait été baptisé : *Lieutenant Byasson*. Pourquoi ? Les pilotes militaires réclamèrent le même type, sans l'obtenir...

— Je donne mon appareil à l'Armée !...

XXIII

Après l'âpre Circuit d'Anjou le programme du meeting international de Vienne ne devait fournir qu'un mol intermède à l'activité de Roland Garros, une gracieuse détente de l'esprit et des nerfs; des épreuves aimables, sur le plus vaste terrain, bien aménagé, l'aérodrome taillé dans la plaine historique de Wagram, sous un ciel d'épopée.

Audemars et Barrier avaient pris le train avec Charles Voisin qui s'occupait de tout, et Raymonde Delaroche chez qui les goûts et l'entraînement sportifs ne gâtaient pas le charme de la femme, la distinction naturelle et n'avaient pas fait craquer le vernis d'une éducation mondaine.

La capitale autrichienne accueillait ses hôtes volants de tous pays avec son affabilité coutumière. Mais le petit groupe triomphal des Français était choyé particulièrement. Comment, en outre, tant d'élégance, de *chic* n'auraient-ils pas séduit une société d'élite, la seule à pouvoir rivaliser pour les

nouveautés d'art et les modes changeantes avec Paris ?

Aussi, les invitations ne manquaient-elles pas, pour dîner dans les restaurants d'été, où les tziganes faisaient alterner des *Marseillaises* impétueuses et de langoureuses valses, tandis qu'aux menus s'allumait la gourmandise pour le caviar, le togosch, les écrevisses géantes, le goulasche, l'oie rôtie, — et les vins nationaux...

A Vienne, l'on volait pour le plaisir. C'était un divertissement léger à comparer aux brutales exhibitions d'Amérique. Il y avait des prix de hauteur, de vitesse en course, de vitesse ascensionnelle, de « premier départ », d'atterrissage en champ clos, de lancement de bombes...

Tout cela n'était que des amusettes, Roland Garros, avec son matériel, ne pouvait rien espérer au concours de vitesse et se désintéressait des luttes fastidieuses de durée. Ne lui restait-il pas la maîtrise, aux records de hauteur ? Dès la première journée, il s'élève à 3.400 mètres. C'est bien assez, qui le suivrait jusque-là ?

Or, le soir, on annonce que le lieutenant Blashke, inconnu, serait monté à 4.250 mètres — et avec un passager.

Personne n'y veut croire. Il faut vérifier. Les barographes sont accrochés aux fuselages de Roland Garros, qui grimpe à 1.000 mètres. Les instruments fonctionnaient à merveille...

Chaque jour, Blashke recommençait, avec un, deux, trois passagers, abattant, un à un, tous les records mondiaux...

C'était la revanche à prendre, et, à travers les bagatelles de la quinzaine, le Français cherchait... La victoire spéciale de Blashke n'entamait pas la réputation de Roland Garros, ni celle d'Audemars, qui triomphaient dans une séance réservée, avec la virtuosité de leurs spirales et de leurs vols combinés. Aussi Garros, avec Audemars comme passager, se distinguait aux jeux de bombardement, lançant à 200 mètres dans une cible de 15 mètres tracée sur le sol d'innocents petits sacs de farine munis d'empennages.

Cependant, Charles Nieuport leur contestait la victoire. En effet, son passager fit choir son projectile à un kilomètre du but en dehors de l'aérodrome où il cassa net le bras d'un monsieur qui montait en voiture !

— Quelle injustice, grommelait Charles Nieuport. Classer dernier le seul appareil qui ait montré de réelles qualités destructives ! !

Oh ! nul ne songeait vraiment à des guerres futures. Cependant la pensée de Roland Garros se reportait aux victoires napoléoniennes, à ses leçons d'histoire, d'hier à peine.

L'aviation de guerre !... Il y avait une case de son cerveau où s'ouvrait le problème, où les petits sacs de farine de Vienne voisinaient avec les oranges de Mexico. L'aviation de guerre ! Le don du Blériot d'Angers ne signifiait-il pas assez combien le développement de l'aéronautique militaire se classait dans ses préoccupations vives ?

La construction des aéroplanes, — il y intervenait sans cesse. C'est sur ses indications que Blériot

mit en chantier l'appareil spécial sur lequel il projetait de reprendre son record d'altitude — tout en penchant désormais pour le Nieuport. Il n'avait pas de goût à changer de marque. La plupart des bons pilotes s'adaptaient du premier coup à une nouvelle machine. Roland Garros était gêné pour le moindre remaniement de position ou de réglage. Il n'était pas un conducteur de véhicule, mais l'homme ailé, dont les muscles se prolongeaient dans des membranes artificielles de toile et de bois, dont les rythmes du cœur, à certains moments, se conjuguaient avec ceux du moteur. Pourtant, sa foi au Blériot fléchissait, l'instrument ne suffisait plus à sa force, à son habileté, à sa maîtrise croissante. Aussi, accepte-t-il d'essayer un Morane-Saulnier.

— Qu'en pensez-vous ? interroge-t-on à l'atterrissage.

— Commencez par alléger de 100 kilos.

— Mais nous faisons du 120, nous montons à 300 mètres en...

— La question est de *voler* bien, vous volez mal... Quand ce sera corrigé, je reviendrai... Si dangereux que soient les appareils fragiles, ils le sont moins que les appareils tangents...

A cette époque, et, dans l'armée surtout, on était pour le renforcement...

Peu à peu, la thèse de Roland Garros devait dominer : Saulnier adoptait ses vues, leur donnait la précision technique. On fit campagne en faveur de « l'excédent de puissance » et de « la qualité de vol » par opposition à la vitesse pure, à la stabilité automatique et autres formules surannées.

Tandis que Morane-Saulnier, inspiré par Roland Garros, remaniait sa construction, lui, suivait au jour le jour la fabrication de son nouveau Blériot, augmentant la voilure, remplaçant le 50 HP par un 80 et réduisant le train d'atterrissage à cinq petits tubes d'acier et deux roues de bicyclette, sans amortisseur. Dès le premier essai, l'appareil montra des qualités de vol inconnues jusqu'alors. Il quittait le sol presque sur place, atterrissait à la plus faible vitesse, atteignait 1.000 mètres en trois minutes. Ce fut une révélation, tout un monde de sensations inédites, de possibilités plus vastes qui s'ouvrait, comme si des ailes venaient de s'ajouter aux ailes.

Aussi, quelle fièvre de tenter la performance. Il fallait un jour propice, toute la semaine un vent violent du sud-ouest souffla sur la côte. Les baigneurs avaient fui par ce lugubre septembre qui faisait déserte et morne, comme à l'hiver, la petite plage d'Houlgate. Au premier soir où brillèrent des étoiles, on espéra que le lendemain, le temps permettant, comme pour les marins, l'expérience serait possible.

Jusqu'à midi, l'on temporisa; sous un ciel noir enfin craquelé de bleu, Roland Garros résolut de risquer le coup. Il partait, fin prêt, avec deux heures d'essence, une installation sommaire d'oxygène, en tenue d'explorateur polaire. Il est à 2.000 mètres en dix minutes, 3.000 — 4.000 mètres, — mais dérivé par un vent de 32 mètres à la seconde. Il est entraîné de la côte vers la campagne normande, dont il aperçoit quelque verdure de temps à autre, à une fissure des nuages, grâce aux trous

ingénieux qu'il a fait percer dans ses toiles. Il commence à respirer de l'oxygène. L'ascension devient pénible avec le froid, le moteur faiblit. 4.500, 4.600, Roland Garros a repris son record. Ne le battra-t-il pas, tout de suite, de cinq cents mètres ? Mais la provision d'oxygène, mal calculée, ne suffira pas. Voici 4.800 mètres, la hauteur du mont Blanc. L'oxygène est épuisé. Le moteur fait des ratés. Le tracé des diagrammes s'incurve. Roland Garros est hypnotisé par la ligne du 5.000 mètres à 2 millimètres de la plume enregistreuse. Il cherche un courant d'air plus favorable, fait appel à tous ses moyens, mètre par mètre, gagne la distance et les 5.000 mètres sont pointés. Ne respirant plus qu'avec peine, il veut dépasser — toujours plus haut... quand un choc sinistre retentit. D'un geste presque instantané, plus rapide que toute pensée, il a coupé l'allumage...

Il descend, l'appareil violemment ébranlé à chaque tour d'hélice qui s'arrête enfin bloquée. Maintenant, c'est le glissement du vol plané, avec les haubans qui bruissent d'un sifflet plus ou moins aigu, selon la vitesse. Il a retiré sa ceinture, pour se jeter de son siège si le brouillard le faisait accrocher à un arbre ou tomber sur un toit. A 1.500 mètres, les nuages traversés, il n'y a plus qu'à choisir où se poser, sur les pâturages. Ce serait un jeu, sans ces bourdonnements terribles aux oreilles.

Mais qu'est-ce que ce malaise auprès de la commotion, là-haut, où il a cru que ses ailes se brisaient dans le vide? C'est une bielle du moteur qui avait sauté...

Nulle victoire où ne se dresse le spectre du Risque. Pourtant, le record d'Houlgate est parmi les cinq ou six vols qui ont causé à Roland Garros la satisfaction la plus mémorable — et il ne se souvenait de l'accident où il eût pu périr que comme d'une panne regrettable, qui lui avait fait rater quelques centaines de mètres.

Cette royauté de l'air, si magnifiquement rétablie, contre le lieutenant autrichien, ne devait pas durer quinze jours ; dans ce même septembre, Legagneux s'élevait à 5.450 mètres.

Cependant, Roland Garros traversait une ère de dépression, où, brusquement, s'enrayait son bel allant de l'Anjou et d'Houlgate.

La mort, subitement, de Charles Voisin, le jetait dans un abîme de prostration. Les mots de l'abominable dépêche, à tout instant, vibraient à ses yeux.

— *Terrible accident d'automobile.— Charles tué.* — *Raymonde.*

Il avait trouvé la malheureuse en larmes. Ils étaient allés à l'endroit, près de Lyon, où une roue de la voiture avait laissé des traces d'antidérapant sur l'écorce d'un arbre à deux mètres du sol... Elle et le petit chauffeur avaient échappé, comment ? à la catastrophe ! A l'hôpital, dans la chambre des morts, il n'avait pu supporter la vue de la tête méconnaissable, atrocement mutilée.

Ce fut un désarroi douloureux. A tout instant, Charles Voisin manquait. Son amitié, dévouée, sans cesse agissante, était un point d'appui moral comme une poutre maîtresse, dont la chute laisse

la maison désemparée. Il avait créé une atmosphère où l'existence se mouvait limpide et légère, dans l'ignorance des soucis matériels qu'il assumait seul, une ambiance chaleureuse où la bonne humeur et la fantaisie exubérantes présidaient à l'ordonnance et au règlement le plus sérieux des affaires, où tout s'arrangeait toujours...

— Tu vois bien, pouvait dire Roland à son père... Il y a autant de danger à terre qu'en l'air...

N'empêche que, récapitulant tant de fins précoces, rien qu'en quelques mois, depuis Édouard Nieuport, de Kimmerling, de Bedel, du circuit d'Anjou, de vingt autres, de cent autres, depuis le cher Moisant, Roland Garros subissait la dépression fatale, à la suite de quoi tant de pilotes, brusquement, désertaient l'aviation...

Roland Garros était d'une trempe qui ploie, — et ne rompt pas...

XXIV

« On sait maintenant que les aviateurs peuvent atteindre la zone irrespirable, y séjourner sans dommage, grâce à des inhalations d'oxygène... Il n'y a guère d'intérêt pratique à expérimenter ce qui arriverait plus haut. Souhaitons donc que l'émulation sportive n'entraîne pas d'inutiles témérités, et restons-en là... »

Ainsi concluait l'*Aérophile*, sur le record de Legagneux, qui battait celui de Garros.

— Restons-en là.
C'était peu connaître Roland Garros.

Legagneux avait triomphé, — mais sur le Morane-Saulnier revisé d'après les données péremptoires de Roland Garros. La revanche serait facile : les constructeurs renouvelaient leurs propositions. Il devint leur collaborateur : le Morane-Saulnier allait connaître toutes les victoires...

Le temps de s'adapter à la nouvelle machine, et de remanier ses ailes, — et Roland Garros part pour Marseille, pour le soleil et pour la mer, impatient de récupérer la place perdue. Tout lui est contraire, le mistral souffle, le froid le paralyse, la malchance le démonte, une crise de spleen anémie sa confiance... D'un sursaut, il se ranime, décide de réagir. Il lui faut du soleil, il entraîne son impresario marseillais, s'embarque pour Tunis. *Il ne veut pas décliner*. Il a son plan. S'il échoue au concours de hauteur, un voyage *Tunis-Rome* composera une revanche. Carthage, Rome, de la Ruine irrémissible à la Ville éternelle... Les mots sont devant ses yeux avec la patine des siècles, résonnent à ses oreilles avec le timbre profond de l'antique : Rome où il ne fut que le second, où, par d'autres voies, il sera le premier.

Cependant, les forces hostiles continuaient à se manifester, et Voisin n'était plus là, ne serait plus là jamais, ni Audemars, ni Barrier, pour les exorciser ! Malade, sur le premier raffiot en partance, — il en débarquait par le noir, la pluie, une bise glaciale ; jamais, comme à cette aube sinistre, il n'eut l'impression d'être seul au monde.

Démarches, besogne d'organisation, il lui fallait s'occuper de tout avec son manager Manselon. Mais, en une semaine, il ralliait toute une ville. Après la démonstration habituelle à la presse, il annonçait son intention de tenter le record d'altitude.

La première fois, il ne dépassait pas 4.500 mètres.

Au second essai, il parvenait à 5.000 mètres — n'en descendait que contraint par le froid et le manque d'oxygène.

Au dernier, où il s'adjugeait le record par 5.610 mètres, il aurait monté encore, il n'avait cédé qu'au froid, — car le diagramme de cette ascension est le plus pur diagramme de record qui existe...

C'était le triomphe, dans l'amère solitude, — qui risquait de ne lui apporter que la vaine acclamation de la foule et le constat dithyrambique des journaux. Le hasard fut clément : la rencontre d'un condisciple, partenaire au football naguère, promu « ami d'enfance », qui se fit son cicerone. Tunis était fière du colon qui la reliait ainsi au prestigieux aviateur et Roland Garros s'éprenait du ciel punique qui lui avait fait, d'abord, si grise mine. L'automobile, le tennis prenaient des journées. Les soirs, il ne manquait pas aux représentations d'opéra d'une bonne troupe de Nice. Cependant, il ne visitait pas Carthage, à quelques kilomètres, il ne donnait même pas un regard à la ville arabe, de plus en plus indifférent aux curiosités terrestres. Alors, d'où venait l'attachement qu'il gardait à des horizons favoris? Ici, l'avait captivé

la lumière moins violente que celle des tropiques, plus limpide que celle de la Riviera, et il devait garder le souvenir des soirs à la fois doux et lumineux où le crépuscule, en décembre, effeuille des violettes et broie des perles, où, dans le goût de l'air, il respirait l'âme des choses... Enfin, tout lui avait été si prévenant, les hommes et la nature, que Tunis s'ajoutait dans sa mémoire à la collection des lieux propices où sa pensée se reportait à des heures nostalgiques.

L'incantation de la mer, aussi...

Vis-à-vis des constructeurs de son appareil, Roland Garros s'était engagé à deux performances, la première se réalisait le 11 Décembre par son vol d'altitude. En signant, il avait songé à une traversée surmarine; le projet devenait obsession : *Carthage-Rome.* Une semaine, le délai pour remanier sa machine, remplacer un moteur, diminuer la voilure, obtenir un convoi de torpilleurs, pour jalonner la traversée, et Roland Garros quittait Kassar Saïd le matin du 18 décembre, à 8 heures.

Deux cent vingt-huit kilomètres entre le ciel et l'eau, sans autres indices que les bâtiments espacés de seize en seize kilomètres de Tunis à Mazzara, sur la côte occidentale de la Sicile. Des dessous de papier, des combinaisons de soie, des vêtements de laine garantissaient l'aviateur contre le froid. Ni ceinture de sauvetage, ni flotteur pneumatique, ni bouée lumineuse, — les ordinaires précautions — qui auraient alourdi l'appareil. Seulement, fixé le long du fuselage, un roseau garni d'un fanion rouge, qui lui aurait servi à

signaler aux convoyeurs la chute en mer ! La pensée d'y rester un jour, de retourner au néant, dans l'immensité bleue, ne lui causait pas l'horreur de l'accident où le corps s'abîme au sol, d'où l'on ne réchappe qu'estropié, infirme...

— Adieu, Carthage, la grise, adieu, Tunis, la blanche.

Le voyage serait délicieux sans l'inquiétude pour son mauvais train d'atterrissage ; il volera, descendant à frôler les torpilleurs, répondant aux saluts des équipages en agitant son mouchoir, photographiant les bateaux, remontant à la nue. Du dernier bateau à la terre il restait cent kilomètres. Mais désormais, il avait assuré sa direction, et des vedettes italiennes venaient au-devant de la flottille française. De Mezzara à Messine, les antennes de la T. S. F. recueillaient les nouvelles incessantes : des feux étaient allumés sur les rivages. A dix heures et demie Roland Garros atterrissait à Marsala, au moment où il découvrait une fuite d'essence à son réservoir. On n'avait vu de lui que son arrivée à vitesse folle, sa descente prestigieuse... Les fermiers, voisins du champ labouré où il était posé, lui offraient à déjeuner, et les maîtres voulurent le servir eux-mêmes, lui versant le vin fameux, de leur cuvée personnelle. Ainsi réconforté, il part pour trouver les mécaniciens à Trapani. Il monte en avion comme on serait monté en voiture, à la porte de la ferme, sur une route bordée de maisons, — un tour de force stupéfiant, — pour aller banalement capoter à dix minutes de là sur la plage de Trapani, couleur

de sable qui n'était que du caillou où s'écrasèrent les roues défectueuses.

Jules surgissait :

— Il faudra quarante-huit heures...

Roland Garros se verrouille à l'hôtel — en face du monument de Garibaldi. La colère, le dépit l'envahissaient. Il se remémore l'aventure de Pise. L'Italie lui serait donc hostile, toujours, qu'il y entrât par le Sud ou par le Nord. Des attentions charmantes le blessaient. Il ne pourrait vivre ainsi une seconde journée. Il résolut d'aller coucher à Palerme, disparaissant sans prévenir personne. Le train faisait bien du 20 à l'heure. Le soir était pluvieux, lugubre. Le voyageur, sous un nom d'emprunt, s'inscrit au Palace en terrasse sur la baie, dîne, veut sortir. La pluie continuait, il patauge à pied dans la boue, rentre vite, en fiacre...

Cependant, le télégraphe, par le monde entier, propageait la nouvelle inouïe de la traversée de la Méditerranée, par l'homme volant...

Comme de Marsala, Roland Garros s'en va de Trapani, de la manière la plus simple et la plus stupéfiante : son appareil est sous sa fenêtre, à la porte de l hôtel. Il quitte sa chambre en tenue de voyage, saute en selle, démarre entre les réverbères et les arbres parmi les ovations de la foule.

Au-dessus de la mer Tyrrhénienne, longeant la côte qui glisse sous son aile droite, il songe au temps prochain où l'hydro-aviation fournira les moyens de tourisme idéal, Tunis, Rome devenant le parcours le plus attrayant avec les contrastes de l'Afrique du Nord et de l'Europe latine s'opposant

en quelques heures. Quelle promenade dans l'univers égalerait la course aérienne, soumettant aux regards des panoramas tels que ceux de Tunis, de Palerme, de Messine, par les rives festonnées de la Calabre jusqu'à Naples, — enfin l'apparition toujours un peu solennelle de Rome à l'horizon?...

Roland Garros, évidemment, se meut comme l'oiseau dans l'air. Rien ne lui échappe des jeux de l'atmosphère. Il voit se former, circuler les nuages, et ce n'est plus que d'en haut qu'il saisit l'aspect des villes, la campagne, les eaux, comme l'alouette ou le goéland. Vraiment, il vole et ses ailes ont des yeux. Il s'attriste de ce matin barbouillé où s'embrume la baie de Palerme. Quelle étape ravissante, ensuite, jusqu'à Taormine. Le soleil perçait entre des nuages noirs et créait dans le paysage des zones lumineuses environnées d'ombre. Le détroit de Messine disparaissait à contre-jour vers le Sud, dans un chaos de nuages sombres. Il virait au Nord, la côte calabraise s'étendit devant lui à perte de vue. Au premier plan, une petite anse creusée dans la falaise abritait un village de pêcheurs dont les barques multicolores dormaient au sec. La mer, ailleurs d'un bleu profond, formait là, par transparence, une mosaïque de tons clairs et dégradés jusqu'à la mince frange d argent qui dessinait le croissant de la place. Un faisceau de lumière tombait justement sur ce tableau, pour lui donner plus de relief et de fraîcheur...

La nuit menaçait. Le grand oiseau s'inquiéta d'un abri. Les paysans fuyaient épouvantés. Il se posa

contre un petit poste de douaniers de San Eufemia de Marina dont il partagea le repas rustique et le gîte paisible.

Au départ, à 9 heures, le décollage se fit mal, sur un sable qui poissait comme de la glu; les haubans s'étaient allongés, la voilure déformée. Le vol était pénible, il fallut grimper à 3.000 mètres pour déjouer un vent du Sud-Est, étrange, comme déchiqueté par les crêtes de la montagne: un tremblement de terre sévissait par la région déjà si terriblement éprouvée... En vue de Naples, il redescendit planer sur le Vésuve. Des gaz sulfurés flottaient. Son regard fouilla l'entonnoir d'où avaient jailli tant de désastres. Au centre, une fumée blanche s'épanchait lentement. Il pensait :

« Je suis le premier homme qui le voit ainsi... sans en tirer aucun secret... »

Mais il faut atterrir, avec cet appareil endommagé... Il est onze heures... Tout Naples entoure la pelouse assignée, d'où se détachaient les deux figures qui pouvaient être le plus agréable à Roland Garros : ses mécanos, Jules et son aide, qui accouraient, à qui il abandonne l'avion malade... Il a hâte de fuir les interviews, de se baigner, de déjeuner, de se reposer, de repartir...

De 1 h. 20 à 2 h. 53 il achevait le parcours, sans trop d'appréhension, malgré l'avertissement de Jules :

— Votre roue gauche ne tient presque plus...

Tout favorisait la fin du voyage, à une allure de record : il fut sur Rome, enfin, le premier, et seul, ainsi, passant dans le ciel strié de bleu, entre la Coupole de Saint-Pierre et le monument de Victor-

Emmanuel, suivant le Tibre, se rapprochant de terre, par des spirales savantes, pour rouler sur le Champ de Mars, — et, à la seconde triomphale, buter contre quelques aspérités où céda l'essieu, broncha la roue fragile, piqua, la tête en bas, l'appareil fatigué du ciel et de la mer.

Ce n'était pas l'atterrissage en beauté, qui devait ponctuer une telle épreuve. Mais le peuple se moquait bien de l'incident. Par toute la ville, de toutes les classes de la société, ce ne sont que des acclamations, un enivrement, comme n'en fut escorté aucun triomphe de l'Histoire. Des réceptions, des banquets, la médaille d'or de l'Aéro-Club d'Italie, Roland Garros est fêté, avec éloquence, avec délire. Mais comme il est seul, — et c'est dans trois jours Noël ! Il saute dans le train, il sera à Paris le 24 décembre pour réveillonner avec les amis de son cœur et de sa pensée...

XXV

A ce début de 1913, où il se reposait à Nice avec Barrier, Roland Garros esquissait mollement des projets pour la saison prochaine. Son oisiveté n'était que d'apparence, toute chargée d'étude et de réflexion. N'avait-il pas imposé ses « directives » aux constructeurs, et son exemple n'allait-il pas décider d'une orientation décisive dans la fabrication de l'aéroplane ? Grâce à un appareil neuf,

modifié selon ses indications, il voulait tenter d'améliorer son récent record de la hauteur, de Tunis. Il n'en fut pas satisfait. Il renonça. (Et puis, il faisait si froid là-haut.) Enfin, tentation pressante : le meeting d'hydro-aéroplanes de Monaco. Le temps d'adapter des flotteurs à son avion, de l'essayer, la veille de la « coupe Schneider », — et il se classait second par une souplesse et une maniabilité supérieures, contre des appareils beaucoup plus puissants.

Ce fut une ère de propagande intensive pour l'*excès de puissance* contre l'appareil *tangent*, préconisé par l'aviation militaire. Renforcer, tel était le dogme, contre quoi protestait Roland Garros. Ainsi suggérait-il à Léon Morane :

« *Quand un appareil casse à l'atterrissage, il faut l'alléger jusqu'à ce qu'il atterrisse bien et non l'alourdir jusqu'à ce qu'il ne casse plus. Voyez les fines pattes des oiseaux qui savent voler et les gros membres des oiseaux de basse-cour. Quels sont ceux qui cassent ? L'excès de puissance est la première des qualités de vol et les qualités de vol sont les seules qui comptent. A quoi servira d'avoir un blindage, des mitrailleuses, des explosifs, des grenadiers et des observateurs si l'on ne peut pas sortir à cause du temps...* »

Ainsi, entraînait-il les constructeurs contre l'erreur de l'aviation lourde.

Par ailleurs, Roland Garros proclamait l'évangile des temps prochains :

— *Tout jeune Français doit savoir voler...*

Pour lui, l'aviation ne pouvait rester sportive,

la voie des airs devait s'ouvrir à tous, pratique, profitable, surhumaine...

Tout jeune Français doit savoir voler... Pourquoi pas ? Comme tout homme devrait savoir nager, monter à bicyclette, conduire une voiture...

Hélas ! ce n'était pas avec les Écoles du moment, que l'on pouvait espérer de tels résultats :

Il n'existe actuellement, dans aucune École, d'enseignement du vol. Voyez les journaux : les sorties des élèves sont plus ou moins dirigées *par le chef pilote qui touche en général quatre à cinq cents francs par mois. Le même chef pilote, du reste, dirige parfois dans son après-midi cinquante sorties d'apprentis — (j'ai lu un jour* 80*), c'est dire le soin apporté à cette direction illusoire...*

Il manquait le temps à Roland Garros pour rédiger son projet d'un Institut d'aviation modèle. Il en abandonne le soin à un scribe de faits divers sportifs, qui en fabrique une brochure illisible. Nul doute que si Roland Garros, de son style volontaire et lumineux, s'était adressé directement à l'opinion publique, il eût créé un courant irrésistible. Mais sa modestie ignorait sa puissance populaire. La jeunesse ne rêvait qu'aviation. Comme lui, au long de ses études, dessinait des bicyclettes sur ses livres de classe, toute une génération inscrivait des ailes aux couvertures des manuels scolaires.

Il imaginait un Club de l'élite de la jeunesse française doublé d'une École modèle — avec un caractère national, semi-officiel. Cette organisation devait mettre l'aviation à la portée de tous;

grâce à l'appui du Club, l'enseignement à deux degrés s'établirait. N'était-il pas abominable que l'élève fût absolument livré à lui-même, au hasard, avec le danger des expériences (et de l'inexpérience) personnelles et n'arrivant à voler que par routine? Or, il est un style du vol qui doit s'acquérir comme le style littéraire ou le style musical, mais il doit être enseigné à ceux qui ne trouvent pas dans des dons spéciaux ou par l'entraînement intensif une dispense d'études.

Donc, une École ordinaire, avec ses professeurs permanents et, comme couronnement, des cours libres où chaque grand pilote aurait sa classe comme un professeur au Conservatoire. Ainsi, naîtrait l'émulation. Ainsi, s'offrirait aux débutants, par la comparaison des méthodes, la synthèse des résultats acquis par les plus illustres professionnels, au prix de tant de pratiques périlleuses. Mais il eût préféré que l'État prît l'initiative de cette Académie nationale de l'aviation :

— L'aviation n'est pas seulement un sport. Elle est la fortune du pays qui la pratique le mieux, son orgueil, et *son arme* la plus *efficace pour le jour où une guerre éclaterait*...

Les Balkans étaient à feu et à sang (l'Allemagne, à tous moments, faisait sonner ses insolents défis, la France) sous les provocations constantes, devait voter le service de trois ans, préparer des hommes...

Le raid d'Edmond Audemars, de Paris à Berlin, mieux qu'un exploit merveilleux, n'était-il pas apparu avec une ardente signification symbolique? avait écrit Henri Rochefort.

Comme, parmi les oiseaux, à l'instant d un

orage, se manifeste un tumulte d'inquiétude dans le peuple des avions ; la préoccupation de notre force militaire aérienne en regard de celle des autres pays se dressait au Parlement et devant les États.

— Chaque vol doit apprendre du nouveau, avait formulé Roland Garros.

Quoi de plus instructif que de sentir voler un autre ! Il en avait la curiosité, avec une infrangible répugnance : depuis son voyage avec le fantastique vieux Moisant, jamais il n'avait recommencé. Ce fut une date que de s'installer comme passager derrière l'Arverne Gilbert, qui venait de se révéler par des records de vitesse, et son aller-retour Paris-Lyon ! Sa manière de conduire avait séduit Roland Garros qui ne fut pas déçu. Il devait encore se confier à lui, par la suite, deux ou trois fois. Il se fit aussi enlever par Brindejonc, le Breton, fils d'officier, frais émoulu des « Arts et Métiers », qui s'éprend de l'aviation, renonce à tout, s'entraîne sur Demoïselle pour avoir vu Roland Garros évoluer à Dinard.

Cependant, ce n'étaient plus les temps déjà légendaires où chaque vol laissait un souvenir : monter plus haut, aller plus vite, voyager de ville en ville, cela n'apportait plus rien de hardiment nouveau. Le génie du pilote était limité par les possibilités des appareils. Il n'y avait plus qu'à se perfectionner dans le vol. Toujours, Roland Garros cherchait, avec Audemars, et ils allaient trouver...

Or, ce fut une protestation générale contre les virtuosités inutiles, les « acrobaties » dangereuses.

En vérité, l'on confondait vol et locomotion, l'homme-oiseau et le conducteur de machine, l'avion comme une barque ou une automobile. Un Garros, un Audemars qui avaient été cyclistes et chauffeurs demandaient autre chose à l'aéroplane que d'être une voiture de l'espace sur un rail invisible. Ils sentaient bien qu'ils ne *volaient pas*, qu'ils n'avaient pas ravi à l'oiseau le secret des ailes. De là, leurs essais continuels pour multiplier et assouplir leur jeu à travers l'espace. Des acrobaties ! Comme si l'oiseau, avec tant de manières d'échapper à toutes les traîtrises de la tempête, n'était qu'un clown au Cirque de l'Air, avec des habiletés et des ruses de circonstance, alors qu'il n'use que des possibilités de sa structure naturelle.

Ainsi, à chaque fois qu'un aviateur innovait quelque « acrobatie nouvelle » il ne faisait que se rapprocher du vol...

Or, même l'Aéro-Club intervenait, quand fut annoncé le match exhibition de Juvisy où Roland Garros et Audemars se promettaient de donner libre cours à toute fantaisie; ils durent céder, assagir leur programme : c'était trois mois avant Pégoud...

Cependant, la prédominance morale de Roland Garros s'établissait sur tout le monde de l'aéronautique autant que sa renommée professionnelle s'étendait sur la foule. C'est de lui que l'on attendait le plus, parmi tant d'explorateurs de l'espace. Ce fut la plus haute consécration qui lui échut,

à l'improviste. Un matin qu'il paressait, au lit, dépliant le journal, un titre éclata à ses yeux, une ligne fulgurait :

— L'Académie des Sports décerne son prix annuel de 10.000 francs à Garros.

Ce n'était pas l'argent, bagatelle pour lui, qui l'intéressait, mais la distinction spontanée, impartiale...

Le café au lait qu'il avait laissé refroidir n'en fut pas moins un de ceux dont il gardait le souvenir le plus savoureux.

Ce printemps, aucun tournoi passionnant ne s'affichait. On partait pour Vienne, où de nombreux prix se partageaient entre force concurrents sur des épreuves sévères, — Roland Garros surtout s'intéressait aux recherches des pilotes et au progrès des machines. Comme ce Chevillard qui, par l'utilisation des différences de vitesse, acquérait une si rare souplesse, et grâce à son Farman biplan très maniable produisait d'extraordinaires illusions d'optique ! Et Peyrreyon qui emportait 300 kilos de charge à 2.000 mètres en dix minutes sur un Blériot.

Vienne, accueillante et pâmée, où le groupe des Français, Audemars, Bielovucci, Chevillard, Bathiat, Molla, goûtaient des heures charmantes. On fréquentait aux bons endroits devenus familiers. On déjeunait à quelque terrasse du Kalemberg, d'où le regard plongeait sur la ville, avec le Danube et la plaine jusqu'aux lointains lisérés de montagnes bleues.

Mais l'heure unique, c'était la sixième du soir, quand la bombe signalait la clôture du programme quotidien. La foule reprenait le chemin de la ville. Alors, par le crépuscule, liquidé le spectacle officiel, on volait pour se délasser sur la plaine de Wagram, toute dorée de blé mûrissant, et que l'imagination peuplait de fantômes d'épopée. Le Danube, presque en bordure de l'aérodrome, coulait vers l'Orient; Vienne s'estompait déjà dans l'ombre du Kalemberg qui lui cachait le soleil couchant; le paysage se voilait de brume rose, où, dans un crépuscule d'embarquement pour Cythère, la jeunesse ailée s'acquittait des promesses faites pour un sourire. Aux beaux aviateurs, les belles amoureuses n'étaient pas cruelles. Les curieuses se laissaient ravir, emporter dans le mystère des nues. Que ne devait pas valoir un baiser dans le silence et la poésie des déserts éternels, où ne fleurissent plus que les étoiles ?...

C'était l'heure des passagères...

XXVI

L'automne, déjà, montrait son visage fané, où il n'y avait plus de récoltes étincelantes à attendre de l'aviation de 1913; de solides réalisations avaient été moissonnées. Le Morane-Saulnier, avec Gilbert, multipliait les raids de ville en ville jusqu'en Espagne; avec Brindejonc des Moulinais,

il s'illustrait par le « Circuit des Capitales », de Paris à Varsovie, Saint-Pétersbourg, Stockholm, Copenhague, La Haye, Paris ; avec Audemars, après *Paris-Berlin* 1912, faisait *Berlin-Paris* que n'avaient pas réussi les aviateurs allemands. Prévost, sur Deperdussin, poussait la vitesse jusqu'à 190 kilomètres à l'heure. Bider, Suisse, l'homme de la montagne, franchissait les Alpes de Berne à Milan et vice versa, sur Blériot. Magnifiques exploits, mais qui ne faisaient que répéter, consolider les expériences acquises. La curiosité, la foi étaient blasées. Il manquait un de ces « coups de théâtre » par quoi l'opinion est soulevée, secouée, bouleversée jusqu'au tréfond des masses. La nouvelle éclata :

Garros a traversé la Méditerranée.

C'était vrai, les précisions s'imprimaient ; tous les faits du jour cédaient la place à l'incroyable performance : 790 kilomètres au-dessus des flots, par 100 kilomètres à l'heure.

Après s'être ouvert de ce projet à ses intimes, avec l'autorité documentée qui ne permettait guère l'objection, il s'était tu des semaines, n'y paraissant plus songer, période d'incubation féconde où ses résolutions prenaient corps, se fortifiaient, exigeaient de vivre. Tout de même, le secret n'avait pu se maintenir absolu. Il avait fallu préparer des appareils, envoyer des mécaniciens qui eurent à s'adresser au centre d'aviation navale de Fréjus, consulter la station météoro-

logique. Une indiscrétion révéla l'imminence de la tentative :

« Casse-cou, Garros »

lança un journal, et son correspondant expliquait :

Pourquoi Garros n'a-t-il pas tenté sa traversée en juillet et août ? Voilà bien trente-cinq ans que je fais, du 1er octobre à la Toussaint, la chasse au pigeon, ce n'est qu'à cette saison qu'il passe, les jours de mistral seulement, et en le remontant tout en suivant la côte. Ainsi, je vous assure que je puis parler en toute connaissance de cause sur cette question des courants aériens dans notre région et il n'est d'ailleurs aucun « agachonnier » — chasseur de pigeon — qui ne vous confirmera mes dires... Il faut être vraiment fou ou ignorant de nos courants pour choisir le mois d'octobre... Garros ne pourra sûrement pas partir de quelques jours, le vent est au Sud, et la mer est démontée...

C'est le moment où Roland Garros retenait sa couchette, dans le sleeping. Il arrivait le 22, vers midi, et il faisait si beau, qu'il aurait voulu s'élancer tout de suite; il ne fut retenu que par la crainte de ne pouvoir atterrir avant la nuit...

Ce sera pour demain, et il télégraphie :

St-Raphaël-Velauto-Paris.

Je pars pour Tunis, ce matin à 6 heures. Je vous enverrai des nouvelles. Amitiés. — Garros.

Il est parti, sur le Morane-Saulnier, revu par Jules. Il n'a pas voulu de convoyeurs. Il a refusé « les flotteurs » qui ne pouvaient qu'alourdir sa marche... et prolonger son agonie.

Rien qu'un pneu, une chambre à air, en guise de ceinture. Rien qu'une canne à pêche avec un fanion rouge pour se signaler en cas de noyade ! Il emporte 200 litres d'essence; le voyage devait durer six heures entre ciel et mer. Il passerait par le milieu de la Sardaigne. Sa montre au poignet, si elle marquait plus de 4 h. 1/2 au dessus de Cagliari, il devrait se ravitailler. Il avait la boussole d'Audemars pour Berlin-Paris.

Vers 7 heures, il passait au large de la Corse, vers 10 h. 45 il était aperçu à Cagliari, au sud de la Sardaigne, et à 13 h. 40 il atterrissait à Bizerte.

C'était dans un champ de manœuvre, où il n'y avait qu'un soldat en bourgeron, qui s'approcha sans hâte, observa curieusement, puis s'enhardissant :

— Vous venez de loin ?

— De France.

— De France ?

Il sourit d'un air perplexe et s'éloigna.

Bizerte, 23 Septembre. — Velauto-Paris.

J'arrive à Bizerte avec 5 litres d'essence après huit heures de vol, ajoutez un vent défavorable. Le voyage s'est accompli à une altitude de 2.500 mètres.

Entre ces deux télégrammes — quel événement...

Il était parti, il était arrivé, et l'on ne savait rien de plus que de l'oiseau qui a franchi la tempête, que de la flèche sifflante qui se plante et vibre au but...

Or, quel voyage, où le sang-froid d'un homme fut soumis aux plus émouvantes épreuves, où la

lucidité la plus sereine domina la situation la plus tragique...

Depuis la Sardaigne, son moteur, dans un craquement sinistre, s'était mis à trépider, et, une pièce brisée, projetée par la force centrifuge, avait troué le capot... Roland Garros pouvait atterrir à Cagliari, il passait au-dessus. Après, c'était pour des heures le grand large... A 125 kilomètres à l'heure, il n'y avait qu'une minute pour se décider... Le régime ne baissait pas, Roland Garros s'était habitué aux vibrations... Déjà il était loin, l'île évanouie, l'Afrique invisible, et monté dans les nuages pour économiser l'essence, ne voyant plus la mer que par endroits à travers la buée, avec, de face, un soleil qui aveugle...

Il avait demandé à n'être pas convoyé — pourtant, on venait au-devant de lui...

— Je verrai la terre bientôt, a-t-il noté.

En attendant, je ne vois rien ! Mais si, là... dans ce trou de nuages... Je ne comprends pas tout de suite tant c'est inespéré... Trois petits points noirs, coiffés de trois minuscules panaches de fumée, font trois imperceptibles sillages très symétriques. Adieu, angoisses... Je ne suis plus seul, ces trois petits points noirs sont des amis, non, c'est un ami seulement, dont je connais la pensée — « qui me suivrait », m'avait-il dit. Merci, ami ! C'est bien par hasard que je les ai vus, les torpilleurs-joujous. Quant à eux, ils ne connaissent personne là-haut et ils ne se doutent guère que j'y suis. Allons vite nous montrer : je pique et les joujous grossissent au point de devenir de vrais bateaux. Ils ont vu... Ils font demi-tour, les trois ensemble, et se mettent à ma poursuite; cela dure dix minutes, puis je ne les vois plus, mais j'aperçois la terre et pas loin; il faut qu'elle soit près pour que je la voie malgré

le soleil dans les yeux. Plus que dix litres; mais plus de doute, cette fois, j'arrive à la terre... excepté la panne... Ce serait grotesque d'arriver à la nage, mais non, un Gnôme, ça casse quelquefois des pièces, mais ça ne s'arrête jamais... Je le savais bien !

De Bizerte à Tunis, il n'y avait qu'un quart d'heure...

On examina le moteur.

A la tête d'un cylindre manquaient un ressort de rappel et son support. La force centrifuge avait suffi au fonctionnement de la soupape. Mais la masse en rotation s'était trouvée déséquilibrée et la trépidation aurait pu entraîner d'autres ruptures. Par ailleurs, un axe de culbuteur s'était fendu en long, une moitié de la pièce avait sauté, l'autre s'était coincée à sa place. Le salut n'avait tenu qu'à un bout de fer...

Les ouvriers de l'Arsenal se piquent d'honneur, improvisent les pièces de rechange, pendant que le général réunit les officiers, offre un déjeuner de fortune; la réparation a exigé plus de temps que l'on n'avait calculé. Roland Garros décolle. La nuit brusque, noire, tombe sur le bref crépuscule. Il atterrit au feu d'un champ arabe, il trouve à dîner et à se coucher à une station postière, où, au lit, lui arrive la première dépêche de Paris, de M. Louis Barthou, — qui n'était pas un profane, — passager de W. Wright, en 1907 :

Président du Conseil, ministre de l'Instruction Publique à R. Garros, aviateur. Tunis.

Je suis heureux de vous adresser mes félicitations pour l'exploit audacieux et magnifique que vous avez

accompli, il honore à la fois votre courage personnel et l'aviation française.

A minuit, les aviateurs militaires de Tunis venaient offrir leur concours. On réglait le moteur hâtivement remonté à Bizerte et, au jour, Roland Garros prenait le départ pour Kassar Saïd, où il atterrissait à 7 heures. Il saluait les autorités et à 9 heures s'embarquait pour Marseille avec sa machine emballée, sur le *Manouba* en partance.

Au brasier biblique où il s'était posé, au soir de cette aventure fabuleuse, Roland Garros avait allumé une flamme d'enthousiasme telle que son nom devait en rester lumineux comme une étoile.

Comme la frégate, pour qui toute distance s'efface, il avait aboli l'étendue...

L'avion vainqueur, d'un coup d'ailes, avait possédé l'immensité, il avait couvert la vierge Méditerranée.

XXVII

A Marseille, Roland Garros oubliait tout, victoires ou détresses; du moins, un triomphe était prétexte au manager Manselon pour organiser, au parc Borely, quelques exhibitions.

Cette fois, Roland Garros revenait de Côme où, le 6 octobre, il l'avait emporté sur l'Allemand Hirth, au *Circuit des Lacs Italiens*, en hydravion. Le

soleil avait manqué. Léon Morane, qui reparaissait après la longue guérison d'un terrible accident, avait reculé devant le brouillard, et Garros l'avait remplacé. Enfin, Marseille le réchauffait de ses rayons d'automne. C'est une ville pour les enfants des Iles, avec son animation bariolée, son exubérance méditerranéenne si débonnaire qui amuse et repose A Marseille, c'était l'ami Niel qui lui révélait l'existence indigène, où ne sont guère admis les partants et les arrivants. Ils ne connaissent que le trajet de la Joliette à la Gare; ils ignorent le bastidon dans les vignes, les écrevisses à la provençale de Roquefavour, les grillades au feu de *sarment* avec de sûr Châteauneuf-du-Pape, la barque paresseuse, d'où l'on pêche le poisson de la bouillabaisse, le brasier allumé dans les rochers de la calanque. Il y avait, aussi le salon réservé, chez Basso, sur le vieux port, les déjeuners panoramiques sur le pont transbordeur; aux environs, en auto, des promenades béates...

L'exhibition ? Qu'importait que le succès en fût amoindri par le passage du Président Poincaré qui revenait d'Espagne, et dont le cortège arrêta tout à contretemps, la circulation des tramways et voitures vers l'aérodrome ! Garros avec Legagneux n'était-il pas du ciel allé souhaiter la bienvenue au chef de l'État, au-dessus de l'escadre, — et le soir, le Président n'avait-il pas fait appeler Garros, pour le complimenter de sa traversée de la Méditerranée et lui annoncer la croix qui lui fut remise quelques jours plus tard ?

C'était Marseille, et toute cette Méditerranée pâmée sous le regard icarien de Celui qui, des hauteurs de l'espace, l'avait possédée de son génie et de sa jeunesse, réalisant le rêve de tous les siècles... Roland Garros jouissait des quelques brèves heures. Il étreignait le ciel et la mer, enlevant, lovée à ses côtés, une légère compagne qui lui complétait son existence ailée; plus rien, aux heures de vol, ne lui rappelait le monde inférieur: ce n'était pas une passagère, qu'il emportait dans sa carlingue vertigineuse, c'était l'amour et ce n'était presque pas une femme, une créature si mince, comme des ailes repliées, une voix si fragile, un vol d'oiselle; mais des yeux vastes à éclairer, à emplir toutes les solitudes terrestres...

Voler, pour voler l'esprit libre, sans engagement d'impresario, sans programme de vitesse ou de temps, sans atterrissage forcé, sans souci de terrain, et de ravitaillement, sans la présence des officiels, la cohue des champs d'aviation, la foule des épreuves sensationnelles.

Voler...

Avec son appareil à huit heures d'essence, Roland n'allait pas s'engager dans le train pour regagner Paris...

Marseille !... Les pavillons de tous pays aux mâts des vaisseaux invitent à tous les voyages, mais, c'est de la nue que la tentation s'allume. Paris,

Genève, Rome, Ajaccio, Alger, Barcelone, Bordeaux, ce sont des itinéraires où s'élancer sans préparation aucune, des chemins où il n'est pas besoin de carte, où l'aviateur se dirige de tête, de manière divinatoire, un peu, ou d'instinct, comme le pigeon voyageur, avec sa faculté d'orientation indéfinissable.

Marseille-Paris, — ayant déjeuné vers 10 heures, Roland Garros s'envole du bas de Notre-Dame de la Garde, prend par la mer, passe en revue le vieux et le nouveau port, gagne l'étang de Berre, rejoint le Rhône à Arles. Il ne savait pas que c'était Arles. Il ne l'identifiait qu'après coup, sur une carte. Ainsi, d'en haut, il scrutait les visages de la France soumise à cette investigation nouvelle, où ses traits demeuraient toujours admirables : le Rhône, jusqu'à Lyon ; puis, un bond, vers l'Ouest, la Loire, jusqu'à Orléans ; un dernier bond, Paris...

Des villes, des villages où descendaient ses regards, où s'arrêtait sa pensée — qu'il n'avait pas mieux aperçus à la course forcenée vers Rome. Quelle joie de pressentir les endroits d'après la durée du vol, d'y tomber juste, de les dominer comme ils étaient prévus, — ainsi Lyon, — avec du brouillard, trop même, qui en rendit la traversée odieuse, à raser les toits, jusqu'à une fissure par où s'évader vers le Beaujolais, par un horizon clair sur la Loire et Orléans jusqu'à Étampes... Dès lors, avec une soudaineté étrange, s'avança une nappe visqueuse, un brouillard de crépuscule automnal plus opaque que celui du Rhône, impénétrable... Monter, passer par-dessus

pour piquer sur Paris, dans le risque d'un atterrissage de nuit ? On n'était pas en course. L'oiseau, sagement, se tapit au premier coin de terre qui lui offrait un refuge contre l'ombre...

Quelques minutes après, un train de banlieue recueillait Roland Garros à une station voisine. Il était le premier homme ayant déjeuné à Marseille, dînant à Paris dans la même journée...

XXVIII

Voler...

Ce devait être autre chose que de se diriger par les airs...

Roland Garros, dissipées les premières ivresses de s'enlever par l'espace, d'escalader le ciel, de franchir les mers, n'entendait pas se limiter à ces manœuvres de la machine, il fallait s'approprier davantage les ailes de la nature. Sans cesse il se rappelait ce Johnstone, qui s'était tué à la veille de réaliser le looping. Car l'école américaine était en avance sur la nôtre, — et, malheureusement, les aviateurs en avance sur l'avion. Il n'ignorait pas non plus les deux premiers vols renversés accidentels dont il avait lu le rapport par le capitaine Aubry... Comment n'avait-il pas compris, comment l'idée ne s'était-elle pas déclenchée en lui ? Tout son système de réflexe était imprégné de cette discipline : la nécessité constante d'une

vitesse normale; il ne sentait pas autrement le vol...

Le « looping »? Pégoud en faisait les expériences au moment où Roland Garros préparait sa traversée de la Méditerranée, attendant l'heure favorable; tout entier à son projet, rien ne l'en pouvait distraire; il boudait les séances de Buc, où se portait la curiosité de l'élite professionnelle...

La traversée de la Méditerranée ? Tous les triomphes sportifs de ce coup étaient obscurcis de cette victoire fabuleuse, alors que Roland Garros, tout de suite, s'écartait de son succès :

— Je savais la chose possible, je voulais l'accomplir, — j'ai réussi... N'en parlons plus...

Il songeait au looping... Sur les lacs italiens, la hantise s'apaisa, mais dès Marseille, ce fut la tentation aiguë, avec le regret véhément de sa négligence, de son retirement, aux essais de Pégoud; il lui fallut toute sa saine raison pour endiguer son impatience de boucler la boucle, avec son appareil ordinaire. Aussitôt à Paris, il indiquait, à Saulnier, les modalités d'un appareil spécial, cependant que Pégoud parcourait l'Europe, imposant sa démonstration irrésistible; jusqu'ici l'on avait ignoré les possibilités du vol mécanique qui, désormais, pouvait se confondre avec celui des ailes naturelles...

Pégoud, « ce margis » aux chasseurs d'Afrique, passé aux hussards, à l'artillerie coloniale, cavalier à Saumur, qui, sorti de l'armée, se précipite à l'aviation ! Audacieux et simple, il s'impose

vite par des épreuves remarquables. On lui devait les expériences du trolley aérien, démontrant qu'un hydravion n'avait pas besoin de « flotteurs », qu'il devait faire corps avec le navire. Il poussait jusqu'à l'extrême témérité la curiosité des inventions et des méthodes pour la sécurité des pilotes. Ainsi avait-il expérimenté un parachute qui, à moins de 80 mètres, l'enlevait de son siège, automatiquement, l'emportait dans une douce descente, tandis que l'avion abandonné, moteur en marche, désordonné, allait piquer vers le sol.

Peu à peu, ce fut chez Pégoud l'intuition du vol intégral, pendant que Blériot, méthodiquement, cherchait à établir qu'un appareil normal devait pouvoir se tirer des situations les plus imprévues.

La rumeur se propageait que Pégoud allait tenter l'impossible, mais quoi ? L'on ne pouvait préciser, quand la nouvelle crépita :

— *Il avait volé la tête en bas, décrivant un* S *magistral* !

Il avait bouclé la boucle, traduisit le populaire : le *looping the loop*.

Le retournement de l'appareil dans un plan perpendiculaire à l'axe du fuselage et redressement ; le glissage sur l'aile et redressement ; le glissage sur la queue et le redressement ; l'abandon des commandes pendant un temps donné ; essai de parachute avec animaux, puis avec passagers, tel était le programme des nouveautés qu'en quelques jours Pégoud proposait aux techniciens et dont s'affolait la foule, car le looping devenait le double, le triple looping, l'avion désormais assoupli, soumis à toutes les

manœuvres, le vol artificiel rapproché, à se confondre avec lui, du vol naturel.

Le *looping*, un mot de cirque, dont s'enrageait Roland Garros comme d'entendre qualifier Pégoud : *le roi des Acrobates*.

Ainsi l'aviation, le vol sacré devenait un genre de « saltimbanqueries ». Cela donnait à mesurer — oh ! incomplètement, — l'ignorance de ceux qui, dans la presse ou les clubs, assumaient la charge d'enseigner le public, de guider l'opinion : lamentables reporters qui avaient commencé par « faire » les courses de bicyclettes et d'auto, les championnats de boxe, les matches de football, pour qui tout n'était que manifestations de la vie au grand air, tourisme, culture physique et records d'athlétisme !

Roland Garros s'était employé à réagir auprès de quelques-uns. Il dut constater que c'était peine inutile. Pour ces pauvres gens sans horizon que de *tirer à la ligne* pour les journaux, Pégoud n'avait fait qu'accomplir un saut périlleux de plus que les camarades. D'ailleurs, les plus hautes autorités de l'aéronautique n'avaient-elles pas protesté contre les acrobaties et les cabrioles ? Or, l'idée flottait dans l'air.

Elle avait rencontré une tête hardie et vierge de « raisonnailleries », s'y était épanouie, et Pégoud avait jailli dans le ciel...

C'est en ces termes que Roland Garros formulait son hommage envers celui qui l'avait devancé dans la découverte. Par cet aveu, qui aurait pu coûter à d'autres orgueils, et qui témoignait d'une telle noblesse de caractère, ne se montrait-il pas

digne d'égaler, de surpasser tout à l'heure celui qui avait ouvert à l'aviation une ère nouvelle ?...

D'ailleurs, Roland Garros ne se hâtait pas de maudire la vieille erreur qui avait limité ses progrès. Ne fallait-il pas lui attribuer le bonheur de sa conservation ? Ne se serait-il pas trouvé en avance sur le matériel ? N'était-ce pas fantastique, déjà, de s'en être tiré, de tant d'essais, avec la frêle Demoiselle ? Aucun appareil ancien, évidemment, n'eût résisté aux réactions qu'avait dû supporter le Blériot des dernières épreuves.

Donc, Roland Garros modifiait son Morane-Saulnier, — la pensée tendue vers les solutions d'un problème gros de conséquences...

Cependant, même des savants plaisantaient. Pégoud, modeste se récriait :

— Acrobate ? Ai-je les bras, les jambes disloqués ? Et ne croyez-vous pas que c'est surtout mon cerveau qui travaille, plutôt que mes muscles et mes articulations ?

On le jugeait susceptible. Alors, au lieu d'acrobate, on mettait : équilibriste.

XXIX

Pégoud parcourait l'Europe...

On l'imitait déjà.

Un jour, revenant de Buc, Audemars rapportait à Garros les débuts de deux nouveaux, «boucleurs», Perreyon, Domengay.

— Un jeu d'enfants !... Comment n'as-tu pas encore fait ça... Je t'emmène demain...

Le lendemain, Roland Garros revenait enthousiasmé, et stupéfait :

— Ce n'était que cela !...

Oh ! Il n'attendrait pas l'appareil spécial... Avec son Morane, il réussirait bien où il avait suffi de l'ordinaire Blériot.

Vingt-quatre heures après, s'étant fait attacher, il montait à 800 mètres, après quelques tâtonnements, tirait sur la cloche, se renversait, descendait.

Les mécanos exultaient :

— Ça y est, ça y est... Épatant... Vous avez loopé.

En réalité, il n'avait pas bouclé, mais, pour la première fois, s'était trouvé à l'envers. C'était le principal. On vérifia l'appareil : intact. Roland Garros repartit, boucla. Il n'était pas à terre que le téléphone avait sonné, à travers la maison Morane, où l'on ne doutait plus que six mois plus tard les bons élèves termineraient leur apprentissage « à la Pégoud ».

Il recommençait, les jours suivants. Il emmenait, comme passager, Tabuteau, et c'était la première fois que deux aviateurs ensemble volaient la tête en bas.

A dater de ce jour, Roland Garros découvrit dans le vol tout un ordre de joies et de possibilités nouvelles. Il écrivait :

Affranchis des dernières épouvantes latentes, nous allions réellement posséder l'air comme un élément neutre: nous y mouvoir, les nerfs détendus, l'esprit

libre et réceptif à ces impressions merveilleuses qui ne retrouvent en nous aucune trace atavique...

Depuis le looping, il *réapprenait à voler* avec Audemars qui, tout de suite, avait « démonté » le secret de la boucle correcte, et, comme au temps de la Demoiselle, le faisait bénéficier de ses judicieuses remarques.

Ce fut un renouveau de la bohème ailée, des tournées fantastiques, des meetings prestigieux où s'empressaient les foules.

Tout un hiver, Roland Garros s'entraînait à Saint-Raphaël et ajoutait au nouveau style d'impressionnantes figures, comme la descente verticale à reculons, qui se termine aussitôt commencée par un rétablissement automatique. Il ne s'agissait pas là des exercices de haute école où le public est berné « d'à peu près », avec des « renversements sur l'aile », qui ne sont que des spirales trop brutales, des « descentes en feuille morte » comme l'on baptise les dégringolades incohérentes. Il y eut de triomphales exhibitions à Bordeaux, où se produisit Audemars. Il savait, il avait lancé Garros, et ne bouclait pas. Il était affiché au programme, sans s'être jamais exercé. On ne doutait pas de lui. Pourtant, ses camarades, essayant leurs appareils dans la matinée de la fête, eussent souhaité qu'il répétât son numéro ! Il monte, les regards suivent. Il monte toujours, invisible au bout d'un quart d'heure. On se lasse d'espérer. Il redescend, mal, de « l'allure de quelqu'un qui a peur de glisser dans un escalier sombre »; il atterrit banalement...

— Eh bien ! quoi...

— Je ne sais pas... Je ne peux pas... C'est nerveux... Le moteur va mal... Je ne vois pas bien.

Un lunch était préparé, en plein air, sur l'aérodrome... On oublie un peu Audemars, absent, en retard à l'attaque du repas.

Soudain, un cri :

— Venez voir, venez voir...

L'aviateur s'est remis en selle, a monté, monté, et, maintenant, mène dans le ciel une danse effrénée, se renversant, bouclant sans arrêt, se projetant, retombant à droite, à gauche, tournant et tournant, tel un chien à la poursuite de sa queue, prolongeant et variant cette fantasia inopinée avec une virtuosité sans pareille, enfin descendant, comme si de rien n'était, heureux de la gageure réussie, flegmatique et ironique, au milieu de l'enthousiasme de ses émules, et des journalistes et des photographes...

Cependant, Roland Garros retournait, s'attardait à Saint-Raphaël, où sa maîtrise s'accroissait chaque jour de quelque trouvaille, jamais due au hasard. Il cherchait, et la perfection seule pouvait le satisfaire. Ses arabesques au ciel, inédites et stylisées, s'inscrivaient comme un paraphe inimitable. Son vol était signé, ne se confondait avec aucun autre. Les professionnels et les amateurs ne s'y trompaient pas.

— C'est Garros ! distinguaient-ils, entre vingt avions évoluant dans les nues,

De plus en plus, il volait pour voler, pour vivre sa vie d'oiseau humain, dans la splendeur et la

douceur de sa royauté aérienne, avec la chère passagère qui, liée à lui, aux immensités de l'azur, bouclait la boucle, — le premier couple, depuis la création, — dont le baiser échappait au servage de la terre, se mêlait dans l'infini virginal de l'espace...

XXX

On volait pour voler, et l'aviation s'en tenait aux exploits individuels. On montait plus haut, on allait plus vite, on variait les randonnées. Le vol humain qui avait franchi la Méditerranée comme le goéland avec Garros, tournoyait sur les Pyramides comme l'ibis, avec Marc Pourpe. L'aviation demeurait la rare aventure où ne se risquaient encore que d'exceptionnelles énergies sportives, météores aux trajectoires vertigineuses, dont la lueur glorieuse s'éteignait en brusque catastrophe...

L'Humanité était loin de la vie ailée, que quelques-uns pouvaient rêver pour elle ! Les plus étonnantes prouesses, comme les tours de France d'un Gilbert, les raids de capitales à capitales, au lieu d'orienter les esprits vers des buts pratiques, ne faisaient que les tourmenter de la menace de changements dans le vieux monde. Qu'allaient devenir les terrestres fonctions politiques, économiques ? Et l'on ne pensait pas tant au bienfait

de l'univers désembouteillé, à l'essor de routes nouvelles, à la conquête fabuleuse des empyrées, qu'à la menace du mal et de la destruction au-dessus des peuples.

On volait pour voler.

Mais il fallait vivre, et l'aviation, encore que le nombre des postulants ne fût pas considérable, n'offrait de sûres ressources qu'aux champions des riches épreuves. Les gains étaient subordonnés à l'obtention de records périodiques, ou de prix épisodiques.

C'étaient, à ce printemps, le *Rallye de Monaco*, la *Coupe Schneider*, mais la curiosité languissait. Pour la ranimer encore, il fallait quelque défi international, match de vitesse, comme celui de Hamel relevé et gagné par Garros, contre ce recordman anglais qui, retournant à Londres, s'égarait aux brumes de la Manche, sans qu'il demeurât trace de sa disparition totale...

Cependant, les pilotes, à la merci de meetings hasardeux, des constructeurs, des managers, songeaient à s'associer. Une *Amicale des Aviateurs* ne s'était guère manifestée que par un pique-nique à Chartres, où tous s'étaient rendus par la voie des airs avec le docteur-sénateur Emile Raymond, qui, à cinquante ans, partait opérer des malades au loin, ou visiter ses électeurs en aéroplane. A l'*Amicale*, succéda le *Groupe*, aux vastes et saines ambitions, fondé entre une quinzaine de vétérans. On alimenterait une caisse de secours, on créerait des prix solides, qui ne seraient pas des aumônes compliquées. Enfin, on s'efforcerait de vulgariser

l'aviation, en même temps que de relever son prestige. Avec un pourcentage abandonné sur les contrats de vol, avec la recette de quelque journée sensationnelle, on réunirait vite les fonds nécessaires.

Et voilà les Garros, les Audemars, les Gilbert, les Marc Pourpe, les Brindejonc, les Chevillard, dix autres, d'organiser l'après-midi de Choisy, en dehors de tous patronages officiels. Ils ignorent les salles de rédaction. Manque de publicité, la fête se déroule au-dessus d'une foule clairsemée. Un gala qui dépassait en fougue et en virtuosité tous les spectacles aériens, toutes les fantaisies qui avaient pu, de tout temps, se jouer à la vue des hommes.

Ce n'étaient pas des machines impeccables qui fonctionnaient, des appareils de bois et de toile qui évoluaient, mais de vrais oiseaux, d'une faune grandiose, qui volaient, s'ébattaient, avec une adresse, une force, une grâce inconnues du peuple de l'air. Quel, de l'alcyon au gypaète, serait capable de telles improvisations ! Pauvres paquets de plumes sans imagination, comment vous comparer à ces insectes gigantesques d'argent éblouissant au soleil, dont la sveltesse géométrique est habitée de la volonté et du génie de l'homme, toute emplie de son âme divine. Qu'est le vol nuptial de l'abeille, auprès de la farandole passionnée que mènent là-haut Garros, Audemars, Gilbert, sur leurs Morane-Saulnier ? Les oiseaux volent et chassent. Nos aviateurs, à la contre-basse du moteur, exécutent un ballet comme il ne peut se rêver qu'avec des ailes. Ce fut une harmonie inou-

bliable. On volait pour voler. On dansait, d'une aile inlassable, dans l'azur, au-dessus des misères et des peines de la terre. On dansait d'une aile insouciante et bienheureuse, par le clair espace où jamais la paix n'avait été troublée de la folie des nations sanguinaires...

On volait pour voler... On dansait. Et l'on se riait de l'aviation militaire, bureaucratique, à laquelle ne croyaient guère ni les grands chefs, ni le Parlement, ni les ministres. Seul, le docteur Emile Raymond s'irritait contre l'indifférence des pouvoirs publics... Au 31 mars 1910, déjà, il interpellait au Sénat. Il dénonçait l'activité allemande, avec ses vingt-huit dirigeables. La France, pas un. C'était au moment où le comte Zeppelin expliquait :

Nos ballons ne sont pas seulement des instruments d'exploration : ce sont avant tout des engins de destruction.

Que d'avertissements le Dr Raymond prodiguait, décrivant la minutieuse préparation ennemie, qu'il s'agît des hangars, ou de T. S. F. à bord des appareils, ou d'automobiles cuirassées avec canons pour tir contre les aéronefs. En retard pour l'aérostation, notre avance superbe en aviation était menacée : l'État allemand envoyait dans nos ateliers ses officiers qui achetaient des machines, apprenaient à les monter... Avec une émotion vengeresse, il signalait l'ingratitude des pouvoirs publics, envers tant et tant qui s'étaient sacrifiés. On attendait les catastrophes pour récompenser les survivants, faute de pouvoir récompenser

les morts. Il rappelait le colonel Renard et la façon dont on avait laissé mourir cet officier de génie. Au capitaine Ferber, qui avait apporté l'aéroplane, on avait rendu la vie tellement pénible qu'il devait quitter l'artillerie, se réfugiait dans le génie où l'accueil se faisait plus décourageant encore. De telle façon que pour réaliser ce dont il voulait doter l'armée, il dut demander un congé de trois ans. Il quittait l'uniforme, mourait dans la tristesse et la disgrâce.

Le sénateur Raymond tentait de faire comprendre à ses collègues l'importance de l'armement aérien. Il réclamait l'autonomie indispensable de l'aéronautique, à ce point mésestimée que les officiers n'y pouvaient faire qu'un stage sans avancement.

— Vous ne voudriez pas qu'on puisse devenir général dans ce service, — répliquait le général Roques !

Dans ses vues d'avenir, il proclamait l'urgence, avec un enseignement pratique, d'une instruction scientifique. Il esquissait une tactique aéronautique, en rappelant les vols de nuit et de marche en escadre étudiés par les Allemands. Avec Clément Ader, il prévoyait la guerre aérienne. Et Roland Garros avait écrit, préoccupé de l'appareil de guerre :

A quoi servira d'avoir un blindage, des mitrailleuses, des explosifs, des grenadiers et des observateurs si l'on ne peut pas sortir à cause du temps ? En temps de guerre, l'appareil qui n'aura que la seule qualité de voler sera infiniment plus utile que celui qui aura

toutes les autres... Demandez aux Italiens, demandez au capitaine Piazza, qui a fait plus de cent vols sur l'ennemi, quels étaient les appareils qui donnaient des renseignements après un mois de campagne ? Où étaient les appareils lourds, les phénomènes qui devaient enlever dix heures d'essence et des projecteurs et des explosifs ? A la ferraille, avec les dirigeables, dangereux et inutiles, voilà la profession de foi de l'appareil tangent. Or, l'aviation militaire marche méthodiquement à l'appareil tangent. Sous les exigences militaires, le Blériot s'est alourdi de 50 kilos et le Nieuport de 70. Les appareils du concours militaire sont pratiquement inutilisables à la charge de leurs essais de réception, et le Deperdussin fringant et rapide, avec 120 kilogs de charge utile perd le meilleur de ses qualités sous la charge de 160 kilogs qu'on lui impose... Sous l'influence des dirigeants de l'aviation militaire, des industriels sont nés qui n'ont cherché qu'à profiter des règlements et non à travailler le bon appareil...

On volait pour voler, en France.

XXXI

On volait pour voler, en France...

A la troisième saison de Vienne (1914), nos aviateurs furent surpris de l'âpreté de la lutte jusque-là si courtoise. L'équipe allemande s'adjugeait nombre de prix et le vol de fantaisie, les boucles, les spirales et trajectoires de tous styles

des Chevillard, des Chanteloup, des Bielovuci n'attiraient plus la multitude. Puis, des catastrophes assombrissaient le dernier printemps de l'aviation immaculée. A la collision d'un dirigeable et d'un aéroplane qui s'écrasaient en flammes, sur le sol, succombaient six officiers autrichiens, — des organisateurs du meeting...

Ce fut un enterrement fastueux, où tous les aviateurs français se rendaient en cortège aérien au-dessus du cimetière, sur les rives du Danube, chacun s'inclinant du ciel, sur les tombes ouvertes..

Puis, au dernier jour du meeting, fusa le drame historique de Serajevo, qui mettait officiellement l'Empire en deuil, et commençait d'alerter les chancelleries.

Mais de ces légers et insoucieux internationalistes de l'air, qui pouvait croire que, de ce pauvre crime, s'allumerait la mèche à retardement où s'embraserait toute l'Europe ?...

Ce n'était pas Garros ni son ami Hirth...

Ils s'étaient rencontrés aux lacs italiens, à Monaco, à Vienne, et liés de franche sympathie. Pendant que, pour la première fois, Garros se montrait, en Allemagne, à Mannheim, à la tête d'une équipe Mercédès, Hirth, à force de discipline, de mise au point, d'organisation, grâce à certaine tactique, infligeait à l'aviation française, à Lyon, une défaite cuisante.

A Paris, le jeune ingénieur-aviateur allemand devait essayer le petit Morane, — avec lequel il s'engagea pour la course *Londres-Paris-Londres*.

On volait de conserve, Anglais, Allemands, Français, puis on visitait les usines de Londres, on excursionnait dans l'automobile de W. Wright. En France, tous les constructeurs ouvraient leurs portes. A cet accueil, Hirth répondait en invitant Garros et ses amis et l'on partait par la route, pour les centres de fabrication allemande. Comme tout y était méthodique, appliqué, sérieux, le plus méticuleux souci dans le plus minime détail !

Garros réfléchissait, se souvenait des appareils, des moteurs livrés, au hasard, à la veille d'une course ! Certes, il n'apparaissait rien de transcendant, à humilier l'initiative française, mais un acharnement patient et méthodique.

Hirth jouissait de la surprise de ses hôtes :

— *C'est fait bon, c'est fait sûr*, appuyait-il à tout objet.

Voilà ce qui était remarquable, cette gravité incessante, du bureau de dessin aux ateliers de vernissage...

Enfin, Garros essayait des appareils, — avec son horreur insurmontable des nouvelles machines. Malgré l'air agité, il descendit du lourd « Albatros », avec une surprise de la sensibilité aux commandes, de l'insensibilité aux remous, — *« dans une nacelle confortable et propre... »*

C'était aux derniers jours de juillet..

Subitement, Hirth fut appelé par le prince Henri de Prusse, revint, chargé d'inviter Garros et ses compagnons à assister à un meeting — la semaine suivante — où se déchaîna la conflagration imminente. On ne douta jamais de la loyauté de l'émis-

saire; mais si Garros et ses compagnons, qui ne purent et ne voulurent prolonger leur randonnée, étaient restés, ils tombaient au piège : le coup de Henri de Prusse, qui assurait à l'Allemagne une prise essentielle et, au seuil de la guerre, une irréparable victoire aérienne...

DEUXIÈME PARTIE

I

Roland Garros, à l'affiche de la mobilisation, courut à Malmaison, jeter à Cantaber :

— Je m'engage... Comment s'y prendre pour ne pas s'éterniser au recrutement ?...

— Rien ne presse...

— Mais Charlie est déjà parti.

— Pour mon fils, ce n'est pas la même chose... Il a eu son arrière-grand-père Dorian à la défense nationale, en 1870, — son grand-père qui a fait campagne... Vous, vous ne devez pas le service militaire, comme Réunionnais... Attendez, pour servir, ce que l'on fera des aviateurs... Vous devez consulter votre père...

— A Saïgon !... La guerre sera bouclée, avant que j'aie une réponse... Je m'engage... Au revoir... Je reviendrai vous embrasser dès que ce sera réglé...

La blanche Bugatti faisait crisser le gravier des allées napoléoniennes hantées des roses glorieuses qui, du *Carmin brillant* au *Pourpre ardoisé*, exaspéraient leurs rutilances et leurs parfums, par un été sans pareil au dire des vieillards : il ne restait plus qu'eux, pour raconter ces choses, toute la jeunesse, tous les hommes valides à la frontière.

La guerre, pour le Château, cette première semaine, c'était désert et silence, entre quelques visites d'adieu...

Un soldat sautait de bicyclette, épais, rougeaud, tout suant, dans la tenue de campagne, tendait une enveloppe, s'épongeait d'un énorme mouchoir...

— Monsieur Cantaber...

Une carte du capitaine Détanger (en littérature, Emile Nolly), désigné pour l'Alsace.

— Vous avez chaud ? Voulez-vous boire ?

— Ah ! mais non... J'ai chaud... J'ai pédalé, depuis Vanves. Et puis, n'est-ce pas, on est excité... Vous savez, avec un chef comme cela, on va vous en ramener une, de victoire... Je suis rouge, mais je ne bois pas... Seulement, je suis garçon boucher à la Villette, ça donne des couleurs... Tenez ce que je voudrais, c'est une rose d'ici... Il me semble que ça nous portera bonheur jusqu'à Berlin...

Le téléphone suspendu, les journaux réduits, le tramway arrêté, le Conservateur n'a de nouvelles que par les autos qui font halte au cabaret de l'avenue; des propos insensés, de victoires décisives, de désastres irréparables, les imaginations

surmenées accueillant sans examen les plus abracadabrantes nouvelles.

Il n'y a qu'à rentrer. Le soleil roule, au couchant, comme un boulet de feu, incendie le cèdre de Marengo, planté par Joséphine, ensanglante le ruisseau où les cygnes plongent, comme des bêtes de féerie, avec des plumages d'or.

Le vieux jardinier manœuvre la tondeuse, imperturbablement, comme aux saisons anciennes. La pelouse est rase, à l'ordonnance, comme un crâne de conscrit.

— Eh bien ! ça va ?

— Mais oui... J'avais coupé des roses pour M. Garros... Mais il est parti si vite... M. le Conservateur a des nouvelles ?

— Oui, père Mérigard, et les meilleures... Les Belges se battent comme des lions; ils arrêtent les Allemands; cette fois les Prussiens ne viendront pas à Malmaison.

— Ah ! tant mieux, je les ai assez vus, en 1870.

— Qu'est-ce que vous étiez ?

— Moi... Rien... Je vais vous dire, M. le Conservateur... J'ai toujours été trop petit. — Je n'ai pas été soldat... Je faisais les jardins, comme à présent... *Je gazonnais...*

L'ombre se glisse entre les arbres centenaires, où pleure une cascade, comme la plainte de la nuit blessée, dans l'attente de la lumière qui chassera les mortelles angoisses.

Dès le matin, les gens du voisinage sont à la halte du tramway, à la terrasse du « Pavillon de Joséphine », au-devant des journaux, si vagues...

Des limousines cossues fuient, chargées de valises, de tout le riche bagage des étrangers, du Paris de luxe vers la bonne Normandie. Des machines vertigineuses bondissent, portant des officiers avec les ordres, sans doute, pour le Nord... Il en vient de lentes charrettes paysannes, des files lamentables d'exode, aux chevaux exténués, sous des charges écrasantes, des familles pêle-mêle, hébétées d'épouvante, avec des nouveau-nés aux seins des femmes, juchées sur le mobilier en détresse, avec quelque vache, une chèvre, qui se fait tirer à la corde, derrière...

Et des voitures de la Croix-Rouge, des blessés, des blessés.

Brusque, la Bugatti blanche, souple et mince comme une aile, est apparue, a rangé le trottoir, et deux soldats ont mis pied à terre...

Roland Garros... Marc Pourpe...

— Vous voyez... c'est fait... Vous ne nous reconnaissez pas ?

Roland Garros ?... Marc Pourpe ?... Toute leur beauté, toute leur élégance dépouillées, dans cet ingrat accoutrement...

Garros, avec cette langueur du regard, dans ce brun visage oriental, Marc Pourpe avec ce profil divin. Les voici, en tourlourous de café-concert, la courte veste de caserne, le pantalon de gros drap, le képi du simple « biffin », et tondus, tondus au ras de la nuque. Qu'est-ce que de s'engager, et d'aller se battre, pour ces sublimes enfants qui depuis des années affrontent la mort et lui dédient, à tout instant, les prémices de leur jeunesse !

Mais ils la vivaient brillante, avec le goût de la parure; chacun avait sa physionomie, qu'il entretenait jalousement, et voilà qu'il fallait se soumettre à la coupe commune, abhorrée. La question n'avait-elle pas occupé le Parlement, où le ministre blâmait l'indiscipline des pilotes, qui s'étonnaient qu'on exigeât d'eux le sacrifice baroque de leur coiffure? En effet, ils ne comprenaient pas le rapport possible entre la conduite d'un avion et la taille de cheveux qui leur protégeaient la nuque.

Ils étaient méconnaissables.

— Nous allons devant... Je fais le curry...

Garros excellait à la cuisine, et c'était grand signe de joie qu'il proposât un plat !...

— Je fais le curry... J'ai tout apporté...

Il connaissait les boutiques, les dates des arrivages, pour les produits exotiques, ne laissait rien au hasard...

D'un groupe quelqu'un s'approcha :

— C'est bien Garros, qui s'en va...

— Parfaitement...

L'homme jeta à un chauffeur de taxi, qui, le verre à la main, se tenait au bord du comptoir.

— Tu vois bien.

— Je te dis que non...

— Pourtant, ces messieurs disent qu'ils vont déjeuner avec lui, au château.

— J'te dis qu'non... J'lai assez vu... Même que j'lai conduit. Garros ! Avec c'te bouillotte-là ! Penses-tu !

Certainement, ils étaient tout changés, accommodés de la sorte.

Mais, plus profondément que ne pouvait soupçonner, même patriote, le chauffeur irascible...

O Patrie ! L'étincelle avait électrisé la sensibilité, la fibre profonde, engourdie à l'opium des camaraderies universelles à travers le ciel neutre. Brusquement, on se retrouvait d'un pays. Le crime allemand avait ramené à terre les libertaires de l'azur, — à la fange sanglante des villes. La flamme unanime brûlait en leurs poitrines. Ils partaient comme tout le monde, à l'appel du Devoir. Ils avaient entendu la voix inouïe de cette *Marseillaise*, qui les avait si souvent horripilés aux meetings populaires, — et qui, sur toutes les lèvres, aujourd'hui, clamait la *Patrie en danger*. Eux, si vains, naguère, de s'élever au-dessus de la multitude, s'étaient pressés de s'y confondre. Non, ils ne regrettaient rien d'hier, tout au délire de l'heure sacrée...

Le curry s'en ressentit. Quoique fort susceptible à l'endroit de ses records culinaires, Garros fut le premier à déclarer :

— Il y manque quelque chose... C'est à remettre, à la victoire...

Il y manquait, oui, l'assaisonnement de la confiance, de la quiétude évanouies... Nul n'échappait à l'anxiété qui, désormais, allait corroder toute foi, tout enthousiame. Oui, c'était la levée en masse, haut les cœurs, d'un élan que n'atténuerait aucune adversité. Pourtant, les caractères devaient s'arc-bouter, pour ne pas fléchir, à la

commotion de la retraite sous la ruée sauvage. Une oppression stagnait dans la torpeur de ces après-midi de canicule comme si les effluves du carnage et de la dévastation fumaient dans l'air torride; dans le bouleversement général, il n'était plus d'équilibre où l'esprit pût s'assurer. A chaque instant, quoi que l'on fît pour s'évader du cercle fatal, le plus futile incident domestique rappelait à la réalité. Il fallait à peu près se servir soi-même, chercher dans le buffet, descendre à la cave. On parlait, on mangeait, on buvait, on feignait de s'intéresser aux mets, et aux vins, — et, tout d'un coup, quelque phrase tombait, qui décelait la vraie pensée ailleurs, si loin de la table amicale, du curry créole et du vin d'Aÿ! Garros, Pourpe étaient là, assis, rayonnants de force, de grâce, de jeunesse, — celui qui franchit la Méditerranée, celui qui avait plané sur le désert, — ils étaient là? Non, ils volaient de tout leur être vers la sombre tâche inconnue...

— Et voilà, je ne plie pas ma serviette, aujourd'hui, fit Garros. Il faudra nous en donner des blanches, pour la victoire.

La victoire! dont il ne devait jamais douter...

La svelte voiture était rangée, contre la véranda, dans un angle d'ombre. Un tour de manivelle, et le moteur ronflait...

— Au revoir, vieux père... Au revoir. Il y a peut-être moyen que ce soit bientôt... Donnez-nous la clef...

— Quelle clef ?

— Naturellement, vous ne la donnerez pas...

Vous êtes trop conservateur ! La clef du coin où vous séquestrez Bonaparte... je l'emmène... Personne n'en saura rien... Et ce sera vite réglé.

Mais sous l'enjouement de la phrase s'émouvait la grave préoccupation du commandement. L'aviation ! A quoi les grands chefs ne croyaient pas. Il n'y avait guère plus de quinze jours que le ministre ripostait à la tribune du Sénat, à ceux qui imploraient l'autonomie de l'Aéronautique, un recrutement méthodique, des officiers spécialisés :

— *Les uns veulent faire de l'aviation une arme ; les autres la considèrent comme un service se recrutant sur toute l'armée. Pour moi je tiens à dire tout de suite que le second point de vue est le mien...* Je ne crois pas possible de considérer l aviation comme une arme...

II

Au premier communiqué (6 août, 5e jour de la mobilisation), le ministre de la Guerre décidait :

Que les engagements volontaires pour la durée de la guerre ne seraient pas reçus avant le vingtième jour, pour éviter l'encombrement des dépôts et les entraves possibles aux transports par voie ferrée.

Oui, mais :

Il y aurait lieu cependant de faire exception pour les hommes exerçant une profession technique utili-

sable, en particulier les aviateurs, ouvriers utiles aux services de l'aviation et constructeurs d'automobiles munis de leur permis de conduire. Les hommes de cette dernière catégorie pourront s'engager immédiatement...

Ils n'avaient pas attendu, — les fiers enfants dont on incriminait, trois semaines auparavant, au Palais du Sénat, l'esprit frondeur et les mèches rebelles !

On manquait d'aviateurs, — et les officiers avaient été rappelés à leurs affectations normales ou avaient regagné les États-Majors...

L'aviation ! Le pays, qui l'aimait, s'étonnait déjà que toute l'Allemagne ne fût pas survolée de milliers d'ailes vengeresses !

Où était Garros ? Que faisait Gilbert ? Et Marc Pourpe ? Et Védrines ?

Les noms familiers revenaient sur les millions de lèvres passionnées de la foule. Les dépêches se taisaient ? Mystère. Quelque éclat fabuleux, sans doute, se préparait ! Evidemment c'était pour donner le change, qu'aux débats publics, on avait passé si légèrement sur les chapitres de l'Aéronautique ! Çà et là, on se prenait à commenter les prophéties de Clément Ader. Il n'était pas possible que les maîtres de la France n'eussent pas prêté attention à son œuvre constructive où tout était prévu, des avions de ligne, des éclaireurs, des torpilleurs, et des avions marins, et la nécessité de créer une artillerie verticale contre les bombardeurs aériens et les règles de la stratégie

aviatrice, et les attaques de Paris et de Londres, et les munitions spéciales, des flèches d'acier aux semences explosibles et aux torpilles, des nuages artificiels aux poudres combustibles ! Certainement, nous étions prêts. Les vautours allemands n'avaient qu'à venir...

Or les Tauben étaient sur Paris, avec une pauvre balistique, mais chargée de toute l'insolence du hobereau et du soudard de Germanie. Avec les quelques bombes, tombaient des banderoles sommant Paris de capituler :

L'armée allemande est aux portes de Paris, vous n'avez qu'à vous rendre.

Parisiens, attention, voici le salut d'un aéroplane allemand...

Et c'était le meurtre sur la population civile, d'innocentes victimes, un vieux notaire, une petite fille...

Cependant, un matin, une escadrille improvisée, où se rencontraient Garros et Gilbert, s'envolait de Buc pour Nancy. Nos troupes progressaient en Alsace. La Belgique résistait, à Liége. Les Anglais débarquaient.

L'enthousiasme débordait. Aux feuillets réduits qui représentaient les journaux, un mot s'imprimait : VICTOIRE, qui n'avait pas été écrit depuis un demi-siècle...

Garros volait vers la Lorraine, dans la vêture régimentaire où s'engonçait le corps habitué aux plus souples étoffes. A la halte du déjeuner, au

camp de Mailly, à la cantine, les officiers eurent pitié de son affublement et lui cherchèrent d'autres effets au magasin. Après la sieste, sous une torpeur écrasante, on repartait, on errait en quête des hangars, on descendait, par l'orage crevant, pour se renseigner, et l'on se faisait fusiller de près par une patrouille, qui croyait à de l'aviation ennemie.

Enfin, l'on était sur l'ennemi qui reculait... Tout à l'heure, on planera sur la bataille... Garros a pris froid, souffre violemment d'un rhume de cerveau, est soigné aimablement au château de Remirecourt. Quelle impatience! Enfin, il est commandé pour sa première reconnaissance, qu'il relate sur un carnet à la date du 19 août :

Temps superbe. Je pars vers 7 heures avec mes plans : j'ai mission d'aller à Lunéville me mettre à la disposition du capitaine observateur d'état-major. Nous partons de Lunéville à 8 heures. On m'a indiqué avant de partir l'itinéraire à suivre. Il faut rejoindre la vallée de la Saar et la remonter jusqu'à Sarrebrück puis revenir en passant par Saint-Avold et divers points en inspectant particulièrement les voies ferrées. Nous partons très lourds, j'emporte trop d'essence, un mousqueton, des accessoires et mon passager pèse 96 kilos nu. En route mon moteur est un peu faible. Nous passons sur la forêt de Parroy en montant. Nous arrivons sur la fameuse région des lacs et suivons la ligne ferrée qui va à Sarrebrück. Il y a une bataille d'artillerie à droite. Je vois pour la première fois éclater des obus par terre. Je découvre au loin un autre appareil, nous nous détournons de notre route pour le poursuivre. Nous l'atteignons rapidement. Il y a près de terre à notre gauche un dirigeable souple, jaune, nous nous demandons avec une vive inquiétude si ce dirigeable qui n'est pas un zeppelin ne serait pas

un des nôtres en détresse (nous avons su depuis qu'il s'agissait d'un Drachen, ballon allemand), nous atteignons notre appareil ennemi, c'est un Euler qui ressemble à un grand H. Farman. Mais il a des grandes croix noires. Nous tirons dessus avec notre mousqueton à moins de 100 mètres, mais en le ratant sans doute. Nous, nous sommes environ à 1.800 mètres. Tout à coup notre ennemi est encadré d'obus et de schrapnels qui éclatent à 90 mètres de lui. Il pique aussitôt et fuit éperdument vers la terre et en arrière des lignes. Les Allemands voyant notre poursuite ont dû prendre leur Euler pour Farman et notre Morane pour un Aviatik ou un Albatros qui de loin ont la même silhouette. Nous reprenons la direction de Sarrebrück et nous revenons sans incident, mon observateur ne voit rien, même pas ce que je lui montre. Retour après deux heures avec un cylindre de moins. Au dernier moment nous rencontrons un Aviatik. Nous tirons encore en passant sans insister.

Garros est décontenancé. Ce serait là son rôle, de véhiculer des aveugles et des manchots, qui rateraient un Zeppelin à bout portant ! La guerre aérienne, ce seraient ces duels au browning et au mousqueton ! Il se rappelle le simulacre de bombardement avec des oranges, au Mexique. Dans la fièvre qui lui brouille encore la vue et lui bat aux tempes, il est tout déprimé quand on l'appelle au rapport...

— Capitaine, fait le colonel, je vous écoute...

Et l'observateur, qui n'a fait que se cramponner aux haubans, de relater un itinéraire erroné, que veut redresser Garros...

— Mais non, c'est après la forêt que...

— Pilote, laissez parler le capitaine observateur.

Le simple soldat se tait, interloqué...

Pourtant, à une autre inexactitude, trop considérable, il rectifie :

— Mais non, mon capitaine, ce n'est pas à gauche, c'est à droite que les obus éclataient...

— Pilote, je vous prie, laissez parler l'observateur qui sait mieux que vous ce qu'il a vu...

Roland Garros s'est tu.

Il ne s'est pas senti humilié. Il a compris. L'orgueilleux conquérant de l'air, de qui la parole fut libre jusqu'à ce jour, comme le chant de l'alouette dans l'espace, se taira.

Il se pliera à toute discipline. Grandeur et servitude. Il n'est pas buté ni découragé. Il travaillera en silence; désormais, on le trouvera réservé, souvent taciturne ? Il mûrit ses projets. Il lui faut imposer ses méthodes, découvrir des moyens meilleurs, armer l'avion pour le combat. Rien n'est perdu. L'ennemi en est aux mêmes tâtonnements, en somme. Le génie de Garros ne va pas s'user aux questions individuelles. Avec son intelligence de chef, il se pliera à l'obéissance la plus passive... Seulement, une gravité s'appesantit sur son visage. Sa parole, déjà si mesurée, se réserve encore, et il s'interdit toute immixtion où son expérience ne sera pas explicitement sollicitée.

C'est le lendemain de cette première reconnaissance. Depuis Paris, il ne sait rien que par l'inquiétant communiqué :

— *Des forces allemandes continuent de passer la Meuse...*

Et les batailles survolées hier, dans la région des Étangs, ont mal tourné pour nous...

Garros est assis à terre, dans son fuselage, devant le hangar, quand démarre un avion, chargé de son lourd observateur de la veille. Il décolle assez bien, disparaît, et Garros est retombé dans sa méditation. Soudain, des cris; de tous côtés, on se précipite.

L'appareil s'est écrasé sur le sol, le lieutenant pilote tué, le passager moribond, — toutes commandes intactes, vrille ou glissage ? Il n'est pas permis à tous de naviguer avec des surcharges inusitées...

Il n'est pas besoin des Allemands. Les accidents vont suffire à décimer les escadrilles.

III

Chacun était à son devoir immédiat et ceux de l'Est ne se préoccupaient guère plus des péripéties du Nord, que l'on n'avait le loisir, au camp retranché de Paris, de se passionner à la marche obscure des Russes.

En dehors de l'inquiétant *Communiqué*, ce n'étaient que rumeurs décevantes, où l'esprit le plus ferme et le plus délié devenait incapable de se prémunir contre l'épidémie des paroles insensées ou de démêler le possible de l'incroyable.

Des cimes dorées de l'illusion, l'opinion éperdue roulait aux abîmes sans fond de la désespérance. Comme un oiseau en peine, Roland Garros tournoyait de-ci, de-là, obéissant aux ordres. Il partait lâcher mille ou deux mille balles, avec une installation de fortune, sur des rassemblements ennemis. Ou bien, il lui fallait enlever quelque passager, trop lourd, avec des collections de fusils. La joie était de se retrouver, par hasard, là-haut avec Gilbert, et subitement, la consigne oubliée, de voler de conserve et, aux regards des armées abasourdies, d'exécuter ensemble une descente de fantaisie, hélice arrêtée, puis relancée, comme à l'entraînement pour des exhibitions futures.

Cependant, on sentait bien que l'action en Lorraine était bloquée, et que c'était au Nord que se menait l'essentiel de la partie, jusque sur Paris où les aéroplanes allemands venaient à leur guise. L'existence nouvelle se faisait presque monotone et familière, comme celle des conducteurs de taxis On se levait à six heures, pour se recoucher, après le café, traîner, à cause du brouillard. Avec Jules, Roland Garros visitait son appareil, comme pour un meeting, et puis, c'était la randonnée quotidienne, par Pont-Saint-Vincent, Baccarat, Château-Salins, par tout le pays, défiguré, d'un jour à l'autre, avec les incendies, qui effaçaient les bois repérés, les villages indicateurs, modifiaient brusquement la carte. Le fort de Manonviller ne livrait toujours pas son secret. Rien ne bougeait ni dedans, ni autour. Il était

sûrement éteint sinon pris. Les chasses avaient été interrompues. Il s'agissait surtout de reconnaissances, de savoir le mouvement à la gare d'Avricourt. C'est quand on n'avait pas d'armes, que se faisaient les rencontres, — des Albatros, en réglage de tir d'artillerie, des Drachen, en observation, au-dessus d'un combat. Il n'y avait qu'à rentrer, plus rien à faire, après l'heure de vol; Roland Garros et Gilbert poussaient en auto jusqu'à Nancy faire des emplettes, prendre un porto, tandis que Pinsart et le capitaine Le Révérend allaient à la ligne de feu, rapportaient des casques, des fusils, les premières dépouilles, vite abandonnées, bientôt si banales.

Ce fut le temps, peut-être, où, dans la servitude grandiose de l'heure, Roland Garros parvint au plus grand contrôle de soi-même. Quelle volonté pour se taire, pour se réduire, avec le tempérament d'un chef, à n'être qu'un simple soldat, à ne pas éclater devant l'erreur constante. Comme cette claire matinée, où il emmenait un officier pour prendre des vues de tranchées ennemies, sur la ligne de Lunéville. L'observateur opère sans rien noter — et Roland Garros, qui, en Amérique, photographia, sans doute, le premier, d'un monoplan, se demande comment son passager fera pour identifier ses clichés. Mais le simple pilote n'a qu'à se taire...

Par exemple, on avait décidé de supprimer les chasses. Puis tombe l'ordre de recommencer — toujours avec le bon tireur aux mousquetons et aux pistolets de marque. Encore, ce sont des

journées occupées. Mais quelles heures douloureuses, quand l'effort physique ne distrait pas de penser, comme en ce matin où le Communiqué est daté de Bordeaux :

Français,

...Au Nord, la poussée des forces allemandes nous a contraints à nous replier...

Pour veiller au salut national, les pouvoirs publics ont le devoir de s'éloigner pour l'instant de la ville de Paris...

Une Nation qui ne veut pas périr et qui, pour vivre, ne recule ni devant la souffrance, ni devant le sacrifice, ne peut périr...

La popote est lugubre, sans appétit ni gaîté, à cette proclamation terrible. On savait bien que cela n'allait pas ! Mais Paris menacé !... Garros ne se mêlait pas à la conversation découragée. Il monta chez Gilbert, malade, à la chambre, — qui avait des journaux.

— Tu as vu : Paris ?...

— Non, quoi ?

C'était la proclamation du Gouverneur militaire :

Armée de Paris, habitants de Paris !

. . . . . .

J'ai reçu le mandat de défendre Paris contre l'envahisseur. Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout...

— Atout et ratatout, et tomatou ! ! Galliéni ? C'est un zèbre qui vient de Madagascar, gouaillait Gilbert.

— Et d'Indochine... Mon père le connaît... *Jusqu'au bout*... s'il le dit, c'est qu'il le fera...

Mais, on mandait Garros.

— Je n'y comptais plus, pour aujourd'hui... Enfin, je vais voler... Soigne-toi...

Ce n'était pas pour voler, mais pour aller en auto, à Nancy, chercher un revolver oublié par un officier...

La mission était une commission... Il n'y avait qu'à servir, jusqu'au bout.

Garros roule de Toul à Nancy. Par le vol, à travers ciel, au-dessus des incendies et de la canonnade, par la fièvre et la surprise, par l'espoir toujours, malgré tout, *d'en descendre un*, on goûte une volupté neuve et riche où se haussent toutes les énergies, dans la beauté du tournoi ailé, dépouillé, pour ainsi dire, de toutes les conjonctures terrestres. Aujourd'hui, Garros roule par la route toute encombrée des lourds charrois des troupes, toute sillonnée de l'incessante caravane des réfugiés, de toutes les détresses de l'évacuation, de l'exode des vieillards, des femmes, des enfants, des bêtes... Roland Garros ne s'était pas rencontré encore, cœur à cœur, avec cette misère de la fuite devant l'invasion farouche... Les oiseaux ne savent pas grand'chose de la guerre des hommes...

IV

La grande bataille est engagée... C'est là que se joue la partie... Il faut donc momentanément quitter l'Alsace...

L'amère vérité suinte à travers les proclamations officielles... (Il n'y a pas huit jours que l'escadrille est à Nancy qu'elle reçoit l'ordre de se replier sur Toul, où l'on s'installe ; moins confortablement dans les chambrées du camp d'aviation que dans le château de Remicourt...)

Il ne s'agit plus de la migration véloce des oiseaux. Un camp d'aviation, des escadrilles, c'est un lourd cirque qui se déplace, avec ses chariots, un énorme matériel, son nombreux personnel technique, administratif, — suit les routes à petites étapes...

Cependant, Roland Garros, ses camarades, sont tout à leur tâche journalière, qui, déjà les captive... Sans doute, pour l'instant, ils ne sont rien... Tout est à créer, en aviation militaire... Ils ne doutent pas que son grand destin s'accomplisse...

On ne vole plus pour voler...

Le ciel n'est plus le Paradis ancien, réservé aux ébats d'une élite privilégiée, qui s'appropriait, à travers tant de mystère, le prodigieux secret

des ailes... La guerre est dans l'air comme sur mer et sur terre...

Aujourd'hui, ce n'est que la reconnaissance hasardeuse, le combat singulier avec des armes précaires, — en attendant le perfectionnement des appareils, leur groupement logique, avec des engins spéciaux, des munitions efficaces.

Toute sortie devient le but d'expériences appliquées. On tâche d'éviter le passager trop volumineux, on réduit l'essence, et, peu à peu, on apporte de la méthode à repérer les positions et les mouvements d'en bas, on s'entraîne systématiquement à la chasse de l'Aviatik et du Taube... Roland Garros, qui répugnait au meurtre des animaux, ouvrait aux canaris la porte de la volière et s'arrêtait de forcer les vautours aux cimes des Andes, avec quelle impatience il attend l'ordre de voler sus à la bête humaine, qui déshonore les ailes en portant l'espionnage et la mort à travers les étendues innocentes jusqu'ici de l'infamie des civilisations terrestres...

C'est, vraiment, la première fois qu'il s'élance avec le désir de détruire. Il emmène un lieutenant réputé « bon tireur » armé d'une carabine automatique à cinq coups. Au-dessus de Nancy, de Lunéville, pendant une heure, la battue n'a rien dépisté, quand surgit un Albatros, qui croise, en dessous. D'un brusque virage, Garros est derrière, le presse. Le passager, ému, lâche, trop vite, deux balles qui ne portent pas. La poursuite continue, jusqu'à s'approcher à moins de trente mètres, à bout portant, cette fois, impossible de le manquer; le

pilote halète; que fait donc le « bon tireur » ? Les secondes s'éternisent. Pourtant le lieutenant vise, mais le coup ne part pas, l'arme est détraquée; on rentre, et Roland, silencieux, discipliné, écoute l'officier raconter n'importe quelle histoire. Le lendemain, des mousquetons de cavalerie, « de toute confiance », remplacent la douteuse carabine. En vain, on explore. Hélas ! l'occasion de la veille ne saurait se représenter à toute heure. Pourtant, il circule des avions ennemis, à en croire certains camarades, qui ne redescendent jamais de leurs courses à 2.000 mètres, sans avoir été entourés de balles et encadrés d'éclats d'obus !

Un autre jour, un Albatros s'expose : le tireur fait feu encore trop tôt. Puis, l'inclinaison de l'appareil l'empêche de redoubler avec précision.

Enfin, pour tenir les chasseurs en haleine, il suffit d'apercevoir du gibier. La nuit est hantée d'espoir. Dès le matin, le moteur ronfle. Un Albatros est au-dessus de Nancy, que le pilote rejoint, et domine. Déjà, le lieutenant a tiré deux balles perdues. Roland Garros lui hurle d'attendre, approche à moins de cent mètres, s'aperçoit que l'adversaire répond avec une mitrailleuse... Il faut descendre, plonger dans les nuages, au-dessus d'une bataille où notre artillerie s'acharne, dans une attaque pour reprendre Lunéville...

On ne vole plus pour voler...

On ne vole plus pour jouir des spectacles inconnus des antiques humanités rampantes. On

vole pour défendre le ciel de la Patrie. On vole pour tuer, détruire. L'aviation pourrait être à l'armée ce que l'aigle est au chien, le vol à la marche, la foudre à l'allumette ? Comme armements l'on a des revolvers de fantasia, des mousquetons de cavalerie ! Garros atterrit, — bref de discours.

A l'observateur de « rapporter », d'assurer que l'Albatros a dû être touché, à sa manière de s'incliner. Quel est le chasseur qui n'a pas vu voler des plumes du perdreau ou de la bécasse à son coup de fusil ! Le pilote se contentera de remarquer :

— Ils ont des mitrailleuses... Notre armement s'affirme insuffisant...

Les étrangers commencent de le juger distant et taciturne... Oui, il n'accepte pas la conversation fastidieuse, la banalité des compagnonnages de rencontre. Mais, avec les « siens », quelles bouffées de jeunesse, comme, par ce jour de brouillard, de repos forcé, où il entraîna Pinsart, Gilbert, au ravitaillement de la popote. Une première expédition, au verger voisin, procure l'assortiment des légumes frais, et d'une course en auto, à Fontenay, l'on rapporte du vin, du lait, des œufs, du beurre. Quel repas, au roulement de la canonnade, avec l'imprévu de toutes les heures.

Déjà, la maîtrise de Garros s'est imposée. C'est lui que le Gouverneur de Toul convoque. Il promet des armes meilleures.

En attendant, il s'agirait de prendre un renseignement sur le fort de Manonviller dont un sans-

fil allemand annonce la capitulation. Roland Garros, accompagné du capitaine de Vergnettes monte, plane au-dessus du fort, criblé de trous d'obus, une ruine, déchiquetée, sans rien de vivant, à une lieue à la ronde. En rentrant, on croise un Albatros, on échange des balles, pour rien, à longue distance. Le pilote est blasé, désormais, sur l'issue de ces combats — dans le vide. A la poursuite, on s'est égaré hors de la carte, et Garros connaît l'angoisse nouvelle — d'atterrir chez l'ennemi et de lui livrer un chef comme le capitaine !

Le jour blêmit et fraîchit au couchant. Garros vise le soleil, sans plus chercher à se reconnaître, avec le vent arrière... Il vole, d'une fuite terrifiée dans l'inconnu, n'osant pas descendre, non plus libre dans l'espace, mais comme un prisonnier de l'air.

V

Ce 23 septembre, Roland Garros est en reconnaissance sur l'Oise, par la forêt de Compiègne, la plaine et la butte de Clermont. On a livré, gagné la bataille de la Marne, et l'escadrille des Vosges n'y était pas ! D'ailleurs, l'aviation continue à n'être guère utilisée. En possession des ailes, les États-Majors ne savent pas en tirer parti, et les légions de l'« Entente » comme celles des « Empires centraux » se traînent cruellement à terre, en at-

tendant de s'enfoncer dans la stagnation boueuse des tranchées.

Depuis quinze jours, les communiqués de la victoire, qui a sauvé Paris, ont ravivé les grands espoirs. Il y a eu des soirs de champagne à la popote, et l'on était heureux de rentrer au nid, pour y savourer de bonnes nouvelles. Les jours courts, le brouillard, la pluie, ralentissaient l'activité. Il devenait banal d'être bombardés par les forts, fusillés par les troupes, à chaque sortie, à toute rentrée, d'autant plus que les projectiles n'atteignaient jamais le but.

Il y eut un sursaut d'imprévu, l'*Avion noir*, qui, tous les soirs, aux environs de Bayon, survolait le seizième corps, y semait la terreur. Sur un appel téléphonique de l'État-Major, Garros vole se poster, avec le capitaine Le Révérend comme tireur, dans un champ marqué pour l'affût. Rien. Pas plus d'avion noir que d'une autre couleur. Tous les avions sont l'Avion noir pour le pays hanté, et le Morane est salué comme tel de salves sans fin sur toute la ligne française...

Il pleut, il pleut, — et l'on se morfondrait, n'était qu'il pleut aussi des nouvelles de succès. Les Allemands ont entamé un mouvement de retraite général. Leur cavalerie semble épuisée, voilà pour la Marne et pour l'Ourcq. Et l'on réoccupe Lunéville, dont les murs sont couverts de proclamations, sur les Russes en déroute, les Français anéantis, avec mille détails où se conjuguent le mensonge et l'insolence...

Il pleut, les rafales torrentielles menacent de démolir le pavillon où logent les pilotes. Par l'accalmie d'après-midi Roland Garros et le capitaine Le Révérend obtiennent l'autorisation d'aller jusqu'à la ligne de feu, pour la première fois.

A 1.000 ou 2.000 mètres, la hideur de la « boucherie » demeure invisible. Ni les cris d'épouvante, ni le silence de la dévastation ne montent dans l'azur ou dans la brume où ne chante que le rythme du moteur, comme le cœur immense de l'homme qui a des ailes. Il faut être au sol, pour entendre les voix, pour assister aux spectacles de mort et de détresse humaine. D'en haut, ce champ jonché de cadavres français se distinguait si peu du voisin aux gerbes délaissées et bouleversées. Des cavaliers tués avec leurs chevaux barrent la route. Il y en a un qui gît, la figure écrasée sur la chaussée, — noir de décomposition; il enfourche encore le cheval tombé sur le flanc gauche, les pattes avant brisées, — une main serrant le mousqueton, l'autre tenant les rênes. Plus loin, à la lisière de la forêt lorraine, ce sont des cadavres allemands. L'aménagement du terrain déconcerte. L'ennemi a creusé des abris souterrains confortables. Ici, des cartes d'une partie interrompue, peut-être, sont restées sur le tapis de jeu d'une table entourée de chaises ; mais les bouteilles sont vides. L'abandon des munitions prouve la retraite subite. Des croix, surmontées de couronnes de feuillages, sont plantées sur des tombes fraîches. De longs paniers intriguent. A quoi servent-ils ? Ce sont des « porte-obus », que nous ignorons. Un détachement français survient, qui avertit les promeneurs

de l'imprudence où les a entraînés leur curiosité, — plus loin que nos avant-postes eux-mêmes. On revient, sans aucune rencontre. C'est la bataille invisible, qui se décèle, soudain, par quelque obus, emplissant le ciel d'un fracas de tramway, de rame de métro. Il en éclate à cent mètres de l'auto, garée derrière une ferme. La canonnade se tait. Les aviateurs éprouvent un dur malaise dans l'ambiance de terreur où ils sont seuls debout à respirer, à marcher, à agir, à travers le village inerte, où les portes, les fenêtres béantes sont comme des yeux vides, sur des vergers saccagés, des arbres figés de stupeur, sur le paysage où la vie a été frappée des êtres aux choses, de la maison jusqu'à la niche du chien, de l'horloge arrêtée de la Mairie jusqu'à la forge éteinte du charron. Roland Garros et ses compagnons pressent le pas, ils ont hâte de rejoindre leur Panhard, de regagner les hangars bruissants, la popote cordiale, quand, dans la détresse du soir, un pauvre hennissement, des grognements déchirants peuplent le crépuscule d'une tristesse indicible. C'est tout près, dans la même étable, un très vieux cheval, deux très jeunes porcs. Roland Garros desserre la longe et la haridelle se traîne vers l'abreuvoir. On l'abandonne à sa triste liberté. Mais les cochons ? Impossible de les charger, sans quoi... On leur apporte quelques détritus de la cuisine, on ferme la bauge, — et l'on renseignera le cuistot sur cette usine de boudin et de chair à saucisse...

A peine un mois que fonctionnait l'escadrille, liée déjà par tant de souvenirs de la vie côte à

côte, d'un seul cœur, battant du même espoir. Ces « indisciplinés » d'hier, avec quelle gentillesse ils s'étaient soumis tout de suite au régime de l'existence en commun et de l'obéissance consentie. On pouvait leur commander de voler ! Ils ne se paignaient que de ne voler pas assez. Nul regret de leur engagement. Comment pourrait-on vivre à l'arrière ! Aussi un passage de civils leur devenait-il étrange. Vraiment, on ne parlait plus le même langage.

Un jour, ce furent Morane et Saulnier, de la firme soutenue par Garros, Audemars, Gilbert, contre des préventions officielles. Ils apportaient des nouvelles de Paris. La réception fut joyeuse. On plaisante l'ingénieur, mobilisé à l'usine, sur l'élégance de son uniforme. La mode se cherchait, et c'est en beauté que l'on prétendait aller aux combats, — qui, pour certains, ne se livraient qu'au restaurant, ou dans les bureaux. On se réjouissait de la victoire, complète, de la Marne. On buvait, on fumait; les pilotes, distraits des soirées ordinaires de la popote, les voyageurs parisiens, dépaysés au milieu de ces compagnons d'hier tout auréolés d'ajouter, chaque jour, aux périls de l'air les risques de la rencontre glorieuse ou fatale... D'autant plus que, parfois, la canonnade, pour les passants, ajoutait au pittoresque une inquiétude, dont les riverains du front ne se libèrent qu'à l'accoutumance... La nuit, à ses fantômes ordinaires, mêle les figures invisibles et pressantes du danger qui enveloppe, plane, peut surgir à toute seconde...

Soudain, les visages se font soucieux, à des bruits de pas, des craquements de branches...

Gilbert, Bobba, se consultant à l'écart, sortent rentrent...

— Non, rien... Personne.

La veillée reprend, joyeuse et troublante pour les convives étrangers. On rapporte des anecdotes à provoquer la chair de poule... Et l'on va se coucher... après une ronde minutieuse, recommandation de tout fermer, de ne pas garder de lumière...

Les hôtes n'auront guère eu le temps de s'endormir qu'une main gratte la porte.

— Qui est là ?

— C'est moi, Garros, glisse une voix basse.

— Quoi... Qu'y a-t-il ?

— Des uhlans. — Habillez-vous.

Le dormeur se précipite.

La popote en armes lui communique le plan : Gilbert, en sentinelle, derrière cette cahute; là-bas Pourpe, au tournant de la route. Garros derrière cet arbre. Bobba, contre un autre. Quant au civil, il fera le guet, à l'abri, dans le bois voisin. Armés jusqu'aux yeux, ils conduisent l'invité à son poste — où il attendra plus ou moins longtemps la relève — selon le bon plaisir des camarades qui ont regagné le baraquement — et qui, demain, le laisseront repartir dans l'ignorance de la mystification : *le coup du uhlan !*

Ainsi, de bonne foi, pourra-t-il conter chez Maxim's les péripéties d'une nuit à l'escadrille, — où, entre deux courses héroïques, aura résonné

le fou rire insouciant de la jeunesse sous la menace du destin...

Comme ce lendemain, qui faillit être tragique, dans une reconnaissance de Garros avec le capitaine de Vergnettes où, obligés de descendre à 400 mètres par la brume, ils sont copieusement « canardés ». Un petit bruit sec fait supposer qu'un balle a porté sur une partie métallique. En effet à l'atterrissage, on en découvre la trace, dans le fuselage, à cinq mètres du dos du passager, trouant le réservoir arrière...

Une quinzaine de temps hostile, du vent sournois à la pluie déprimante, de la tempête déchaînée aux lourds nuages noirs. Les appareils se détrempent sous le ruissellement des tentes et des hangars, dans les flaques et la boue. Ce sont des jours mornes, à guetter l'accalmie, à attendre des ordres. Une fois, c'est le plaisir de voler sur Commercy, d'y surprendre le sénateur Grosdidier, le roi du pays, un ami, d'avant guerre, des aviateurs, qui requiert « l'habitant », y loge princièrement les pilotes de passage, leur offre une chère fastueuse, et, ce qui les touche peut-être davantage, accepte courageusement de dîner à la fortune du pot — de la popote. Ce sont de minces incidents, qui comptent, désormais, dans cette vie incertaine. Où sera-t-on demain ?

On part pour Meaux, pour Clermont, obligés de descendre à 200 mètres sous le plafond bas avec des pannes, Gilbert qui renonce, Bobba qui se perd, Pourpe, heureusement, la seule cheville

foulée dans une chute terrible. On voit les champs de la grande bataille...

Ce soir, c'est le 23 septembre...

Roland Garros vole avec Gilbert comme passager. Il s'étonne de secousses à l'arrière, se retourne : Gilbert, qui fait de l'acrobatie vertigineuse sur le fuselage...

— Tu es fou...

— Et toi, l'an dernier... c'est l'anniversaire de la traversée de la Méditerranée que j'te souhaite...

La nuit se tendait, oui, comme il y a douze mois, où il cherchait à atterrir, à bout de souffle, à bout d'essence...

— Oui, à Piatville... J'étais bien abruti... !

VI

A quand la guerre aérienne ?

Ce n'est pas avec cette improvisation embryonnaire qu'il y faut compter d'ici longtemps — toutes nations nichées à la même folle enseigne !

De la Meurthe à la Marne, à l'Oise, à l'Aisne, à la Somme, les mêmes formations rudimentaires révèlent une égale pénurie de chefs, de pilotes, de mécaniciens, d'appareils, dont aucune marque ne répond à une destination précise. On parle bien d'*avions de chasse*, d'*avions de bombardement*,

mais ce ne sont que de vaines désignations, ne couvrant que des thèmes variables avec chaque escadrille...

Partout, l'installation de fortune... Oh ! les avions ont vite rallié où le Commandement les appelle. Il n'en va pas aussi rapidement des tracteurs et des remorques, qui doivent transporter tous les services dont s'aggrave de jour en jour un groupe d'aviation, avec tant de personnel et de matériel, des magasins, des hangars, des bureaux...

Comment, d'ailleurs, sans tous ces rouages, se seraient débrouillées les recrues en série, jetées à l'escadrille, après quelques semaines, — quelques heures de vol, ignorant tout de la mécanique, sans expérience aucune du moteur, qui faisaient, — des appareils — une consommation désastreuse, en payant eux-mêmes à la mort, par accidents, un tribut innombrable ?

Pour Garros, pour des Gilbert, des Pinsart, en dehors de la soumission à l'ordre militaire, ils n'avaient rien changé à leurs habitudes sportives ; les mêmes mécaniciens soignaient leurs appareils anciens. Tous s'étaient arrangés pour suivre leurs patrons, comme jadis les écuyers — leurs chevaliers et seigneurs.

Jules était là, qui n'eût pas laissé décoller son maître sans la mise au point la plus stricte, la revision la plus intime de tous les organes du Morane. Jules aussi calme, lent et narquois, sur les routes de la guerre, qu'à la veille des meetings et des courses, jamais désemparé, jamais à court

d'ingéniosité ni de ressources, aux stations les plus sommaires, pour assurer le départ à l'heure commandée... Nulle part, il n'était dépaysé. Aussi, désormais, le décor changeait peu, où qu'il fallût se poser, de l'Est au Nord, par la Lorraine, la Champagne, la Picardie, où montent les convois de vivres et de munitions, les trains de combattants vers le front d'où descendent les voitures de la Croix-Rouge, les files sanglantes et boueuses des blessés, des troupes relevées du feu. Campagnes dévastées, villages abandonnés, perdus et repris, dont les maisons éventrées, les meubles béants disent le pillage des cuisines, des greniers et des caves — et parfois de cadavres de bêtes et de gens, l'horreur du récent carnage, de la mêlée où dans le corps à corps atroce une baïonnette de fantassin est restée plantée dans un casque à pointe, près de la terre remuée, autour de la croix de bois d'une hâtive et pieuse sépulture anonyme... C'est plus loin, maintenant, que la mort se déchaîne dans le déroulement de la canonnade, parmi les ruines fumantes, à la lueur d'inextinguibles incendies...

Aux marches de l'exécrable conflagration, c'est la cité volante qui surgit, avec son peuple océanique ou lunaire de chauffeurs et d'aviateurs aux carapaces de cuir ruisselantes d'averses, aux pelages de fauves, les visages et les yeux disparus sous des masques et des verres exorbitants; toutes les senteurs des prés et des bois sont refoulées, il s'établit une atmosphère d'essence, d'huile, de résine, où s'édifient les abris de la horde fantas-

tique, comme tombés de vertigineux bolides d'une autre planète, avec cette faune d'oiseaux cubistes qui se démontent comme des géométries inertes, et, sur quelque geste et quelques ordres de l'homme s'élancent dans l'espace, dans un grondement énorme qui devient la respiration immense de la solitude et du silence.

La guerre aérienne...

Roland Garros se taisait. Il savait trop que les possibilités de l'avion étaient généralement ignorées d'un vieux monde, instruit des seules routines de la guerre ancestrale, à pied et à cheval ; l'automobile même était une nouveauté, qui dérangeait les conceptions des écoles napoléoniennes. La tâche ordinaire des pilotes continuait à se limiter au service des observateurs, qui se disputaient les sorties avec un Garros, un Gilbert. Car la sécurité devenait problématique, sur les appareils aux nouveaux conducteurs diplômés à la grosse.

La guerre aérienne...

C'était, par les intempéries de l'automne, de survoler l'interminable bataille de l'Aisne, qui prenait un caractère de guerre de forteresse, se retranchait derrière des fils de fer, s'enfonçait dans la terre, pour prendre ses quartiers d'hiver. Le plafond baissait, les nuages accrochés aux faîtes des cathédrales, à ces clochers de Saint-Quentin, de Noyon, d'Arras, aux témoins du génie des constructeurs de la Grande France médiévale contre

lesquelles s'éprouvait la science destructive des modernes artilleries. Des journées s'éternisaient à guetter l'éclaircie pour piquer dans le bleu, qui se refermait, interposait ses couches compactes, — au-dessus de quoi l'avion décrivait des orbes heureuses dans l'éblouissante lumière d'un soleil qui se refusait à la désolation du monde. Pourtant, Roland Garros ne goûtait plus la joie de voler pour voler où s'était enchantée jusqu'ici sa jeunesse. Tel jour, il avait Gilbert, ou Pinsart, comme passager, tenant sur les genoux deux bombes à lancer. Il fallait arracher aux chefs l'autorisation de ces bombardements, accordée, différée, on ne savait pourquoi. Alors que l'âme de l'univers vibrait comme un seul moteur, dans une fièvre de massacre, comment l'instinct de tuer ne se serait-il pas réveillé dans la partie humaine et divine de la machine ailée ? Il faut redescendre, chercher quelque faille, quelque couloir dans la banquise des nuages, pour tenter une plongée sur un objectif sérieux. L'épais rideau s'est aminci, le bord se déchire, l'avion est à 1.500 mètres au-dessus d'une agglomération de troupes, de parcs ennemis. Les bombes descendent, et il y a des dégâts, à en juger par l'explosion dans la fumée noire, par la fuite des autos à toute allure.

Mais l'appareil tremble, d'une secousse inconnue, encadré de volutes noires, puis blanches, comme des panaches de corbillards, — une salve de shrapnells, le feu des batteries spéciales, que Garros essuie pour la première fois... Il est impatient de recommencer... Quel progrès, déjà, sur la poignée de fléchettes, qui s'éparpillaient comme des

plumes, sans direction possible... Il faut imaginer quelque système, moins simpliste, d'utiliser les bombes... Et l'enthousiasme de ce dernier coup, qui a fait mouche, en pleine cible d'un rassemblement, exalte l'escadrille— quand on apprend que, dans ce cortège d'autos, presque certainement, roulait l'auto du Kaiser...

Un souffle de plus ou de moins, et tout pouvait changer dans les péripéties de la guerre, et la conduite du monde...

VII

On avait tant espéré, de cette sublime jeunesse ailée !

Et jamais un mot de la guerre aérienne, au communiqué.

Ce Garros, qui avait gravi jusqu'au plus haut du ciel, défié la tempête de l'Anjou, traversé toute une Méditerranée — de qui l'on exigeait le miracle quotidien, où était-il, que faisait-il ? L'imagination populaire ne se résignait pas à cette faillite morne. Aussi acceptait-elle, d'une crédulité insatiable, les fables les plus folles. Quand les Tauben jetaient le meurtre de leurs bombes et l'insulte de leurs papiers sur Paris, il n'était pas possible que l'on ne ripostât pas sur Berlin, sur Munich, sur Vienne, sur le Grand Quartier Général de Guillaume et du Kronprinz... Sans doute, préparait-on, dans le secret, quelque manœuvre, qui, du ciel,

ferait tomber, sur l'ennemi, le châtiment irrésistible, et l'illusion enfonçait ses clous profonds dans les cerveaux chimériques.

Cependant, la réalité se traînait au jour le jour. Les maîtres de l'air, les favoris de la multitude n'étaient plus que de simples soldats, aux crânes tondus à l'ordonnance, dont le prestige était tombé avec la libre chevelure, — de simples conducteurs de taxis aériens. Sur des appareils défectueux, à la trépidation du moteur, à l'abandon d'un cylindre, à la défaillance des bougies, l'angoisse de la panne étreignait les poitrines les plus courageuses : l'angoisse de l'atterrissage chez l'ennemi. L'enjeu n'était plus d'une course compromise, d'un record effacé, mais de la liberté perdue... La panne, mille fois plus fréquente et dangereuse que le combat... Une opinion sotte décrétait que les Albatros refusaient le duel, fuyaient, piquaient dans leurs lignes, à la vue de nos Farman, de nos Blériot, de nos Morane... Or, c'était une tactique, de préférer au tournoi singulier la reconnaissance profitable — aussi d'entraîner dans leur zone meurtrière, au feu des batteries spéciales, le Français échauffé à la poursuite, et cédant à la bravoure irréfléchie. Le combat ? Ils n'y risquaient guère pourtant. Que de fois Garros les approchait à bout portant — mais la carabine de l'observateur, au premier coup, était enrayée...

Pourtant, malgré l'étouffement des hiérarchies, un murmure de vérité se propageait, il fallait bien admettre que le mérite professionnel ne se mesurait pas à la dorure des uniformes, et parmi les

chefs d'escadrilles, nombre d'officiers s'inclinaient honnêtement devant le renom de leurs subalternes. Outre la virtuosité professionnelle, comment le haut caractère d'un Garros ne se serait-il pas imposé à la popote, et à la chambrée, dans l'existence commune où sa supériorité morale, son intelligence étendue se manifestaient en toutes circonstances, comme sa droiture indéfectible, sa modestie, sa franchise, son endurance totale ! Il n'avait pas à s'efforcer pour mener la dure existence présente. Il n'en concevait pas d'autre possible.

Les camarades l'enviaient d'aller à Paris chercher un appareil. Le séjour pouvait se prolonger, sous maints prétextes. Il ne cachait pas sa joie, de la détente promise, d'autant plus qu'on volait mal par ces journées de brouillard et de pluie. Il allait retrouver Audemars, que sa fraternelle amitié souffrait de ne pas voir deux fois par jour.

Immédiatement, il se sentit étranger dans ce Paris, héroïque, mais si léger, aux endroits de luxe, où tout était scandale aux nerfs du combattant, la morgue des profiteurs, la vilenie des embusqués, la parade des filles, dans les restaurants où sautait le champagne, les théâtres où la *Marseillaise* s'incorporait aux spectacles...

Il pressait sa mission, ralliait sans délai.

L'escadrille s'était déplacée. Il doit loger chez de petits rentiers, un vieux ménage sans enfants, à qui il gardera une vive reconnaissance de leur

accueil, — inscrivant leur nom, M. et Mme Delaforge, sur son journal, à une date qui lui rappelle Paris, un anniversaire, sa vingt-sixième année, le 6 octobre... seul, loin des siens, de son père (le reverra-t-il jamais ? là-bas, à Saïgon), de sa mère, de sa sœur, à Versailles.

Ce n'est plus, par cette journée de bourrasque et de pluie, dans cette petite maison d'Esquenoy, le conquérant de l'air, Roland Garros aux yeux braqués, à l'esprit tendu, aux muscles bandés, vers quelque but opiniâtre, mais un enfant au cœur ému, comme orphelin, qui se livre à ces vieillards sans enfants, dépose toute sa tendresse contenue sur le front de leur petite fille adoptive; des dernières fleurs d'automne, elle lui avait fait un bouquet, tandis que la maman lui confectionnait un chausson aux pommes.

VIII

A peine rentré à l'escadrille, avancée vers Amiens, — Roland Garros est avisé qu'on l'appelle à Paris, pour chasser le Taube...

Est-ce la Révolution, que, pour sauver la cité en danger, l'on fasse appel à ce jeune homme de vingt-six ans, qui n'a pas de galons, et que le Commandement suprême ignore, évidemment, comme il a fait de l'aviation elle-même... ? Mais la population s'émeut de l'inertie de la défense...

Qu'a-t-on fait de cette pléiade valeureuse qui, naguère, escaladait la nue, emplissait du ronronnement énorme des moteurs le ciel, vide, maintenant, d'où tombent les audacieux projectiles?... Qu'est-ce que ces calembredaines, que l'on ne peut répondre, de la terre ou de l'air, sans multiplier les risques pour les quartiers au-dessus desquels s'engagerait la fusillade ? N'est-il donc pas possible d'arrêter les assaillants, au passage des lignes? Hélas! on comprend trop bien qu'aucune haute direction n'est là, dans cette administration aux hiérarchies pompeuses, aux bureaux comme toujours formalistes...

Pourtant, on appelle Garros...

— Essence ?

— Contact.

Garros est parti tout de suite, Jules rejoindra, par la route...

Il savait bien, lui, qu'on en viendrait là... C'était l'avis de tout le monde, dans les hangars, qu'il n'y avait que Garros pour nettoyer Paris de ces sales oiseaux... Ils pouvaient toujours venir... Ce serait autre chose de s'en retourner...

Un voyage d'une heure, descente à Villacoublay, l'auto de Morane dépose en un rien de temps, à la Direction de l'Aviation militaire, Garros impatient de savoir, dans toute la fièvre des conjectures.

Mais la semaine anglaise n'est pas faite que pour Londres !

Les bureaux sont les bureaux, il n'y a personne...

IX

Ce fut par ce terrible hiver que se précisa l'amitié de Roland Garros et de Jean Cantaber, dans l'intimité de quelques semaines de vie commune. L'écrivain se passionnait aux recherches de l'aviateur, et celui-ci, parfois, prenait un livre, mais le replaçait vite, pour s'installer au piano...

— Je ne peux plus lire... Et je voudrais...

Seule, la musique pouvait l'arracher à sa préoccupation incessante...

— Je ne peux plus travailler à Paris, je ne dors pas... Avez-vous le droit de loger un ami ? sans billet de logement ? On ne sait jamais, avec l'administration !

Quel cauchemar, en effet, depuis deux mois, où, à chaque instant, son travail était entravé par des complications de règlements officiels, des formalités hiérarchiques, de misérables difficultés bureaucratiques, dans le chaos d'une administration où le « service des moteurs » ignore celui « des cellules », qui ignore celui de « l'armement », qui ignore celui des « hélices », qui ignore celui des « réparations », qui ignore « l'avant », qui ignore « l'arrière », qui s'ignorent entre eux...

Roland Garros avait été, enfin, chargé de mettre au point une petite « mitrailleuse fixe », — tout en participant à la défense du camp retranché.

Roland Garros avait calculé qu'un séjour de trois à quatre semaines lui suffirait pour la mise

au point sur monoplan du dispositif qu'il avait imaginé pour tirer à travers le champ de rotation de l'hélice. Cette idée, lointaine, de Saulnier, était demeurée à l'état chimérique...

— Oui, avait résumé Garros, il s'agit de monter de Levallois-Perret à la planète Mars... Il ne manque que le funiculaire...

Les ingénieurs s'étaient ingéniés, sans aboutir...

A chaque sortie, où Roland Garros s'exaspérait de l'inutile présence de son compagnon observateur-tireur, l'idée l'obsédait de voler, d'observer, de combattre seul. Scientifiquement, la possibilité du tir dans le champ de rotation de l'hélice, si rapide fût le tour des ailes, existait. Ce n'était donc qu'une question d'aménagement, pour arriver au synchronisme pratique.

Il lui fallait investir les bureaux, courir les usines, quoiqu'on lui eût donné carte blanche, et que ses chefs directs suivissent avec intérêt ses expériences; on devine le scepticisme, pourtant, qui régnait en haut lieu sur les recherches du pilote sans diplôme : le filon « pour se la couler douce » à Paris...

Cependant, Roland Garros imprimait à l'aviation de guerre une orientation décisive, — à l'avion de reconnaissance, à l'avion de combat...

Déjà des intérêts, des appétits de lucre se disputaient les commandes, des légendes s'accréditaient contre telle ou telle marque, et, pour quelque mécompte avec des pilotes novices, un appareil devenait suspect, toute innovation, tout progrès risquaient d'être retardés, abandonnés. Ainsi,

le parasol « M. S. » dont une seule escadrille avait prôné les incomparables qualités de rapidité ascensionnelle et de vitesse, était décrié et réputé dangereux à la suite d'accidents imputables à l'ignorance et à la maladresse.

Roland Garros expliquait :

— Oui, il y a quelque difficulté... Un entraînement est nécessaire... Vous confiez un pur sang à un charretier...

Il faisait voler les chefs de l'aéronautique, les pilotes hostiles ou timorés, dont il modifiait les impressions contraires, à la veille de la prochaine campagne. Ainsi son intervention amenait l'adoption d'un type dont l'élimination pouvait retentir gravement sur la formation de la flotte aérienne. A cette lente propagande, il mettait une patience scrupuleuse. Il était devenu absolument maître de soi. Sa minutie profonde exaspérait les commissions de réception. Avant d'enlever un appareil, il n'était point de vérification qu'il n'opérât. Les officiers s'impatientaient, cravachant leurs leggins d'une badine irritée, comme si l'aviateur se fût mêlé de les faire poser...

— Bien sûr, marmonnait Jules, ils n'ont jamais vu de l'aéroplane qu'à la fête de Neuilly; ils confondent avec les chevaux de bois...

De Villacoublay, des usines, Garros, sur sa Bugatti découverte, par la nuit, rentrait glacé. Il achetait des gants spéciaux, dont il ne pouvait garder la paire deux jours de suite, en égarait toujours un — fatalement celui dont il aurait eu

besoin. Il essayait de toutes les nouveautés, de toutes les spécialités de chaussettes et de dessous préconisés, sans pouvoir se préserver suffisamment. Aussi avec quelle joie d'enfant il se déchaussait, aux grands feux de bois qui l'attendaient, à Malmaison.

Tout de suite, il passait à la cuisine, à la salle à manger, encombrées du tonnelet de porto qu'il rapportait de chez Bodega, des provisions choisies chez Hediart, mais le ravitaillement exotique se ralentissait, avec les sous-marins, chez l'importateur de denrées coloniales...

Enfin, c'étaient les longues soirées dans cette masse de silence, à quelques heures de la guerre... Roland songeait à son père, Cantaber à son fils...

— Je vais lui écrire, décidait Roland... Que fait-il là-bas, à se ronger? Tenez, voilà sa dernière lettre. C'est inquiétant...

— C'est difficille... Quand les affaires vous tiennent... On ne lâche pas quand on veut, ni comme on veut...

— Mais si... Il faut le décider... Je lui écris... Insistez donc de votre côté... Il a confiance en vous...

Roland écrivait :

Je suis à Paris depuis dix-huit jours, chargé, comme je te l'ai câblé, de mettre au point un dispositif nouveau permettant d'armer efficacement des appareils monoplaces rapides à hélice-avant (l'hélice constituant la difficulté). Mes premiers essais ont été retardés par la difficulté de passer par les voies hiérarchiques et administratives pour les moindres gestes : si bien que je crois que j'en ai encore pour un temps... indéfini. La besogne que je fais ici est très intéressante; c'est dommage seulement que cela n'aille pas plus

vite. Si, au début des beaux jours, j'ai la satisfaction d'avoir rendu pratique un bon instrument de combat aérien et de pouvoir m'en servir le premier, j'aurai plus de joie que si j'avais fait n'importe quoi d'autre.

J'oubliais de te dire qu'entre mes essais, je suis chargé, avec beaucoup d'autres, de défendre Paris, — c'est-à-dire de chasser les appareils ennemis qui viendraient encore jeter des bombes. Depuis trois semaines, d'ailleurs, on n'en a vu aucun : tous les jours pourtant les journaux annoncent que des avions allemands ont été obligés de rebrousser chemin, chassés par l'escadrille de défense de Paris ! Si tu voulais en même temps nous remplir de joie et être raisonnable, tu viendrais, aussitôt que la mer serait débarrassée des croiseurs allemands, te reposer dans le Midi en attendant la paix; je serais si heureux de te sentir près de nous, et tu viendrais facilement m'embrasser de temps en temps... C'est bien une folie, pardonne-moi le mot, de continuer à imposer à ton organisme l'usure de la lutte et du climat, après la carrière que tu lui as demandée...

Tu arriveras, en continuant, au détraquement brusque de la machine trop usée ou, le moins qui puisse arriver, c'est que tu me reviennes vieillard et éteint et que je n'aie pas le bonheur de vivre avec toi tes dernières années de force.

Écoute-moi, n'attends plus : viens.

Je ne te raconte pas ce que j'ai fait sur le front parce que je tiens un carnet de route que je t'enverrai dès qu'il sera plein.

Au courrier suivant, il insistait :

Mon cher papa,

Je suis encore à Paris et même pour quelque temps encore. Les essais que j'ai entrepris sont plus longs que prévus. Quand ils auront abouti à un premier résultat, j'irai sur le front quelques jours, puis reviendrai à Paris

surveiller la construction de la machine définitive. Je suis très heureux : on m'a donné carte blanche, tout ce que je demande est aussitôt à ma disposition; les expériences sont suivies avec beaucoup d'intérêt par tous les chefs...

La vie de Paris reprend petit à petit. On s'est habitué à l'atmosphère nouvelle, aux communiqués constipés, aux uniformes; les théâtres sont en train de rouvrir, tout le monde revient à Paris, sauf les Parisiens qui sont au front. En somme, s'il y avait la paix tout à coup, il faudrait s'y réhabituer. Pour ma part, je n'ai jamais vécu avec aussi peu d'efforts désagréables.

...Je te propose la combinaison suivante : la guerre a fait tout baisser, la terre est à vil prix. J'achète dans l'Estérel (où je connais des coins prodigieux) une propriété, ou plutôt un terrain (il y en a un que je guette; c'est un immense parc au pied de l'Estérel rouge, dans la mer). Tu t'y fais construire un joli pavillon pour toi et Lucie, d'un côté, et moi un autre pour moi et des amis éventuels... Mais voilà... Il faudrait que tu viennes maintenant. Dès la paix, nous irions ensemble passer trois mois à Saïgon pour régler tes affaires et moi pour y faire un voyage dont j'ai envie depuis longtemps.

Te décideras-tu ?

— Pensez-vous que je puisse lui envoyer ça ?

— Je voudrais bien en recevoir une pareille.

— Ne vous impatientez pas... Cela n'a rien d'anormal encore...

Depuis quelques jours, Cantaber était sans nouvelles, et son fils avait quitté le dépôt de Blois, pour Verdun...

— On se couche... Je ferme, je ne pourrais pas dormir, avec cette lune...

Ils s'accoudaient à ces fenêtres d'où Bonaparte, Joséphine avaient pu se pencher sur le parc

endormi, sur la pièce d'eau où s'immobilisaient les cygnes...

— Bonne nuit, à demain...

Ils se serraient les mains, les yeux dans les yeux, mais qui ne se voyaient pas, ou voyaient une autre personne. Un père tourmenté, par delà les mers, — un enfant, dans les affres de la guerre...

X

Cruelle, pesante fin d'année, où il lui fallait se débattre dans le noir, dans le froid, à travers mille déboires, de paroles fugaces comme le nuage, de promesses qui fondent comme neige, se délaient en boue inconsistante.

La foi ne l'abandonnait pas : il aurait *son arme*, à lui, comme il avait imaginé, aux heures éperdues où, tant de fois, l'adversaire avait échappé aux attaques débiles du browning et de la carabine de ses passagers ! Pourtant, certains soirs, il rentrait défait, après tel essai qui devait être probant, où c'était encore partie compromise, sur quelque obstacle stupide. Chaque échec était sournoisement exploité. Roland Garros était seul, avec son loyal génie, son patriotisme et son esprit de sacrifice, contre une coalition de tant d'intérêts et de vanité menacés...

D'abord, on voulut essayer le monstre, autrefois proposé par Saulnier, qui avait — paraît-il —

donné des résultats plausibles au sol. Après avoir longuement volé, avant de tirer en l'air, Garros voulut encore tirer à terre. A peine le moteur tourna-t-il qu'une pièce pare-balle s'échappait par la force centrifuge, arrachait le moteur, brisait le fuselage et les ailes. Cinq minutes plus tard l'accident se produisait à deux mille mètres. La cause : attache insuffisante des pièces[1]...

Après réparations et réfections, Roland Garros effectue une nouvelle expérience, à Satory. Trois cents cartouches sont tirées, jusqu'à un enrayage de la mitrailleuse. On croit au résultat triomphal. Hélas ! l'hélice est déchiquetée, un pare-balle endommagé, et un projectile a ricoché dans l'aile... L'inventeur est décontenancé, au milieu de tous ces chefs galonnés et péremptoires, qui émettent leurs avis sans appel, sur des recherches dont ils ne savent que cet incident immédiat. Cantaber, dans un groupe, n'entend-il pas un colonel détaché aux « Inventions », déclarer :

— Moi, les inventeurs, je les laisse à la porte. Ce n'est pas le moment d'innover. Il n'y a qu'à se

1. Je fais un rapport concluant à la continuation des expériences. Rendu prudent, je fais monter les mêmes pièces sur une autre hélice avec une attache rassurante, et les essais aux Arts et Métiers m'apprennent que ce système tient à 1,600 tours et probablement à plus, que le dispositif ne consomme que 2 ou 3 chevaux de la force du moteur. Pour terminer, je fais tourner une hélice à pare-balles six heures à 1.250 tours sur un 100 HP monosoupape Gnôme sans trace de jeu. Aidé alors par Chauvière, je cherche à alléger les pièces et à réduire leurs dimensions pour économiser proportionnellement les balles perdues. Grâce à une hélice de forme spéciale on arrive à une économie de poids des pièces et de déchets de balles de 5 0/0 environ. On ne doit plus perdre que 4 à 5 0/0 des balles tirées. *(Journal de Garros.)*

servir du matériel éprouvé. On n'a pas de temps à perdre à toutes ces billevesées.

Or, le désastre n'était qu'une anicroche, — tout à fait indépendante du système de tir : simplement, la mitrailleuse avait bougé, mal fixée à son support, et tiré en dehors du pare-balle, dans la partie non blindée...

Enfin, on pourrait « réveillonner ». Après diverses péripéties, les derniers vols avaient été concluants...

Roland Garros avait demandé d'inviter sa compagne, pour quelques jours, avant de retourner à l'escadrille. Audemars devait venir coucher. A la nuit, la Bugatti pénétrait comme un bolide de victoire, trouant le silence, illuminant les ténèbres de la vieille maison napoléonienne...

Tout droit, Roland allait à la cuisine, comploter un plat à sa manière. Cantaber descendait à la cave chercher quelqu'une des bouteilles sensationnelles, qu'il tenait de l'amitié de ses voisins, les châtelains américains de Vert-Mont.

— Oui, de la « *fine* » *achetée au Café Anglais avant* 1870... »

On portait la santé de ces grands amis de la France, qui se dépouillaient pour les œuvres de guerre...

— A Monsieur, à Madame Edward Tuck...

— Où sont-ils ?

— Mais à Paris — qu'ils ont refusé de quitter...

On buvait à Me Garros, là-bas, par delà les Océans...

Les toasts s'arrêtaient... Pas de nouvelles de Charlie... depuis trois semaines... On n'osait en parler... Un silence soucieux s'intercalait...

— Ah! jetait Garros... Me voici plus libre... demain, je vous fais voler...

C'était convenu, depuis longtemps... Dès le matin Cantaber était prêt... On descendait, quand le portier présenta le courrier...

Soudain Cantaber fut immobile.

— Roland...

« *Charles Cantaber*... 113e... *tué à Vauquois* » disait une lettre du ministère de la Guerre...

— Je ne vous laisse pas. — Venez...

Roland emmenait le père douloureux, l'installait dans l'auto, le véhiculait par la matinée glacée, à travers les bois de Versailles, le hissait dans son avion, montait par la brume.

Tout ce que son grand cœur contenait de tendresse amassée, comme inutilisée, débordait...

— Vieux père, vieux père, vous avez un fils encore, disait-il au pauvre homme de Malmaison, pensant à celui de Cochinchine...

XI

Au lendemain même de l'expérience heureuse, Roland Garros reçoit l'ordre de rejoindre l'escadrille *M. S.* 26, à Dunkerque... Il avait espéré que, devant le succès, on lui accorderait, pour le moins, l'appareil et le moteur de son choix avec

les derniers perfectionnements, pour y installer dans les conditions les plus favorables la mitrailleuse décisive. On esquive la conversation, avec des promesses vagues. Il faut partir pour Dunkerque où le Taube abonde. Roland est affecté qu'on ait hâte ainsi de l'éloigner, sans lui tenir parole, avec des réticences. A ce dernier dîner, à Malmaison, il penche sur son assiette le front lourd des journées manquées.

— Je voudrais vous lire mon rapport tout à l'heure... Je suis embarrassé... Je crois que j'ai gaffé... Pourtant, je ne pouvais pas ne pas dire la vérité... Vous voulez me prêter votre bureau...

D'habitude, il écrivait, rarement, d'ailleurs, dans sa chambre, ou dans le salon, dans le scrupule de rien déranger aux habitudes de son hôte...

— Voilà... Après m'avoir félicité, le commandant m'a demandé un rapport, concluant à l'adoption d'un *monoplan M. S. armé de la mitrailleuse, avec mon dispositif*... Nous avons discuté sur le nombre des appareils à commander, une dizaine, comme première série... Je me chargerais des essais, de l'entraînement des pilotes... J'allais sortir, quand le commandant me rappelle :

— Vous n'avez pas de contrats, vous n'avez pas d'intérêts chez Morane ?...

— Mais si, mes contrats d'avant guerre...

— Oh ! mais c'est que cela change...

J'ai été tout surpris :

— Mais, mon commandant...

— Oh ! cela change tout...

— Mais, mon commandant, vous n'êtes pas obligé de passer la commande à Morane...

— Ainsi, cela a fini *vaseusement*... Qu'en pensez-vous ?

Roland Garros me communiqua le rapport où il concluait à l'adoption de mitrailleuses avec le dispositif permettant le tir dans le champ de rotation de l'hélice, sur un *monoplan M. S.* ou tel autre.

Depuis longtemps, on murmurait contre la mainmise sur l'Administration de l'Aéronautique par certains constructeurs favorisés au détriment des concurrents les plus dignes. La routine, la crainte — pour les pilotes nouveaux, brevetés à la grosse, de toute difficulté, — aidaient aux intrigues de fournisseurs, aux louches « combines » où s'abîmait le souci de la défense nationale...

La guerre aérienne !

Ce n'est qu'aux premiers jours de 1915 que le communiqué la résume en quelques lignes :

On a jeté une demi-douzaine de bombes sur la gare de Metz (en réponse au raid d'un Zeppelin sur Nancy !) On a lancé des fléchettes sur des rassemblements, des parcs, des bivouacs, — autant en emporte le vent, de ces pointes sans direction possible ! *Un Aviatik venant sur Paris a dû rebrousser chemin.*

Telles sont les pâles nouvelles de cette période obscure, où les rédacteurs négligent d'inscrire l'activité ennemie. Malgré le temps détestable, elle se manifeste fréquemment, surtout dans le Nord, et, justement, les succès que l'on impute à nos escadrilles confirment le fait de l'audace

adverse : un Albatros, chassé au-dessus d'Arras, est forcé de retourner dans ses lignes.

Seul Gilbert, après deux combats qui lui avaient valu la médaille militaire, sans que des preuves matérielles de la victoire eussent pu être enregistrées, enfin, avait obtenu un résultat indubitable, avec son observateur, en descendant un appareil, dont le pilote blessé fut fait prisonnier. Des appareils allemands étaient capturés, par suite de pannes de moteur. C'est par huit ou dix qu'ils opéraient sur Dunkerque, tuant et blessant, terrorisant la population, qui ne se sentait pas défendue, avec ces Morane sujets à tant d'accidents, — en quoi nos aviateurs perdaient confiance...

C'est par là que l'on expédiait Garros, avec son appareil dilaté, de tant d'essais, avec le moteur infect qu'on avait refusé de remplacer...

— Dunkerque...

C'est à quelques kilomètres, dans les dunes, que s'étend le camp d'aviation.

...L'arrivée de Garros est signalée... L'avion se précise, plane, hésite, s'éloigne, va se poser sur la plage... Pourquoi pas sur le champ d'atterrissage ? Tout de suite, Garros s'étonne du lieu choisi, impraticable avec le vent de mer. En effet, plusieurs y ont *capoté*, subi des avaries. Il n'est pas étonnant que l'on casse du bois, dans ces conditions déplorables. L'escadrille est désemparée, avec ces mécomptes, accablée par les intempéries. Roland Garros ne peut que sourire de ces défaillances de

jeunes gens abandonnés à eux-mêmes qui, du rude métier, ont tout à apprendre. Il y a la bonne volonté. Un par un, il instruit les camarades, rebutés pour quelque vétille, — et Jules initie les mécaniciens, déroutés ou négligents. Comme on ne signale plus d'avion, il s'entraîne sur une mare, sur des cibles tracées dans le sable du rivage qu'il crible de balles. Les Tauben ne se risquent plus sur la cité de Jean Bart, — sans que l'escadrille raffermie ait eu à manifester un redoublement d'entrain. A quoi tenait cette prudence soudaine ? Au mauvais temps qui rendait les reconnaissances pénibles ? Non, à la présence de Garros, affirment les autorités locales. Elle est connue au delà des lignes, et l'on n'ignore pas qu'il s'exerce au tir avec une arme à longue portée. Toute la région est infestée d'espions, de femmes, surtout, impossibles à démasquer, qui se sont glissées parmi les réfugiés, dévalant en masse, à l'évacuation de la Belgique. Même on ajoute :

— Nous avons été bombardés avec des projectiles français, par conséquent livrés à l'adversaire.

En vain objecterait-on que cela n'a rien d'étonnant, avec le matériel et les munitions de nos places fortes de la frontière, au pouvoir de l'ennemi : la population a massé toute sa confiance dans le prestige du fameux pilote.

Hélas ! ses grands chefs lointains ne partagent pas le sentiment populaire, et au G. Q. G. l'on ne se préoccupe pas de ses rapports : c'est, vis-à-vis de lui, le morne *statu quo*, une indifférence supérieure, l'inertie des bureaux « inchangée ».

XII

Cependant, Garros est tout tendu, tout à l'idée fixe. Au moindre point noir, grossissant dans le ciel, il prend son vol... Que d'alertes, où il lui faut bander sa volonté contre l'émotion qui lui gonfle le cœur à faire éclater sa poitrine.

Comme à ce coup de téléphone, qui signale trois biplans sur Furnes. Il pique au plus près, et, à trente mètres du but, tire un chargeur. Il a certainement touché. Rien ne tombe. Il s'éloigne pour recharger, pendant que l'adversaire disparaît dans ses lignes. Il se tourne vers le deuxième biplan, le gagne de vitesse, le survole et tire, sans résultat encore. Puis dans cette chasse effrénée, il fonce sur un troisième, un quatrième. Il lui semble tirer dans de bonnes conditions, à trente mètres. Il vise sans difficulté. Il est calme, mais abasourdi par l'insuccès, avec l'impression de fusiller à bout portant un homme invulnérable, qui ne ferait que sourire. Pourtant, il n'en est rien, car les adversaires s'échappent en désordre — mais sans tomber. D'autres surgissent, puis fuient devant ce solitaire, acharné, avec cette machine traîtresse, derrière l'hélice. Or, rien à craindre, pour ces derniers, car la mitrailleuse ne fonctionne plus. Mais Garros n'essaie même pas de remédier à la panne, croyant au fatal enrayage. Il ne s'agissait que d'un arrêt, montrera Jules, il suffisait de réarmer...

De telles journées auraient pu décourager des caractères moins purement trempés. Garros demeurait impénétrable au doute. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l' « éternel second » savait combien la chance se refuse avant le triomphe, combien la destinée peut vouloir être violentée.

En face de lui, ce soir, à la popote, n'avait-il pas le vainqueur de *Rome* et du *Circuit Européen*, Beaumont, maintenant son camarade de guerre, dans les hydravions d'une station voisine ?

Cependant, Cantaber le trouve un peu triste.

— Rien, le vent du Nord...

— Vous savez, ça ne date pas d'aujourd'hui :

La nuit est froide et sans étoiles ; la mer fermente et, sur la mer, à plat ventre étendu, l'informe vent du Nord, comme une vieille grognon, babille d'une voix gémissante et mystérieuse et raconte de folles histoires, des histoires de géants.

— Vous ne connaissez pas Henri Heine ?

— Vous me laisserez le volume ? Mais pourquoi n'avoir pas prévenu, et perdu cette journée à Calais ? Je serais allé vous chercher en auto...

— Je ne voulais vous déranger en rien... J'ai le temps ; depuis votre départ, je ne peux plus tenir à Malmaison, vous comprenez... Je suis allé aux tranchées, d'Épernay à Reims, quelques jours... Et puis, à Compiègne... Je ne respire pas à l'arrière. Plus près de la bataille, j'oublie...

Ils étaient au Café des Arcades, qui, vers midi, s'emplissait d'uniformes les plus divers. Il devenait difficile de reconnaître les armées dans tous

ces costumes où le velours à côtes, le kaki et toutes les peaux de bêtes se mêlaient aux vestiges des vêtements réglementaires de naguère. Surtout, les chaussures, les bandes, les guêtres, les molletières, les bottes variaient infiniment. Et quelle différence, de ces hommes d'avec les militaires d'il y a quelques mois. Naguère tous de vingt ans, de vingt-cinq, de trente, aux manœuvres. Il y a, désormais, de tous les poils, du blond et du noir au gris et au blanc, et de l'imberbe au chauve. C'est ce pêle-mêle de tailles, d'âges, de corpulences de toutes classes qui fait l'heure émouvante, de l'arrière-front, du pavé de la place provinciale à la tranchée dans la craie champenoise ou dans la poussière de la dune.

On invite Cantaber, à la Villa de l'Escadrille.

— Oh ! non, vous ne nous dérangez pas... Avec ce temps, pas de travail possible... On ne vole pas...

La bourrasque sévit depuis quelques jours... Dans l'après-midi, on roule jusqu'au parc d'aviation à Saint-Pol, dans le vent furieux... La flotte aérienne des Alliés est au repos, abritée, pas assez, derrière les dunes du rivage désolé. Les oiseaux de guerre sont à terre, comme rafalés sous les hangars et les tentes, dont les cordages et les toiles gémissent, à la menace d'être soulevés, emportés par la tourmente...

A travers les ateliers, Garros explique les progrès réalisés. Peu à peu, les oiseaux de parade, les ailes de course deviennent des engins de force et de lutte. L'outillage s'est amélioré. Des biplans portent de petits canons. Ce que ne dit pas le

sous-lieutenant Garros, c'est le monoplan monoplace avec la mitrailleuse, tirant dans le champ de rotation de l'hélice. Et ce que l'on ne croyait pas non plus possible, ce système de déclenchement permettant d'emporter et de jeter des obus d'un fort poids, d'un monoplace.

— On ne pourra se rendre compte qu'au printemps...

Il faut se borner à quelque bombardement hâtif, par une accalmie. Ici, l'escadrille est à peu près indépendante du corps d'armée. Ce n'est pas un endroit à reconnaissance. Le travail est laissé à l'initiative de chacun, qui va survoler et bombarder, de Dunkerque à Furnes, à Ostende, à sa guise. Les Anglais, eux, du hangar voisin, partent plutôt en groupes. Alors, quelques Français, quelques Belges se joignent au raid britannique — ne redoutant toujours que le danger d'être *descendus* par nos soldats en s'élevant ou en atterrissant dans nos lignes. Car, au-dessus de l'ennemi, l'aviateur peut monter et échapper aux shrapnels, il peut garder ses distances ; mais, pour rentrer au camp, il faut bien descendre...

Depuis des semaines, Dunkerque a pu dormir, dans le silence retrouvé où ne chante que la musique amicale du beffroi aux heures et aux demies; la voix imposante du carillon à travers les furieux éclats de la tempête. Dunkerque a pu dormir sans que le tocsin ait signalé de tentatives ennemies sur l'enceinte où, d'en haut, dit Garros, la ville s'épanouit comme une marguerite de pierre.

Au matin, un va-et-vient de garnison considé-

rable, avec le fracas des autos, des camions militaires, empêche de remarquer l'exode de la population. Il se caractérise au port, en contournant les bassins, en longeant les canaux, dont on ne voit plus l'eau, tant les barques et les chalands, désertés des pêcheurs, se pressent, les mâts serrés comme les allumettes dans une boîte. Au soir, les cafés se remplissent, les officiers des formations *extra-muros* venant prendre un air de ville, — et des consommations prudentes. Sous tant de plastrons militaires persistent des estomacs civils, et les alcools sont vastement dilués d'eaux minérales, chacun prône son infusion avec une feuille de ceci, une feuille de cela, les garçons de café sont transformés en herboristes ! Mais l'extinction de la lumière sonne tôt, et les débits ferment sévèrement...

Ce soir, Léon Barthou a invité Cantaber avec Garros, taciturne. Cette oisiveté lancinante lui fait mal, il souffre de cette activité « en veilleuse », et les heures fixes, les mesures obligatoires, les conversations de popote ne conviennent guère à son équilibre difficile.

Il s'inquiète, pour son appareil, sous cette bâche qu'un coup de vent peut arracher avec ses piquets. Il a signalé le danger. On a haussé les épaules.

A la conversation affectueuse de Barthou, de Cantaber, au Maxim's local, adopté par quelques Parisiens noctambules, Roland Garros se ranime, ordonne un dîner. Hélas ! l'omelette promise à 19 heures ne se présente qu'à 20 heures et ce n'est que vers 20 h. 3/4 que se montre un frag-

ment de poulet, — avec cette objurgation du patron :

— Je ne débouche pas la bouteille... Vous n'auriez pas le temps... On ferme à 21 heures.

Léon Barthou proteste. D'habitude on jouit de quelque immunité de prolongation. Il y a l'heure de grâce ! Mais des événements se sont produits. On loue des chambres dans le même immeuble : il y a eu une *descente*, et l'on a constaté la présence d'officiers qui avaient fait venir leurs épouses — contre la discipline ! d'où la consigne renforcée... et l'errance par les rues éteintes, la seule ressource de monter dans la chambre de Cantaber, où, après bien de l'insistance, on obtiendra du tilleul, avec du rhum.

Mais la causerie est chaleureuse, dans la confiante intimité, où le frère de l'ancien Président du Conseil se débride avec verve. Il s'est engagé, pour l'honneur du nom, comme par devoir, malgré la cinquantaine proche. Il est sergent dans l'aviation, — où il a joué un rôle, dans sa carrière administrative, aux cabinets des ministres et à la présidence de l'Aéro-Club. Tout aux débuts, il s'était attaché à Audemars, à Garros, sans se douter que cela le mènerait si loin, ou si haut, car il est observateur bombardier.

— Je voudrais bien l'y voir, Jean Bart, — sous le pinceau des projecteurs ! Enfin, buvons pour oublier... Et dormez en paix, ils ne viendront pas encore cette nuit

En effet, le vent siffle et fait tourbillonner les giboulées de neige, sur le beffroi d'où s'épanche le carillon de l'heure indifférente.

Ce matin, on déjeune à la popote des officiers de l'escadrille, pilotes et observateurs, dans la villa écartée entre la ville et le parc d'aviation. Garros est morose, devant la journée inutile encore. Mais son silence ni son retirement ne sont jamais désobligeants pour ses camarades. Ses « absences » ne se marquent jamais assez pour être notées du voisin loquace et, si souvent tout le monde parle à la fois, dans la gaîté communicative des mets et des vins ! Car, pour l'invité, on a corsé l'ordinaire et débouché la bouteille réservée.

Par moment, les conversations devaient s'interrompre, sous le vent qui assiégeait la maison, à faire ployer les vitres.

Soudain, le téléphone appelle. On ne va pas signaler d'Albatros, bien sûr ! Non, c'est pour avertir que les tentes ne résistent pas, s'arrachent et se déchirent aux rafales.

On roule vers le parc ! Les baraquements anglais résistent. Mais les garages de toile français ont cédé, les piquets déracinés, tout cela abattu sur les avions qui gisent, bousculés, enchevêtrés, écrasés. Tout à l'heure, ils se dressaient les ailes tendues, les hélices pimpantes, comme frémissants pour le vol ; les voici empêtrés, tassés sous le poids des toitures foraines, aplatis, déjetés. C'est une tristesse d'après l'incendie ou le naufrage, sur d'irréparables épaves. Pis encore, car ces appareils sont aussi fringants que des chevaux familiers ; les cavaliers en connaissent les ressources vivantes de l'épiderme, du fuselage au rythme de cœur du moteur. Ce ne sont pas des machines détériorées,

mais des êtres blessés. On se précipite, dans une crise de colère et de désespoir. On l'avait assez crié que ces garages étaient trop fragiles — aux bureaux du parc.

— Eh, quoi ! fait un commandant, appelé, le bonnet sur l'oreille, la bouffarde aux dents. Faites votre rapport, ça se remplace...

Il s'éloigne, sans comprendre la détresse de quelques pilotes, penchés sur leurs bêtes avec les mécaniciens; ils s'ingénient à limiter le désastre, interrogent les pièces vitales. Pour Garros c'est une destruction irrémédiable, tout à recommencer.

Cantaber le voit crispé, titubant, comme à Rome, pendant que Jules marmonne :

— Vous en faites pas... Il y a de la casse... Mais je vous dis que ça peut se rarranger, pour le beau temps...

XIII

ORDRE GÉNÉRAL N° 19

Le Général Foch, adjoint au général commandant en chef, cite à l'ordre de l'Armée :

M. le Sous-Lieutenant d'infanterie GARROS (Roland), pilote de l'escadrille M. S. 26.

Aussi modeste que brillant pilote n'a jamais cessé de donner l'exemple du plus bel entrain. Le 1er avril a abattu un avion ennemi au cours d'un combat aérien.

Au G. Q. G., le 4 avril 1915.

FOCH.

Glorieuse citation qui consacrait la première victoire dont se réjouissait Roland Garros, — après combien d'amertume...

Quelques minutes de duel triomphal dans les airs, — qu'était-ce auprès de ces mois d'incessantes, de tortueuses luttes avec la routine des bureaux, et toutes les collusions et toutes les impéritiés ! Quel miracle que de n'avoir pas renoncé devant la connivence des appétits menacés, des vanités en jeu, de la bêtise toujours du mauvais côté.

Il tombait au lit, terrassé d'avatars, se relevait comme irradié d'énergie surhumaine. Aux accablements momentanés, aux découragements furtifs, il opposait des redressements incroyables, surnaturels.

Après l'effondrement des tentes, les avaries aux appareils, le capitaine de Malherbe, commandant l'escadrille, proposait à Garros d'aller ensemble à Paris, pour chercher des avions. Bien que ce voyage, dans l'abattement de l'heure, lui répugne, il accepte, après réflexion, dans l'espoir d'obtenir quelque satisfaction du G. Q. G. sur des explications complètes. Au commandant Barès, qui les retient à déjeuner, il expose ses vues, répète ses desiderata qu'il fixe dans une note[1].

1. Mon commandant, vous avez bien voulu me promettre :

1° De m'affecter le premier Parasol M. S. muni du nouveau 120 HP Rhône. Cet appareil peut être prêt dans trois semaines;

2° De m'affecter un Parasol muni d'un 100 HP monosoupape Gnôme, qui peut être prêt dans quatre semaines;

3° De m'autoriser à stipuler moi-même les détails de ces com-

Après discussion, Roland Garros reçoit des assurances formelles. Pour lui, pour le capitaine de Malherbe, ce sont quelques jours enthousiastes à choisir deux appareils, que l'on équipe « à la dernière mode ». Cependant, aucune nouvelle, chez Morane-Saulnier, des commandes convenues. Roland Garros téléphone pour solliciter un entretien : le commandant Barès répond sèchement qu'il a changé d'avis, et que le sous-lieutenant doit regagner Dunkerque, d'urgence. Pis encore. La commande des dix avions, après le succès de Villacoublay et le rapport de Malmaison, est supprimée « à la demande du G. Q. G. » — alors qu'ils allaient pouvoir être livrés.

C'est l'anéantissement, — sous le consortium de

mandes, en considérant ces appareils comme appareils d'études (capot, hélice, réservoir spéciaux, etc.).

Entre ces deux appareils, celui dont le moteur sera le plus sûr, et, à sécurité égale, le plus puissant, constituera un appareil de chasse et de bombardement incomparable.

CHASSE. — Pour la chasse il sera employé *soit* comme monoplace mitrailleuse, à grande vitesse ascensionnelle, *soit* comme biplace rapide et doublement armé (mitrailleuse et mousqueton du passager).

BOMBARDEMENT. — Pour le bombardement, grande invulnérabilité, grâce à une grande vitesse et une faible surface.

Excusez-moi d'attirer avec autant d'insistance votre attention sur cette question : mais je sens qu'elle est d'une extrême importance et serais désolé d'être arrêté par des complications administratives peut-être nécessaires en principe mais impossibles dans certains cas. Je vous supplie de me soutenir dans l'effort que je voudrais faire.

En ce qui concerne la mise au point du 120 HP Rhône, j'ai de bonne source le renseignement suivant : il est décidé que l'usine Gnôme (Argenteuil) fabriquera exclusivement les monosoupapes et les 80 HP Rhône; tandis que l'usine Rhône (Boulevard Kellermann), sous la direction de Verdet, sera uniquement consacrée au 120 HP, ce qui garantit, à mon avis, un effort sérieux sur ce dernier moteur.

D'autre part Rhône et Gnôme travaillent ensemble le projet d'un nouveau 120 HP où le principe monosoupape sera utilisé.

toutes les cabales, — et Roland Garros comprend qu'il n'a qu'à s'incliner tant qu'il n'aura pas fait la preuve décisive, par ses propres moyens, et quels moyens ! Avec le capitaine de Malherbe, c'est le retour penaud, semé de pannes. Le capitaine doit interrompre à Creil. Roland Garros ne peut atteindre Amiens, descend dans un champ où une escouade de territoriaux commandés par un sous-lieutenant à barbe blanche, revolver au poing, le cerne et le somme de se rendre...

A ce génie en mal de création, les tâches les plus dangereuses étaient commandées, comme si son existence n'eût pas dû être sacrée, pour l'avenir de nos armes.

A Saint-Pol, l'escadrille était désemparée, le capitaine au lit avec des abcès à la mâchoire, Cahuzac à Paris, avec un autre qui a cassé deux appareils en huit jours, y casse son troisième. Roland Garros prend le commandement. Le G. Q. G. lui demande chaque jour une reconnaissance de voie ferrée, entre Courtrai et Tournai, Lille. Ce sont les semaines de l'Yser, de Notre-Dame-de-Lorette. Ces opérations durent de deux à trois heures, dont la moitié sur l'ennemi. Les lignes ne se franchissent plus impunément. Un jour, par un fort vent debout qui contrarie le retour de la périlleuse mission, les obus encadrent si bien l'appareil que vingt-quatre éclats se logent dans le fuselage, et qu'une fusée complète, formant le sommet de l'obus s'y incruste...

Il fait mauvais, très froid, on vole peu. Les loi-

sirs sont utilisés, avec le fidèle Jules, à transformer le biplace neuf qu'avait amené Audemars, quelques jours avant la castatrophe. Bientôt la mitrailleuse est en place. Jules se distingue encore par l'adjonction d'un lance-obus, des plus pratiques. Tout est paré. Le chasseur bat l'espace de longues heures, sans lever un Taube. On signale bien de timides incursions, çà et là, un Zeppelin, sur Calais — mais pas une aile ennemie vers Dunkerque dont le Conseil municipal vote une prime de reconnaissance à Garros, comme à son libérateur. Il est vrai qu'il fait bonne garde, renforçant la confiance populaire avec ses hardis vols de nuit. Le dénigrement n'a pas cessé sur les Morane-Saulnier. Encore passe, le jour. Mais la nuit, rien à faire. Et Garros, maintenant, d'évoluer par les ténèbres, sur la mer du Nord, établissant des rapports sur la visibilité des lumières de Dunkerque, d'Ostende. Pour lui, au-dessus de la blancheur des rivages, de la pâleur des eaux, c'est l'exquise randonnée, de voler, seul, avec ses obus, de descendre savamment, sans être inquiété, sur les voies de la gare d'Ostende, d'y placer ses projectiles, de regagner la mer. Alors, les projecteurs s'allument, s'affolent, mais l'oiseau de France se joue, en dehors de leurs flammes éperdues, — et, aux incendies constatés, il faut bien admettre que le M. S. n'est pas une molle poule, qu'il faille coucher au crépuscule...

« *Le* 1er *avril, a abattu un avion ennemi, au cours d'un combat aérien...* »

Chez les amis de Roland Garros, partout où

l'on avait assisté au long enfantement de l'affaire, ce fut une joie sans pareille. Tous ceux dont le cœur avait battu d'un rythme unanime, à chacune de ses expériences, s'émouvaient profondément. Par toute la France où l'on se souvenait, où l'on s'étonnait de ne pas entendre résonner le nom fameux, ce fut un délire, chargé de folle espérance, comme si l'on avait deviné qu'il ne s'agissait pas d'un simple coup de fortune, comme si l'exaltation consciente des intimes et des professionnels avaient pu gagner la multitude. Un avion abattu ? Le succès d'un pilote ? Non, le triomphe d'une idée, d'une volonté, d'une méthode, qui devaient assurer à la France la maîtrise de l'air. A l'oiseau de paix, jeté dans la bataille, il avait donné des serres, il avait donné l'arme la plus légère appropriée aux ailes les plus rapides...

Avec quelle simplicité il rapportait son exploit, dans la lettre à Cantaber, où se précisent si bien les raisons supérieures de se réjouir :

3 *avril* 1915.

Cher vieil ami,

Vous savez que j'en ai eu un, finalement. Vous devez être curieux d'avoir quelques détails et je vais vous les donner en quelques mots. J'étais parti seul, avec 95 kilos d'obus, pour les lâcher sur une gare teutonne.

Arrivé à 10 kilomètres de nos lignes, je vois assez loin et bien au-dessus de moi (500 mètres plus haut) un appareil sur lequel nos batterie tiraient. Je manœuvre pour lui couper la retraite, tout en m'efforçant de prendre la hauteur qui me manquait. Cela dure six à huit minutes. Arrivé à bonne hauteur, je m'approche, les batteries nous tirent dessus, dans le tas. J'ouvre le

feu à 30 mètres ; le Teuton répond à coups de fusil. Je recharge ma mitrailleuse trois fois. Au bout de quelques balles, l'ennemi fuit en désordre et en descendant à toute allure. Je ne le lâche pas d'un mètre. Le combat dure dix minutes. Il se termine à 1.000 mètres d'altitude : criblé comme une passoire, l'Albatros prend feu subitement, une immense flamme l'environne et il descend en tourbillon. C'est tragique, affreux. Au bout de vingt-cinq secondes ou moins (qui paraissent longues) de chute, l'appareil s'écrase sur le sol dans une grande fumée.

J'ai été en auto voir les débris ; les premiers arrivés avaient raflé tous les objets, armes, insignes, etc. Je fais des démarches énergiques pour les récupérer. Les deux cadavres étaient dans un état horrible : ils étaient nus et saignants ! Le passager avait une balle dans la tête. On n'a pas examiné le pilote, qui était trop mutilé. Les restes de l'appareil étaient percés de balles un peu partout. Le combat s'est passé presque au-dessus des tranchées, et les troupes ont pu suivre toutes les phases, à plusieurs kilomètres. Il paraît même que les Allemands étaient sortis de leurs trous pour mieux voir, les nôtres ont pu en dégringoler quelques-uns. Inutile de vous dire ma satisfaction d'un succès aussi complet, malgré un certain écœurement du spectacle. Je suis seul à avoir combattu sans passager. Mais ce qui me rend surtout heureux, c'est le sentiment d'avoir créé seul, et malgré tous les risques de l'inconnu en aviation, l'instrument qui m'a porté au succès. C'est cela, par-dessus tout, ma joie. A part la première occasion ratée à Furnes, c'est le seul avion ennemi que j'aie rencontré sur nos lignes. Ils sont très rares.

Puis, des « instantanés » fixaient, de leur funèbre constat, la scène dont point n'était besoin de clichés pour que la retint à jamais le regard de celui qui naguère s'en voulait de forcer les vautours

de la montagne, et qui, devant les débris d'appareils et les cadavres, proférait :

— Je n'aurais jamais cru que l'aviation servirait à ça... Quelle saleté !

XIV

La chasse était ouverte, mais le gibier ne s'aventurait guère aux parages battus par Roland Garros, à travers le brouillard, le vent, la pluie, toute l'intempérie printanière, au-dessus de Nieuport, d'Ypres, de Dixmude...

On croyait tenir des Allemands, c'étaient des Français, des Anglais. Le téléphone signale un avion ennemi réglant un tir. Garros monte, découvre l'appareil, qui vient vers lui. Sans doute, un piège. Les Allemands sont fatigués d'être mal placés pour tirer dans leur biplan hélice avant. Ils ont fait venir un nouvel appareil armé. L'adversaire ne veut pas se laisser survoler, Garros non plus, un virage et le revoilà en montée, non sans émotion. Il y a du nouveau. La tactique de l'ennemi était de rompre, d'attirer dans ses lignes l'imprudent et fougueux adversaire. Il y a du nouveau. Celui-ci ne se dérobe pas, il accepte la lutte, il faudra jouer serré. Enfin, Garros, s'est élevé assez haut, met le cap sur l'adversaire. Il hésite à tirer. Va-t-il ouvrir le feu d'un peu plus loin que d'habitude? Non. Il est bien placé. Il ne faut pas

gâcher l'occasion. D'autant plus qu'en somme, il n'a pas encore vu les croix noires. Il approche, souffrant douloureusement du froid, dans son appareil sans pare-brise, tout percé de trous de visée. Il approche. Qu'est-ce ? Le biplan n'a pas de croix. Tout d'un coup Garros reconnaît que c'est un français. Comment a-t-il pu se tromper ainsi? Et il avait failli tirer ! Le pilote met son moteur au ralenti et descend sur Furnes, tandis que Garros rentre à Dunkerque, gelé, déçu jusqu'à l'écœurement...

Nombreux sont les coups de téléphone, signalant un Allemand, par erreur, ou qui a disparu, quand fonce, dans le ciel quelqu'un des escadrilles alliées. Ce sont des biplans occupés à des réglages de tir, qui s'enfuient à la première alerte, quelque Farman traînant derrière lui un long fil métallique, l'antenne de la T. S. F. Las de ne rien débusquer, de croiser inutilement, glacé jusqu'aux moelles, Garros descend, n'est pas plus tôt dans sa chambre que le téléphone dénonce quatre avions ennemis. Il repart, chassant jusqu'au soir, n'atterrit qu'à l'obscurité, sans avoir rien vu qu'une étoile filante qu'il a poursuivie un moment comme le feu d'un Albatros nocturne...

Ce ne sont pas des journées perdues que celles où Roland Garros étudie les manèges de l'adversaire, et, sur sa tactique, modifie et règle la sienne. Pas une heure qui ne soit d'étude fructueuse, — comme de mettre au point le nouveau moteur Rhône construit par Gnôme, que l'on peut espérer à l'abri de la panne, mais consommant

un tiers de plus que l'ancien, — le rayon d'action des appareils ainsi diminué d'un tiers; il s'agit de réduire la dépense...

Dans ces reconnaissances et croisières de chaque jour, il tire bien des chargeurs, et pourrait prétendre avoir touché, plus d'une fois. Il ne marque pas de tels coups approximatifs, et n'inscrit point au tableau ses désirs pour des réalités. Les journaux rapportent des victoires présumées. La foule a retrouvé son favori, qui grave au ciel les plus claires actions individuelles au-dessus de l'immense bataille anonyme terrée dans les tranchées.

Comment écrirait-il, par ces semaines d'activité incessantes ?

Or, Cantaber, son plus proche confident d'alors — vieux père, l'appelait-il — reçoit le récit d'une autre rencontre :

16 *avril* 1915.

Vieux père,

J'ai réussi à descendre un deuxième Taube. Malheureusement, n'en trouvant plus chez nous, j'ai dû aller l'attaquer chez eux et il est tombé à quelques centaines de mètres de l'autre côté des lignes allemandes, mais on l'a vu de nos tranchées et le fait est officiellement reconnu.

Ils étaient deux avions faisant le réglage d'artillerie près d'Ypres. J'ai pu les approcher l'un après l'autre en manœuvrant pour ne pas être vu. J'ai raté le premier qui a pris la fuite vers son aérodrome, en descendant, bien entendu, pour que je ne puisse pas le suivre. J'ai touché le deuxième grièvement dès les premières

balles; il a fait une chute désordonnée pendant plusieurs centaines de mètres, puis a repris péniblement un semblant d'équilibre et est arrivé au sol en titubant : trois kilomètres plus loin, c'était chez nous.

Enfin le Quartier Général a fait une enquête officielle qui a vérifié les faits : cela ne vaut tout de même pas mon premier succès. La chasse devient de plus en plus difficile; on n'en trouve plus un. Je me donne pourtant de la peine. Je voudrais réussir une série pour faire autre chose : j'ai dans la tête un nouveau système d'appareil à canon qui marche à coup sûr et qui a, entre autres utilités, celle d'être une arme radicale contre les Zeppelins.

Cette quinzaine aurait pu suffire à renseigner le Haut Commandement sur la valeur incontestable de Roland Garros et de sa méthode. Hélas, ses illusions étaient tombées. Il terminait ainsi :

Je vous remercie, cher vieil ami, de tant de mal que vous vous donnez pour moi : comme c'est gentil de votre part.

Je crois, d'ailleurs, que je n'obtiendrai rien — moins que jamais maintenant qu'on sait que je réussis !

Que de progrès à réaliser ! Avec le capitaine de Malherbe, ils se joignent à une expédition de grand bombardement sur Ostende où il y a des sous-marins, et sur leurs frêles M. S. ils emportent chacun deux obus de 155 — alors que les Voisin n'en portent qu'un. Ils passent sur la mer, hors de portée des batteries, tandis que leurs compagnons voyagent au-dessus de la côte, dans le nuage de shrapnells. Comment n'y restent-ils pas — avec leur surface et leur faible vitesse ? Pure chance d'ailleurs, car, le soir, on en compte plusieurs

atteints par des éclats; un dont la cellule a été traversée complètement par un obus entier, qui a été éclater plus haut, un autre, le capot défoncé, les roues brisées, le palonnier de direction tordu — et dont le pilote a perdu la moitié d'un pied. C'est miracle qu'il ait pu rentrer à son aérodrome.

A la date du 17 avril, Roland Garros, à la dernière ligne de son *Journal*, pouvait écrire :

— *J'ai une grande impression de sécurité...*

XV

Cette nuit, du 18 au 19 avril, ne fut qu'une interminable angoisse, à l'escadrille M. S. 26...

Roland Garros n'était pas rentré...

— Je l'avais bien dit *qu'on avait touché à son moteur*, grommelait Jules.

Les hangars étaient toujours ouverts à tous vents et à tous venants, — la surveillance dérisoire...

La méfiance de Jules, aiguisée à la pratique des meetings, où l'on pouvait tout redouter de la sottise des curieux comme des concurrents frénétiques, n'émouvait pas outre mesure : elle se manifestait si fréquemment...

Cependant, aujourd'hui...

— Vous êtes sûrs ?

— Je le connais peut-être bien, notre moteur... y avait rien. Mais, tout de même, on y a touché...

— S'il n'y a rien, inutile de lui dire... pour l'inquiéter.

Roland Garros était parti à 8 heures ; il avait abattu un Taube : le troisième en quelques jours... Le déjeuner avait été gai à la popote, enorgueillie de ce nouvel exploit, quand tomba l'ordre d'aller bombarder la gare de Courtrai. Cela n'excitait guère d'enthousiasme. De gros risques pour des résultats illusoires. Beaucoup de bruit pour rien, un fracas de vitres, qui n'interrompait pas le trafic, dont se reculait seulement l'embarcadère. Un train surpris, quelques wagons déraillés en rase campagne, loin des secours, composaient des objectifs autrement profitables, par l'obstruction des voies, le long embouteillage ; mais qu'importait à Garros, pour qui c'était l'occasion de battre l'espace, de converser avec le capitaine de Malherbe, pilote d'avant guerre, dont il aimait le courage et l'élégance, — n'est-ce pas lui qui vérifiait ses chaussettes et caleçons de soie, pour ne pas tomber avec des dessous négligés chez les Boches ! Ils s'étaient dirigés vers Courtrai, et séparés sur les lignes allemandes. Jusqu'à la nuit, nulle inquiétude. Car, après les besognes officielles, Roland Garros demeurait à braconner avec l'espoir de débusquer quelque traînard au crépuscule. A 21 h. 1/2, on signalait qu'un Morane croisait au-dessus d'Ypres. Le chef de popote ne décolérait pas. Il s'était décarcassé pour célébrer la victoire du matin ! Le capitaine ne s'est pas mis à table,

tout au téléphone, à faire faire des recherches, de tous les côtés. Le pauvre ? Un obus ? Ce n'est pas possible. Garros ! Il allait revenir ! Hélas ! les heures s'éternisaient, dans l'épaisseur des ténèbres, sur l'immensité mugissante des vagues, et ni l'aube vivace, ni la lumière allègre d'avril n'apportèrent d'espérance. Désemparé, Léon Barthou et le capitaine télégraphient à Cantaber, le priant d'aviser l'armée, la famille — qu'il n'était que disparu... On se suspendait douloureusement à l'hypothèse la moins cruelle. Des lettres suivirent les dépêches ! La ville de Jean Bart pleurait le sublime corsaire de l'air. Audemars accourait à Malmaison, où pleurait Cantaber. dans la chambre, doublement vide.

Enfin, ce fut, tout de suite, un renseignement précis. Un général belge apportait à l'escadrille la version allemande, — par l'interception d'un radio :

L'aviateur Garros, obligé d'atterrir à Ingelmunster (10 kilomètres au nord de Courtrai), a été fait prisonnier dans la soirée du 18 avril.

Les Allemands savaient le prix de cette formidable capture. Le hasard leur donnait la plus grande victoire de la guerre aérienne.

On ne s'en doutait pas, on *n'accusa pas le coup* en France.

Le Génie n'est qu'un gêneur, souvent, — et il n'y avait pas qu'en haut que l'on respirait, débarrassés de ce témoin et de ce juge de tous les errements de la cinquième arme...

A l'escadrille même, quelqu'un à qui Jules demandait :

— Alors, demain, qu'est-ce qu'on fait ? ne répliquait-il pas :

— Demain ?... mon vieux Julot ?... On ne sera pas réveillé avec les coqs... On pourra dormir tout son saoûl...

Cependant, le seul exemplaire d'un appareil muni du dispositif de tir dans le champ de rotation de l'hélice était aux mains de l'Allemagne...

FIN DU TOME PREMIER

ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR
" LES ÉDITIONS DE FRANCE "
PAR L'IMPRIMERIE NOUVELLE
11, RUE CADET, A PARIS,
- LE 10 NOVEMBRE 1926 -

LES ÉDITIONS DE FRANCE

20, Avenue Rapp — PARIS-VII^e^ — Téléphone : Ségur 83-24

HENRI BÉRAUD

Le Bois du Templier pendu . . 12 »
Ce que j'ai vu à Berlin . . . . 12 »
Ce que j'ai vu à Moscou . . . 12 »

ALBERT BESNARD
de l'Académie française

Sous le Ciel de Rome (Souvenirs) 12 »

PIERRE BONARDI

Le Rituel de la Volupté . . . . 9 »

PAUL CHACK

On se bat sur mer . . . . . 12 »

LUCIE DELARUE-MARDRUS

Embellissez-vous ! . . . . . 12 »

ANDRÉ DEMAISON

La Reine de l'Ombre. . . . . 12 »

PIERRE DOMINIQUE

Les Fils de la Louve . . . . 12 »

MAURICE DE FLEURY
de l'Académie de Médecine

L'Angoisse Humaine . . . . . 12 »

ANDRÉ GYBAL

Luxure . . . . . 12 »
Ma Femme et son Amant . . 12 »

J. KESSEL et H. ISWOLSKY

Les Rois Aveugles . . . . . 12 »

MAURICE LARROUY

La Caravane sur l'Atlantique. 12 »
Coups de roulis . . . . . 12 »
Le Révolté . . . . . 12 »
Leurs Petites Majestés . . . . 12 »

MARIUS-ARY LEBLOND

L'Amour sur la Montagne . . 12 »
Ulysse, Cafre . . . . . 12 »

A. R. DE LENS

L'Étrange Aventure d'Aguida . 12 »

EUGÈNE MARSAN

Savoir vivre en France . . . . 12 »

GABRIEL MAURIÈRE

Péché oublié . . . . . 12 »

ARMAND MERCIER

L'Aventure amoureuse de Pierre Vignal . . . . . 12 »

P. MILLE et A. DEMAISON

La Femme et l'Homme nu . . 12 »

PIERRE MILLE

Christine et Lui . . . . . 12 »

JEAN DE PIERREFEU

L'Anti-Plutarque . . . . . 12 »
Comment j'ai fait fortune . . 12 »

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

Sa Maîtresse et Moi . . . . . 12 »

RAYMOND RECOULY

Le Printemps Rouge . . . . . 12 »

J.-H. ROSNY J^ne^
de l'Académie Goncourt

Les Beaux Yeux de Paris. . . 12 »
La Courtisane Passionnée. . . 12 »
La Courtisane Triomphante . . 12 »

JEAN-TOUSSAINT SAMAT

" Camard " Gardian . . . . . 12 »

W. SOMERSET MAUGHAM

L'Archipel aux Sirènes . . . . 12 »
La Passe dangereuse. . . . . 12 »

VALLE INCLAN

Sonates de Printemps et d'Été 12 »

LA REVUE DE FRANCE

20, Avenue Rapp, Paris **Le Numéro : 6 fr.**

Directeurs : MARCEL PRÉVOST, *de l'Académie Française*
et RAYMOND RECOULY

LA PLUS VIVANTE DES REVUES FRANÇAISES

publie des romans des plus célèbres romanciers :

Marcel PRÉVOST, Robert de FLERS, Pierre BENOIT, Henri BÉRAUD,
Roland DORGELÈS, J. KESSEL, Maurice LARROUY, Ernest PÉROCHON,
W. SOMERSET MAUGHAM, VALLE INCLAN, etc.

IMP. DE MATTEIS - PARIS